

66e année, No 23

Montréal, 16 octobre 1954

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



NOEL GAUVIN

par LUCETTE ROBERT

Enigmes criminelles :

A Farnham, une victime sans assassin

par ALAIN ROBERT

Nos hommes d'affaires :

EDGAR GENEST

par JEAN-PAUL FOREST

ils ont le "pied sûr"

dans toutes les conditions!

Un camion robuste? Vous l'avez dit!

Mais il y a beaucoup plus que la robustesse. Car sur les terrains les plus rudes... dans les pires conditions de temps, votre camion GMC affichera une superbe tenue, attestera sa supériorité à tout coup.

Ces camions GMC sont construits pour un rude service sur la grande route et hors de la route. Ils sont tous conçus pour le maximum d'efficacité et d'économie dans les plus rudes conditions. Ils exercent une "prise" ferme—cette mesure additionnelle de sécurité et de traction avec toute charge et sur toute route.

Cadres et essieux robustes, grand choix de transmissions (y compris la célèbre Hydramatic de GMC), et couple maximum aux freins... toutes ces choses s'unissent à la compétence GMC pour vous donner le GMC 1954—de qualité, sûreté de fonctionnement et valeur remarquables. Permettez à votre marchand GMC de vous montrer maintenant tous ces avantages!



CAMIONS

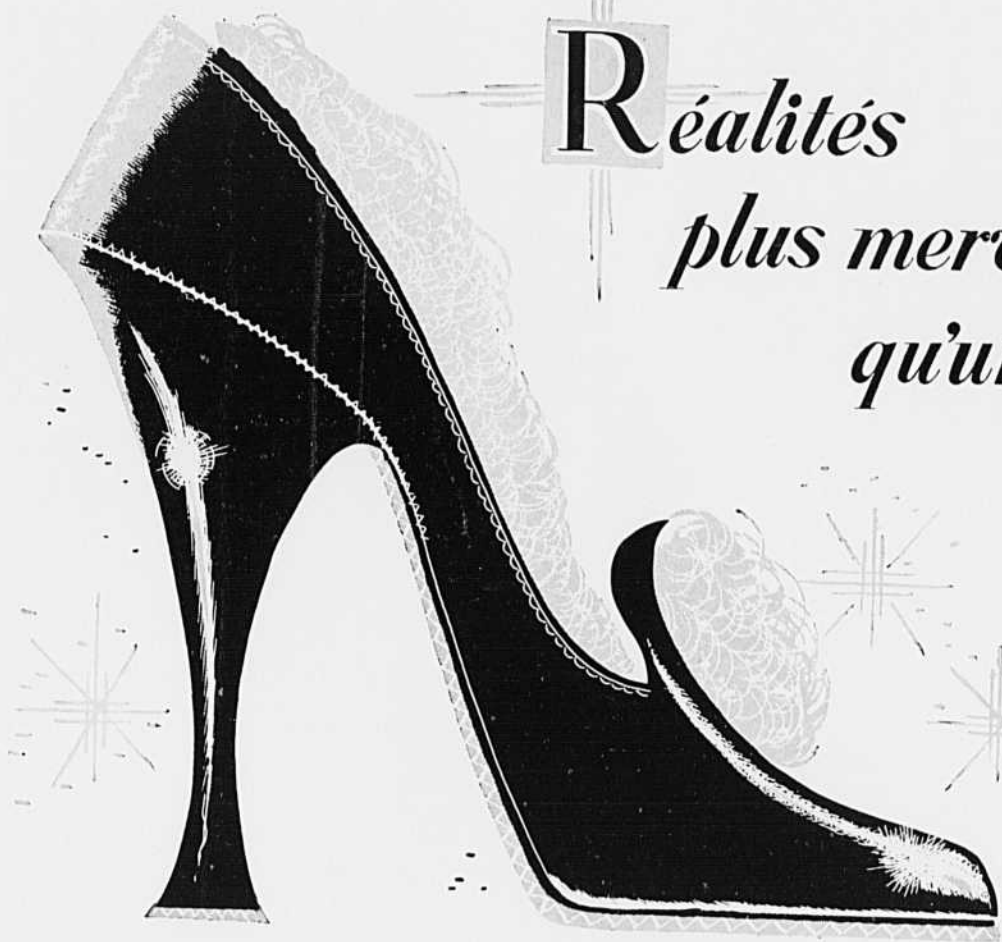
GMC

SYMBOLE DE QUALITÉ

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



Réalités plus merveilleuses qu'un conte de fée!



Nous savons tous que les contes ne se réalisent que dans un monde chimérique. Mais la vie nous réserve des surprises merveilleuses et bien réelles, dont nous pouvons tirer profit.

Ainsi celui qui économise méthodiquement et avec persévérance accumule la réserve qui lui permet un jour de réaliser les projets qui lui tiennent le plus à cœur. Et n'est-ce pas prodigieux de pouvoir satisfaire ses désirs les plus chers! Amassez des Obligations d'Epargne, elles vous aideront magiquement à épargner. Les Obligations d'Epargne du Canada s'achètent au comptant, par versements ou par retenues sur le salaire. Pensez aux merveilles qui illumineront votre avenir si vous possédez des Obligations d'Epargne du Canada.

**Amassez des
Obligations d'Epargne
du Canada**





elle

en



sera

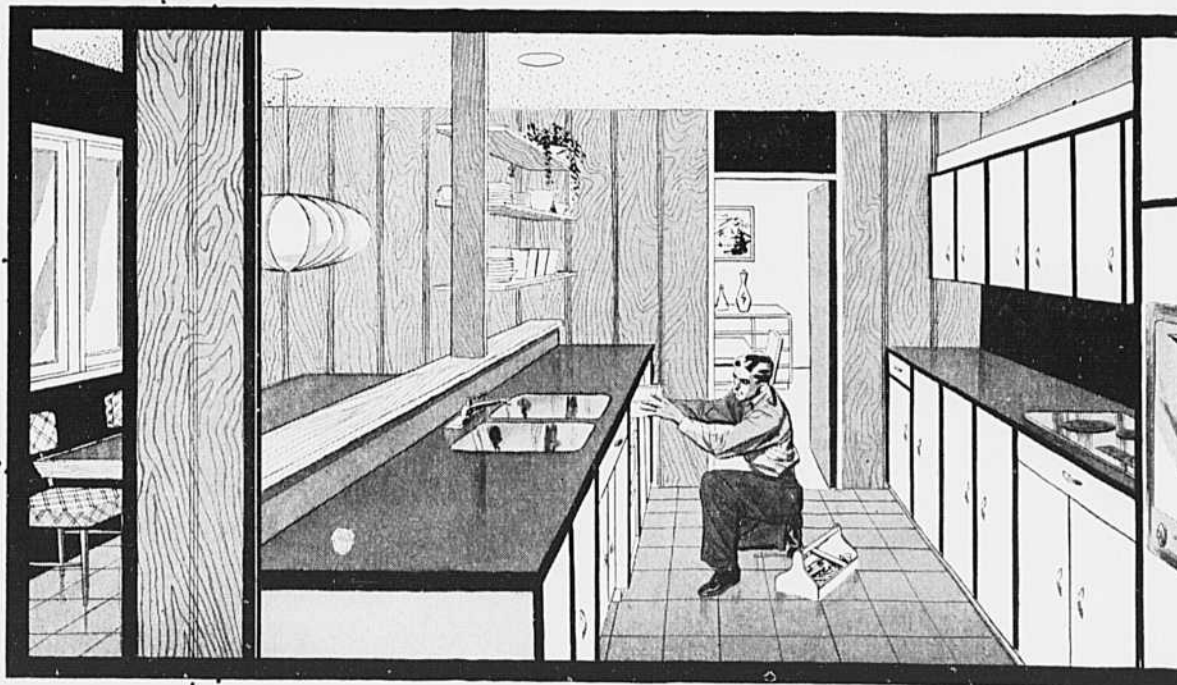
renversée

de



voir

rénover une pièce à l'aide du Sylvaply peut être la solution rêvée, pour vous qui désirez depuis si longtemps une jolie cuisine moderne. Placards, comptoirs, tablettes et tiroirs peuvent être fabriqués plus aisément que jamais et disposés exactement selon vos goûts, grâce au rigide Sylvaply. Vous pouvez également lambrisser les murs avec du Sylvaply ou avec l'un des peu coûteux contre-plaques décoratifs Sylvaply. Faciles à scier, à clouer et à peindre — et sablés d'avance — les panneaux de Sylvaply sont vraiment économiques, que vous exécutiez le travail vous-même ou que vous le fassiez faire. Votre marchand de bois se fera un plaisir de calculer pour vous le prix des matériaux ou de vous recommander un bon entrepreneur. Certains marchands de bois pourront même vous indiquer comment vous pouvez payer par versements, une fois le travail terminé. Rénover est merveilleux . . . surtout si cela ne coûte pas cher! Commencez immédiatement par transformer votre cuisine en une pièce pratique et gaie . . . Faites-le vous-même ou faites-le faire, vous y gagnez de toute façon.



sa nouvelle et magnifique cuisine

renovée à l'aide du contre-plaqué

SYLVAPLY

EN SAPIN DOUGLAS

LE MATÉRIAU PRÉFÉRÉ POUR LA RÉNOVATION

En vente chez les marchands de bois d'un océan à l'autre
MACMILLAN & BLOEDEL LIMITED



Ci-dessus : chez lui, quand il en a le temps, NOËL GAUVIN consacre ses loisirs à la peinture. Il a suivi avec enthousiasme et talent les cours du soir aux Beaux-Arts et se spécialise dans les portraits et natures mortes. (Photo Henri Paul) — Ci-contre : Il donne ses dernières instructions aux danseurs LOYS SMITH et DAVID ADAMS du Ballet National Canadien, au programme L'heure du concert. Ce programme est alternativement réalisé à la télévision montréalaise par Pierre Mercure et Noël Gauvin.



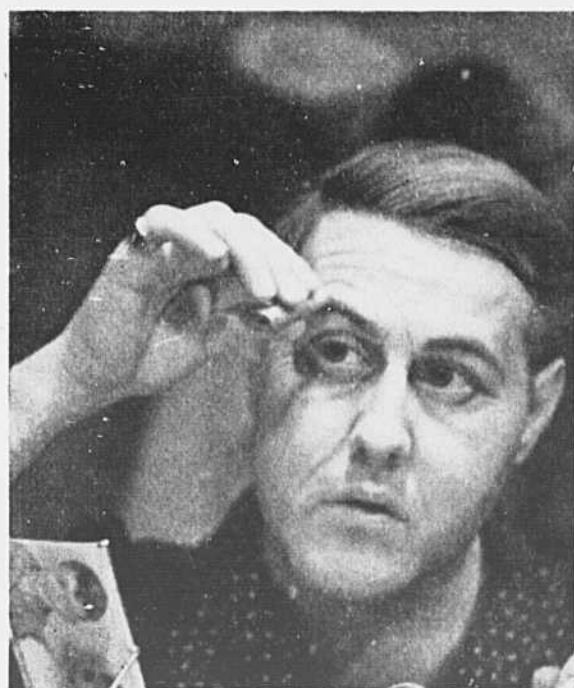
DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

NOËL GAUVIN

par LUCETTE ROBERT



Pour le Festival de Montréal, 1952, NOËL GAUVIN participe au grand spectacle donné au Chalet de la Montagne à l'intention des enfants. C'était une réalisation de Jean Desprez. — Ci-dessous : avec l'Equipe de Pierre Dagenais dans Tessa de Giraudoux en septembre 1943. GAUVIN se maquille pour jouer le rôle de Kiril Trigorin.



NOËL GAUVIN est un artiste jusque dans sa façon de s'habiller; mais c'est aussi un homme de goût qui n'affirme son originalité que par la qualité d'un foulard, le dessin discret d'une cravate, le tissu d'un veston. Il sait user — et non abuser — des fantaisies de la mode masculine, et ce n'est pas lui que vous verriez arborer un chapeau tyrolien, une bague voyante ou une chemise couverte d'ananas des Tropiques. Il a toujours été très occupé; il est devenu presque insaisissable depuis qu'il réalise (avec Pierre Mercure) à la télévision, « L'heure du concert » : seul programme que MM. André Ouimet et Fernand Guérard n'ont pas trouvé ailleurs, c.-à.-d. ni en France, ni en Angleterre, ni en Belgique, ni en Italie... et ni aux Etats-Unis. Enfin, une réalisation culturelle et uniquement canadienne!

Né le 25 décembre 1919, Noël Gauvin vécut à Montréal jusqu'à l'âge de cinq ans. Il réclame comme pays de son enfance la ville de Trois-Rivières où il grandit et fit ses études... et même l'école buissonnière, mais il faut croire que sa méthode eut du bon puisqu'elle le conduisit à sa carrière actuelle. Tous les chemins mènent à Rome — à condition de ne pas perdre de vue le but ultime du voyage — et si Noël négligeait ses cours au Séminaire de Trois-Rivières, c'était pour annoncer des programmes au poste naissant C.H.L.M., en 1937, et de méditer sur les avantages d'être un « professionnel » (avocat, médecin, que sais-je?) ou d'entrer dans ce monde de la musique et du théâtre dont il rêvait. Il me raconte de cette époque des souvenirs inédits sur ses compagnons d'alors: Jacques Liénard-Boisjoli (garçon charmant et cultivé qui devait devenir son beau-frère avant de mourir l'an dernier dans un tragique accident d'auto), Marcel Paré (aujourd'hui publiciste), Félix Leclerc et Yves Thériault qui formaient le duo « Illia et Gomez »: chanteurs de romances espagnoles avec accompagnement de guitare. Le croiriez-vous? Félix Leclerc écrivait alors des sketches à vous faire dresser, d'épouvante, les cheveux sur la tête et ceux qui écoutaient son « Réveil » hebdomadaire (à huit heures du matin) bondissaient hors du lit devant le réalisme de « La pinte de sang », par exemple. Tous les annonceurs se

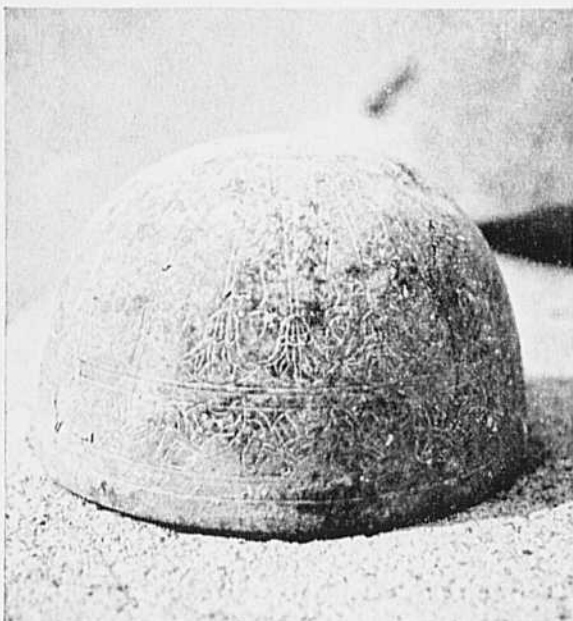
transformaient en interprètes du grand-guignol et en bruiteurs à l'occasion: l'équipement restreint du poste les forçait à se servir des tiroirs de filières comme portes de prison, et Noël Gauvin reçut telle peine du fouet pour laquelle ses hurlements n'étaient pas simulés.

Lorsque Noël Gauvin quitta Trois-Rivières pour entrer chez Whitehall Broadcasting Corporation, son contrat de cinq ans lui permettait de participer aux programmes de cette firme (comme « Tante Lucie » de Lever Bros.) dont il fut l'annonceur régulier et — occasionnellement — l'interprète. Il suivit, d'ailleurs, les cours d'art dramatique de Sita Riddez et joua régulièrement avec l'Equipe à ses débuts (« Tessa », « Songe de nuit d'été ») ainsi que dans « Marius » et « Fanny », au Monument National et dans le préau du Séminaire de Montréal. Sans oublier le répertoire classique donné en entier à Radio-Collège, chaque dimanche, et qui inclut l'« Hamlet » d'André Gide avant sa création à Paris, par Barrault, en 1948. Quand il eut terminé sa période quinquennale dans une maison publicitaire, Noël Gauvin fit un court stage à C.K.A.C. et entra à C.B.F., le 4 août 1947, comme réalisateur d'émissions qui seront surtout musicales et théâtrales. Il remplace Paul Leduc à « Théâtre de Radio-Canada », émission d'une heure où il débute avec la version française (« Dans la coulisse » avec Michèle Tisseyre, « La chronique des Pasquier » (adaptée de l'oeuvre de Duhamel par Françoise Faucher), « Yvan l'Intrépide » (pendant cinq ans), « Qui est le coupable ? » (dont une émission coïncida avec l'explosion des fournaies à King's Hall Bldg. provoquant un réalisme inattendu dans le son) et — avant tout — me dit Noël Gauvin, le théâtre d'une heure dont la réalisation lui était chère.

Le 14 janvier 1954, Noël Gauvin entre à C.B.F.T., pour l'Heure du Concert (dont le compositeur Pierre Mercure avait préparé le premier télé-spectacle) et présente le deuxième, [Lire la suite page 30]



Ci-dessus : statue d'un souverain d'Ethiopie et du Royaume de Saba qui a plus de 2,500 ans. Elle constituait le principal élément d'un groupe de monuments royaux : autel à inscription votive, objets de bronze. Les inscriptions sont en sakéen. — Ci-dessous : une des congrès pharaoniques d'Egypte. La panse est ornée de fleurs et boutons de lotus.



ON A TROUVÉ LE FILS DE LA REINE DE SABA

par GABRIEL BOCTOR

M. Jean DORESSE, archéologue et coptisant français, qui dirige le service archéologique du Gouvernement d'Ethiopie, vient de découvrir des pièces antiques qui jetteront un jour nouveau sur la légendaire descendance de la Reine de Saba.

té sur trois régions différentes. D'abord sur l'antique capitale d'Axoum connue par ses stèles monolithes dont les dimensions rivalisent avec celles des gigantesques obélisques égyptiens, où nous avons dégagé de vastes tombes creusées dans le roc, toutes datant d'avant l'introduction du christianisme en Ethiopie.

« Ensuite, d'autres recherches ont été effectuées à une quarantaine de milles plus à l'Est sur le site d'une autre ville antique : Yeha. Ce site se distingue par les hauts murs d'un temple construit il y a plus de vingt-deux siècles par les anciens habitants sabéens de l'Ethiopie.

La Reine de Saba laissa un descendant.

Enfin, ajoute M. Dorese, la plus grande découverte de cette campagne a été faite en partie grâce au hasard, dans une région jusqu'à présent presque inexplorée et, en tout cas, ignorée des archéologues. La découverte comprenait, avec une statue royale, une série d'objets provenant de souverains de l'Ethiopie antique dont l'existence n'était même pas soupçonnée des historiens et des coupes en bronze décoré provenant de l'Egypte pharaonique.

Rien de tel n'avait encore été découvert et certains niaient même que l'Ethiopie ait pu avoir dans son passé des rapports avec l'Egypte.

De plus, les renseignements historiques fournis par les inscriptions sabéennes que portent ces monuments présentent un intérêt extraordinaire. Ils attestent l'existence, au moins cinq siècles avant l'ère chrétienne, d'un vaste empire d'Ethiopie qui comprenait déjà de vastes étendues. Ils démontrent, avant la fondation d'Axoum, des conquêtes jusqu'ici inconnues. Ils donnent enfin des noms de souverains que l'on croyait purement légendaires notamment celui d'un descendant de la trop célèbre Reine Belkis.

"La découverte de ces nouveaux monuments dont les inscriptions commémorent des souverains qui furent étonnamment puissants, identifie l'Ethiopie antique, une fois de plus, avec le fabuleux royaume de Saba et en recule l'histoire dans les siècles.

"Ce dépôt sacré, caché en une région qui n'attirait en rien l'attention des archéologues correspond assurément à l'existence d'une capitale perdue, plus ancienne qu'Axoum et dont les légendes du nord-est de l'Ethiopie gardent encore la tradition.

M. DORESSE, archéologue et coptisant français, fait partie du groupe des savants qui ont été appelés il y a un an par l'Empereur d'Ethiopie pour organiser le service archéologique de ce pays. Il se mit aussitôt à l'oeuvre afin que ce service et le musée archéologique soient prêts à être inaugurés l'année prochaine et puissent présenter pour la première fois les trésors les plus précieux de l'antiquité éthiopienne, à l'occasion des fêtes qui se dérouleront à Addis-Abéba devant les représentants des pays du monde entier au jubilé du règne de S.M.I. Hailé Sellassié.

De passage en Egypte d'où il se rend en France, M. Jean Dorese a bien voulu nous exposer ses récentes découvertes au pays du Lion de Juda. Elles jettent un jour nouveau sur les rapports entre la civilisation pharaonique et l'antiquité éthiopienne, et encore plus sur la dynastie de la belle Belkis qui joua un rôle si romanesque dans les récits de la Bible.

— "La campagne de fouilles que nous avons entreprise, nous dit M. Dorese, a por-

Dans son bureau personnel de la Bibliothèque Impériale d'Addis-Abéba, l'Empereur examine les objets découverts par ses équipes d'archéologues.



EDGAR GENEST

UN VENDEUR "NÉ"

Nos Québécois brasseurs d'affaires

"Le Samedi" publie cette chronique des "Brasseurs d'Affaires" québécois grâce à l'obligeante collaboration de "Commerce", la revue de l'homme d'affaires, que nous remercions au nom de nos lecteurs. Nous sommes heureux de mettre nos larges moyens de diffusion au service des Canadiens-français qui ont réussi et servent d'exemples à la jeunesse.

par JEAN-PAUL FOREST

Nous vous donnons habituellement en exemple, dans la présente rubrique, des hommes d'affaires qui ont fondé leurs propres entreprises ou qui sont à tout le moins des patrons. Cette fois, nous vous présentons quelqu'un qui a toujours travaillé pour d'autres, mais qui n'en a pas moins fait un grand succès de sa vie.

Edgar Genest, en effet, appartient à une catégorie qui se perd, paraît-il : celle des « bons vendeurs » qui jouent un rôle si important dans l'économie moderne. Edgar Genest a su vendre non seulement les produits de ses employeurs, mais aussi des idées, des associations même, preuve certaine de l'excellence de son talent. Nous anticipons cependant : commençons donc au commencement.

La famille Genest habitait à Montréal, dans l'est de la rue Dorchester. Et c'est là qu'Edgar vient au monde, le 8 novembre 1889. Seul garçon, il a trois sœurs.

Son père n'est pas riche. Aussi doit-il se contenter d'études primaires à l'Ecole St-Laurent, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes, et d'un cours commercial supérieur au Plateau. De cours classique, il n'en est pas question.

Edgar a toutefois le goût de se cultiver. Son dévoué se jette sur la musique. Il apprend le piano, dont il joue joliment, et il fait partie de nombreuses chorales. La musique lui a toujours été un agréable passe-temps et il a même su en faire profiter ses affaires, comme on le verra plus loin.

Aussitôt son diplôme en poche, il se cherche une situation. Il n'a pas encore de relations. Aussi frappe-t-il courageusement à toutes les portes de la rue Saint-Paul où se concentrent alors (on est en 1907) les affaires.

Il finit par décrocher un emploi chez Lacaille & Gendreau, épiciers en gros. Napoléon Gendreau l'engage comme homme à tout faire dans le bureau, au salaire de \$3 par semaine. Les heures sont longues : de 8 heures du matin à 6 heures du soir, et même jusqu'à 11 heures du soir trois fois par semaine.

Le jeune Edgar aime plus ou moins le travail de bureau. Pourquoi rester enfermé alors que d'autres gagnent si bien leur vie tout simplement en se promenant ? Et il songe à son bon ami Philias Paré qui est alors voyageur et parcourt la ville dans un beau boghe tiré d'un cheval fringant !

Il décide de tenter sa chance ailleurs. Laporte-Martin, aussi épicier en gros, l'a déjà engagé à \$6 par semaine. Il est nommé voyageur en janvier 1914. Il a son boghe et son cheval, il se fait \$25 par semaine, la vie est belle !

Il se révèle bientôt vendeur extraordinaire. Devant ses résultats, il exige qu'on le paie à commission comme les autres, ce à quoi il ne parvient pas sans peine. C'est le plus jeune des voyageurs de l'entreprise mais c'est lui qui fait le plus de ventes, tellement qu'il en arrive à un revenu de \$7,000

par année, une grosse somme à cette époque. De toute façon, c'est un petit scandale : pensez donc, Edgar gagne plus que les employés supérieurs de la compagnie, plus même que les patrons !

C'est contre tous les principes du patronat canadien-français — de ce temps-là du moins — et ça ne peut durer. On lui offre alors, vu qu'on en a bien besoin, le poste de gérant général des 60 vendeurs de la maison, au salaire de \$5,000 par année ; il accepte.

On est en 1921. Les épiciers ont perdu la distribution des liqueurs alcooliques par une loi provinciale de 1919 ; la Commission des Liqueurs, qui vient d'être fondée, est destinée à perpétuer cet état de choses ; les épiciers « à chaîne » commencent à devenir de sérieux concurrents. La situation n'est donc pas rose pour les indépendants. La maison Laporte-Martin songe alors à unir certains d'entre eux à qui elle offre de nombreux avantages à condition qu'ils s'engagent à n'acheter que chez elle ; ce seront les épiciers « Victoria ».

La compagnie consacre des sommes considérables à la réalisation de ce projet. A un moment donné, il y a plus de 700 épiceries « Victoria ». Malheureusement les Canadiens-français — toujours de ce temps-là du moins — n'ont guère le sens de la « coopération » et répugnent aux petits sacrifices qu'elle demande même si elle leur apporte des avantages bien supérieurs. La plupart des épiciers « Victoria » ne font pas honneur à leurs engagements ; ils achètent quand même ailleurs, au détriment de Laporte-Martin.

Tant et si bien que les affaires de la maison deviennent franchement mauvaises. La banque s'en mêle en 1930 et la force à effectuer de sérieuses coupures dans les salaires. C'en est trop pour notre homme qui se cherche quelque chose ailleurs. Il offre sa démission en janvier 1931.

On lui offre bientôt la situation de gérant-général des ventes de la Molson's Brewery Ltd., et il l'occupe sans tarder.

A son arrivée à la Molson's, M. Genest travaille d'arrache-pied. Au cours de la première année, par exemple, il visite non seulement tous les distributeurs, mais aussi tous les licenciés de Montréal et du reste de la province. Et lorsqu'il se juge suffisamment au courant de la situation, il fait petit à petit les améliorations qu'il estime nécessaires dans le service des ventes. Les résultats se font bientôt sentir. Après cinq ans — en 1936 — il peut enfin respirer : la réorganisation est complète.

M. Genest a toujours aimé s'occuper d'associations et d'œuvres sociales. Dès

1914, par exemple, il devient secrétaire de la section Immaculée-Conception de l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce et, ce groupement ayant pris une envergure provinciale, l'année suivante, il en est nommé le premier secrétaire pour le Québec.

C'est sans doute le mouvement dans lequel il a mis le plus de lui-même. Mentionnons la Chambre de Commerce du district de Montréal dont il est membre depuis 1931 ; il s'y est activement occupé de recrutement et y a

rempli divers postes, dont celui de président en 1942.

L'année 1953 apporte la consécration de sa carrière à la Molson's. Pour la première fois depuis sa fondation, la compagnie nomme sur son bureau de direction deux personnes qui ne font pas partie de la famille Molson. M. Genest est l'une d'entre elles.

Toujours gai, M. Genest a d'excellentes raisons de l'être ; il n'a pas été

[Lire la suite page 21]



EDGAR GENEST.

(Photo Nakash)



MARCEL DUBE dépose quelques fleurs sur la tombe d'Arthur Rimbaud, à Charleville.

On célébrera dans quelques jours à Charleville, dans les Ardennes, le centenaire de la naissance d'Arthur Rimbaud, l'un des plus étonnantes écrivains qu'ait connus jusqu'ici la littérature universelle. A ces fêtes, présidées par M. Georges Duhamel, de l'Académie Française, participeront les nombreux admirateurs de ce poète qui, à l'âge de 19 ans, avait déjà produit une oeuvre dont l'accent sauvage et mystérieux se fait toujours entendre dans une partie des lettres françaises.

A l'occasion de ce centenaire, quatre jeunes Canadiens, Hubert Aquin, Marcel Dubé, André Patry et Gilles Potvin se sont rendus, il y a quelques mois, à Charleville, berceau de Rimbaud, et ont visité les principaux endroits où le poète a passé son enfance et les premières années de son adolescence, de cette adolescence fortement agitée dont plusieurs poèmes très connus (*Au Cabaret-Vert*, *Les Poètes de sept ans*, *Mes petites Amoureuses*) nous révèlent, en des tableaux vivants et audacieux, les secrets les moins avouables.

Nos lecteurs trouveront ici le compte-rendu de ce voyage à Charleville, rédigé à leur intention par l'un de ceux qui y ont pris part.

C'est au fond d'une vallée aux couleurs fauves, traversée par la Meuse que s'entassent les villes jumelles de Mézières et de Charleville où vivent présentement 35,000 Ardennais. Du sol schisteux de la campagne environnante, couronné parfois de bruyères desséchées, s'élève au printemps un brouillard tenace qui semble donner aux êtres et aux choses un air de tristesse et d'aigreur. Cet âpre décor, particulier au pays des Ardennes, s'est découvert subitement à nos yeux, un certain samedi du mois de mars dernier, non loin d'une route qui domine un instant la vallée de la Meuse avant d'aller se confondre avec les rues étroites de Mézières et de Charleville.

Tout le jour il suait d'obéissance ; très intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits, semblaient prouver en lui d'âpres hypocrisies...

Une porte s'ouvrait sur le soir : à la lampe On le voyait là-haut qui râlait sur la rampe, Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été Surtout, vaincu, stupide, il était entêté A se renfermer dans la fraîcheur des latrines : Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.

Désireux, après les quelques heures de trajet qui séparent Paris de Charleville, d'aller immédiatement à la maison natale de Rimbaud, nous avons traversé Mézières rapidement et nous nous sommes engagés dans Charleville à la recherche de la rue principale où nous espérons trouver un monument ou une plaque commémorative rappelant le souvenir du poète. Après plusieurs détours inutiles dans certaines rues propres et désertes, nous avons fini par arriver à une artère grouillante, perpendiculaire à la Meuse, appelée rue Thiers. Mais comme aucun des passants interrogés ne pouvait nous indiquer où se trouvait la maison de Rimbaud, nous nous sommes dirigés vers le musée municipal dont quelques vitrines sont consacrées à l'écrivain. Le musée, hélas ! était fermé. Le gardien nous expliqua qu'on était en train d'aménager la salle dédiée à Rimbaud afin d'en faire l'inauguration officielle à l'occasion des fêtes du centenaire qui se dérouleraient à l'automne. Il eut toutefois la gentillesse de nous dire où était située exactement la maison natale de Rimbaud.

Nous sommes alors retournés dans la rue Thiers et nous nous sommes arrêtés au numéro 12, à la librairie de Madame B. Ruben. Cette dernière nous accueillit avec empressement et se fit un plaisir de nous faire visiter, en partie, cette maison dont elle est la propriétaire et où habitait la famille Rimbaud au moment de la naissance d'Arthur. La maison compte trois étages. Arthur Rimbaud naquit au premier. Une plaque de marbre, apposée sur la façade le 21 juillet 1901, rappelle d'ailleurs cet événement.

C'est dans les *Poètes de sept ans* que Rimbaud parle surtout de la maison où il passa son enfance. Ce célèbre poème nous fournit de précieux renseignements sur le genre d'existence qu'imposait à ses quatre enfants Madame Vitalie Rimbaud, femme orgueilleuse et rigoriste, obligée après quelques années de mariage d'élever sa famille sans le secours de son mari. Arthur décrit ainsi son enfance :

À l'occasion du centenaire du grand poète,

Quatre canadiens au pays de Rimbaud

par ANDRÉ PATRY

*Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illuminait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son oeil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers...*

*Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou...*

Nous avons retrouvé le « golfe de jour pendant du toit », les latrines où « il pensait, tranquille et livrant ses narines », ainsi que le jardinet où « il écoutait grouiller les galeux espaliers ». Cette ouverture, qui pend du toit, éclaire un escalier se rendant au grenier. Rimbaud s'isolait souvent dans cet endroit pour y lire les ouvrages dérobés à la librairie du rez-de-chaussée. Les latrines et le jardinet, pour leur part, sont situés, en face l'un de l'autre, dans une petite cour intérieure communiquant avec la rue Thiers par une porte de bois généralement

close. Le jardinet lui-même, où poussent encore quelques espaliers, est entouré de fils de fer entrelacés formant une clôture rectangulaire. On s'explique qu'un enfant aussi éveillé que le jeune Arthur ne se soit guère résigné à vivre constamment dans un lieu si étouffant !

Après avoir pris congé de Madame Ruben qui nous avait reçus avec tant de gentillesse, nous sommes allés vers la Place de la Gare dont Rimbaud a laissé une description dans son poème *A la Musique* :

[Lire la suite page 13]

MARCEL DUBE et l'auteur causent devant le kiosque s'élevant sur la Place de la Gare, à Charleville.



DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Tous les amateurs de la télévision savent que le programme « Toast of the Town » de l'ancien chroniqueur sportif de New-York, Ed Sullivan, occupe l'une des premières places. Ils ont vu passer à la vidéo tout ce qu'il y a de mieux dans le domaine des spectacles. Lors de son dernier voyage à Paris, il engagea Françoise Viriot, qui fut la plus jeune prestidigitatrice de France. Elle commença ses exhibitions publiques, à l'âge de 12 ans, comme amateur... Comme elle a passé, avec succès, son certificat d'études, depuis un peu plus d'un an, son père, lui-même prestidigitateur amateur, lui accorda la permission de gagner sa vie, en donnant des représentations suivies sur la scène. On la verra donc, à la télévision, au programme de Sullivan, au cours du mois de décembre prochain. Aujourd'hui âgée de 19 ans, la jeune Françoise ne s'entend pas parler. En voici les raisons : à l'âge de deux ans, elle commençait à prononcer quelques syllabes, lorsqu'elle tomba malade. Assez rapidement, elle se rétablit. Mais elle articulait de moins en moins les mots qu'elle connaissait. Un jour, elle ne parla plus du tout. On imagine l'inquiétude et le désespoir des parents, qui la firent examiner par un spécialiste. La petite Françoise était complètement sourde... Lorsqu'elle atteignit l'âge de cinq ans, son père pensa à lui apprendre la prestidigitación, dans le but de la distraire. Étant douée, elle se passionna vite pour ce genre d'exercices. Son infirmité l'avait murée en elle-même. Elle était restée indifférente aux sollicitations de ses premiers maîtres de langage. Chose curieuse, il advint que Françoise commença, à la fa-

JEAN-PIERRE ROY, ancien lanceur des Royaux de Montréal, dont les 25 victoires de la saison 1945 restent debout, fraîches comme une température automnale, délaïse l'ambiance des boîtes de nuit, où il égaya, ces quatre ou cinq dernières années, les amateurs de chansons d'amour françaises ou américaines, qui sont loin de meubler, moralement, l'esprit des jeunes et, même, des moins jeunes !... Oui, le Beau Brummel s'est lancé dans le commerce de l'assurance-vie, à l'emploi de la Compagnie Sun Life, où il remportera une multitude de succès, grâce à un entregent, nous ne dirons pas incomparable, mais appréciable, nous en sommes assurés. Dans sa tâche, toute nouvelle, sa charmante épouse, que nous connaissons bien, lui donne un joli coup d'épaule, comme l'on dit dans le bon vieux faubourg de Québec.

veur de ces récréations, à sortir de son apathie. Son esprit fonctionnait en même temps que ses mains habiles... Ses parents profitèrent de ces dispositions pour la placer, tout de suite, dans un centre médico-pédagogique, où l'on s'intéressait aux réactions personnelles des enfants, au lieu de les soumettre tous à un enseignement uniforme et, souvent, inefficace. La petite fille apprit à parler, à compter, à lire, à écrire, à dessiner. En quelques mois, elle sut deviner les mots sur les lèvres de son interlocuteur. Elle était sauvée de la surdité. Une fois éveillée, Françoise ne s'arrêta plus. Elle a dépassé de loin son père et professeur dans l'art de la prestidigitación. Depuis l'âge de douze ans, elle est un petit prodige dans cette difficile spécialité, au dire des connaisseurs... Elle manœuvre avec habileté. Elle déchire une bande de papier, la plie, la replie, pour enfin la dérouler intacte. Deux mouchoirs se multiplient mystérieusement, au fond d'un pot de confiture. Elle fait apparaître des balles de ping-pong d'on ne sait où. Elle vous fait choisir une carte à jouer que vous croyez replacée dans le jeu, et qui se trouve, un instant plus tard, glissée dans un cadre de verre, sur la cheminée, à dix pieds de vous et de l'opératrice. Puis elle fait disparaître un petit appareil de télévision, recouvert d'une toile multicolore, bleu, blanc, rouge. Son public est mystifié. Elle perfectionne sa technique. Son ambition est, naturellement, de donner des représentations sur les scènes des plus grandes villes américaines, après qu'elle aura démontré son savoir-faire aux millions

de fervents amateurs du programme télévisé « Toast of the Town » de l'un des animateurs les plus en vue, grand-papa Ed Sullivan, dont le salaire annuel est de \$50,000. La rédaction sportive mène à tout... à condition d'en sortir !

■ Réponse à M. A. Falardeau, Montréal.

A notre courte honte, nous devons vous faire savoir que nous ne sommes pas assez versé, en football, pour répondre, d'une manière satisfaisante, à vos questions. Jusqu'ici, nous n'avons assisté qu'à une dizaine de joutes des Alouettes. Un conseil : Pierre Proulx, rédacteur sportif de « La Presse », Marc Pilon, du « Devoir », Roland Beaudry, votre député fédéral du comté de St-Jacques, se feront un plaisir de vous renseigner, presque parfaitement, à ce sujet. Ces trois experts de nos amis raffolent de ce jeu brutal, où l'esprit d'équipe règne souverainement. Ils n'ont pas manqué une seule joute des futurs champions, disputée au Stadium ou au Stade Molson de l'Université McGill. Ils se rappellent même du nombre de clavicules, de côtes et de jambes fracturées, depuis près d'une dizaine d'années, sur nos gridirons !

■ Réponse à MM. L. Joly, V. Favreau, Montréal.

Non, messieurs, les preneurs aux livres de Montréal ne prennent pas un sou de paris au sujet des courses sous harnais, disputées dans notre métropole. Ils ont trop peur de brûler le fond de leurs goussets ! S'ils risquaient l'aventure, ils se réveilleraient, presque tous, à la fin de la saison, avec un seul morceau de gum à baloune pour nourrir la bouche de leur progéniture ! Faites vos propres conclusions !

■ Les joueurs de golf de Wichita, Kansas, devront, bon gré mal gré, souffrir la présence de « Jackie », vieux gars de 13 ans, mâle de l'oise. M. W. Dunn a, récemment, vendu sa ferme à un club de golf, à con-

dition que « Jackie » demeure sur les lieux, aussi longtemps qu'il vivra. Les conditions furent acceptées et M. Dunn reçut \$19,000 comptant pour sa terre, convertie en terrain de golf... Ce n'est pas tout, en fait de curieuses spéculations sportives. Voici une profession inattendue, qui est d'un fort joli rapport pour tous ceux qui s'y livrent. Et ils sont quelques-uns à la pratiquer. Tout autour de Chicago, il y a près d'une centaine de terrains de golf. Ce sport y est si populaire, de mai à fin octobre, que chaque dimanche c'est un embouteillage sans nom sur toutes les routes, qui y conduisent. La fonction créant l'organe, ces terrains de golf appellent des clubs. Il s'en forme tous les jours ou presque. Les conditions varient, selon l'importance du terrain, la qualité des membres et, aussi, la longévité de la société. Voici où intervient la spéculation. Nombre de gens achètent leur sociétariat, dès que se forme un nouveau club, et le revendent, plus tard, quand tout est pris, non sans réussir un beau bénéfice... L'argent a-t-il tant de pouvoir ? C'est à y croire, si nous nous basons sur les agissements de certaines gens, qui ont récemment spéculé honteusement sur le prix des billets d'entrée de la dernière série mondiale. Dans quelques hôtels de Cleveland et New-York, on a revendu des billets de \$8 et \$10 au prix de \$30 et \$40. L'argent, s'il est un bon serviteur, est un mauvais maître, surtout lorsqu'on s'efforce à soutirer tant de profits, sous les yeux des législateurs américains. Au cachot, ces spéculateurs ! Comme l'a dit Molière, ces microbes ne donnent pas, mais prêtent seulement le bonjour et le bonsoir, à des prix usuraires !

■ Réponse à M. C. Lajoie, Montréal.

Non, Monsieur, le Gouvernement fédéral ne reçoit aucune taxe des courses sous harnais. Nous nous demandons pourquoi ! Le Gouvernement provincial encaissera cette année, près d'un million de dollars en taxes des pistes de Blue Bonnets et du Parc Richelieu.

LARRY DOBY, l'habile voltigeur et rude cogneur des Indiens de Cleveland, vient de saisir difficilement un solide coup en long, après force misères. Au départ, il trébucha, puis se releva rapidement pour, enfin, gober la pilule blanche, les genoux pliés... Son gérant, Al Lopez, qui n'est pas un vantard, hésite à choisir entre Bob Lemon, son As-lanceur, Bob Avila, second-but, Larry Doby, voltigeur, le joueur qui fut le plus utile à son équipe... Incidemment, Lopez n'est pas aussi débonnaire que l'on est porté à le croire. L'ancien receveur des ligues majeures, 1918 joutes, un record, brandit parfois le fouet, à l'adresse de joueurs récalcitrants, sans tambour, ni trompette, sans le dire aux rédacteurs sportifs, en quête de nouvelles sensationnelles qui, parfois, font d'une souris une montagne !



Enigmes criminelles :

A FARNHAM, une victime sans assassin

par ALAIN ROBERT

La victime.

JAMAIS encore Farnham n'avait ressenti tel émoi. L'indignation publique était parvenue à son comble. C'était un dimanche, le 13 août 1905. Vers onze heures de l'avant-midi, en revenant de la messe, Monsieur J. B. Duval et son frère avaient découvert le cadavre. Quelques minutes plus tard, une foule considérable, profondément émue, s'amassait sur les lieux de la découverte.

Il s'agissait du terrain où Monsieur Comeau, marchand de bois, empilait planches et madriers. Ce clos de bois était situé en arrière de la gare du « Central Vermont ». Les cours de quelques habitations et hôtels y avaient accès.

Wilfrid Audette, la victime, n'avait que quinze ans. C'était l'aîné des neuf enfants de Monsieur Eusèbe Audette, secrétaire de la Municipalité et agent d'assurances.

Le jeune Wilfrid avait dû être tué plusieurs heures auparavant, dans la nuit. Des marques de doigts sur le cou, la couleur de ses lèvres, la langue protubérante indiquaient que l'enfant avait succombé à la strangulation. Mais l'assassin avait été plus sauvage encore. Il avait frappé sa victime avec une pierre. La pierre ensanglantée, où on pouvait voir quelques cheveux, gisait sur le sol, tout près du cadavre. Des traces, sur la terre et dans l'herbe, indiquaient de plus que le corps avait été traîné sur une distance d'au moins une cinquantaine de pieds.

Non loin de là, on trouva également une bouteille de bière, récemment brisée. Il y avait aussi un morceau de papier d'emballage, qui n'avait pas séjourné longtemps à cet endroit.

Wilfrid Audette travaillait pour le Pacifique Canadien. Il y remplissait les fonctions de messenger. Parfois, c'était le jour. Parfois, la nuit. La nuit, ses fonctions consistaient principalement à se rendre dans les différentes pensions, où logeaient les conducteurs et autres employés de la Compagnie de Chemins de Fer, et les éveiller à temps pour monter à bord des trains qui devaient partir nuitamment de Farnham.

Le garçonnet jouissait d'une excellente réputation. Ses patrons l'appréciaient. Tout le monde l'aimait.

Dernière apparition.

Le grand connétable Boisvert et le constable Portelance de Farnham travaillèrent de concert avec le chef provincial McCaskill et son assistant Lapointe pour résoudre la pénible énigme. Leur premier soin fut de fixer le moment où Wilfrid Audette avait été vu vivant pour la dernière fois.

Il était en devoir au cours de la nuit du 12 au 13 août. Mais cela ne signifiait pas qu'il devait demeurer à la gare pendant toute la nuit. Il avait alors pour mission d'aller éveiller deux équipes d'employés pour les trains de 2 hres 15 et de 2 hres 45, a.m. La règle voulait que ces hommes soient prévenus du départ de leur train, à peu près deux heures à l'avance. Entre-

temps, le jeune messenger pouvait faire ce qu'il voulait, aller où le cœur lui disait.

L'équipe du train de 2 hres 15 avait été prévenue à temps. Il n'en fut pas ainsi pour celle du train de 2 hres 45. Trois hommes la composaient : Edward S. Whitehead, conducteur, Fred Gunter Bowring, serre-freins et Monsieur Arbec, également serre-freins.

Bowring pensionnait à l'hôtel de Mme R. McGuire. Vers une heure et dix, le matin du 13 août, Wilfrid Audette se présentait à l'hôtel pour prévenir M. Bowring que son train devait quitter la gare à 2 hres 45. Madame McGuire s'était levée pour préparer le lunch de son pensionnaire. Elle avait parlé au jeune Audette, Fred Bowring également. Ils n'avaient rien remarqué d'anormal chez le garçonnet. Celui-ci les quitta pour se rendre chez les deux autres membres de l'équipe.

Ce n'est qu'à 3 hres 30 cependant que Messieurs Whitehead et Arbec furent prévenus par un commissionnaire spécial. Wilfrid Audette ne s'était pas montré. Le train ne partit qu'après 4

heures du matin. Le conducteur Whitehead avait discuté du retard avec le chef de gare, Georges Audette. Ce dernier opina alors que le petit Wilfrid avait dû se coucher et ne s'était pas éveillé à temps.

Théories.

De toute évidence, Wilfrid Audette avait été assassiné après avoir quitté l'hôtel de Madame McGuire.

Vers minuit, dans la nuit du samedi au dimanche, Madame Archambault, femme du propriétaire de l'hôtel Revere, dont l'arrière donnait sur le clos de bois de M. Comeau, se reposait sur le balcon de l'établissement avec deux de ses servantes. Alors qu'elle s'apprêtait à rentrer se coucher, son attention fut attirée par deux jeunes gens, qui s'avançaient entre les piles de planches. L'un d'eux semblait entraîner le premier malgré lui. Ils discutaient mais leurs paroles ne parvenaient pas distinctement jusqu'aux oreilles de l'hôtière. Tous deux disparurent bientôt à la vue.

Madame Archambault s'était alors étonnée, en présence de ses compagnes, des agissements étranges du jeune messenger.

Monsieur Archambault ne s'était couché qu'à une heure et trente du matin. Avant de se mettre au lit, il avait passé quelques minutes sur le balcon. Il n'avait rien vu ni entendu d'anormal. Comme la porte de sa chambre était demeurée ouverte toute la nuit, il s'étonnait qu'on eût pu commettre un meurtre si près de chez lui sans qu'il n'en fût éveillé.

D'autres voisins du clos de bois, et qui avaient veillé très tard dans la nuit, partageaient la surprise de Monsieur Archambault.

On se demanda bientôt si le meurtre avait été commis dans la cour à bois ou si le jeune homme n'avait d'abord été étranglé ailleurs, puis, une fois mort ou inconscient, traîné sur la propriété de Monsieur Comeau, où on

*Tous les criminels ne sont pas arrêtés,
loin de là. Preuve, le cas du jeune
Wilfrid Audette dont l'assassin
n'a jamais été trouvé.*



l'avait finalement frappé avec une pierre.

Un vol avait été commis, cette nuit-là, dans un wagon de fret, stationné sur une voie d'évitement. Wilfrid Audette aurait-il alors surpris le ou les voleurs, qui auraient décidé de faire taire à jamais ce témoin gênant?

M. Eusèbe Audette était certain que Wilfrid avait 15 sous dans ses poches cette nuit-là. Quand on fit l'inventaire de ses goussets, il n'y avait plus un sou. Fallait-il croire qu'un chemineau ou un ivrogne avait tué le petit messager pour le dépouiller de ses 15 sous?

Nombre de suppositions venaient à l'esprit des enquêteurs, mais aucune réponse n'y correspondait.

Suspects.

La bouteille de bière brisée et le papier d'emballage, trouvés près du ca-

proférer des menaces à l'adresse du jeune Wilfrid Audette. Ils s'exprimaient en anglais et n'étaient sûrement pas de l'endroit. Mais on ne réussit jamais à retrouver ces deux suspects.

Un Monsieur Wood, pensionnaire à l'hôtel McGuire, avait remarqué la présence de trois individus, des étrangers vêtus de noir sur la plate-forme de la gare un peu après une heure du matin. En supposant que le crime ait été commis entre une heure et deux, le matin du 13 août, ces gens auraient dû en avoir connaissance, vu la proximité de l'endroit où on avait trouvé le corps de la victime.

Un certain Monsieur Hewson, un Anglais arrivé au pays depuis quelques mois, avait passé la nuit à arpenter la plate-forme de la gare. Il va sans dire qu'il fut étroitement questionné. Mais ses réponses donnèrent satisfaction aux policiers, qui ne songèrent pas à le suspecter. Monsieur Hewson cepen-

MENUET

*Marquise, vous souvenez-vous ?
Du menuet que nous dansâmes ?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes.*

*Au bocage le chalumeau
A ces notes pures et lentes ;
C'était un air du grand Rameau,
Un vieil air des Indes galantes.*

*Triomphante, vous surpreniez
Tous les coeurs et tous les hommages,
Dans votre robe à grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.*

*Vous leviez, de vos doigts gantés
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés,
Prise entre l'index et le pouce.*

*Plus d'une belle à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules ;*

*Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
A la reprise en la mineur,
Vous manquâtes la révérence.*

FRANÇOIS COPPÉE.

davre, provenaient de l'hôtel du C.P.R., propriété de M. Napoléon Bessette. Ce dernier se souvenait avoir vendu trois bouteilles de bière, dans la soirée du samedi, 12 août, à M. Ernest Favreau. Il reconnut bien le papier d'emballage, mais ne put jurer qu'il s'en était servi pour les bouteilles de Monsieur Favreau. Il était certain d'une chose cependant. Son client Favreau avait acheté trois bouteilles pleines et n'en avait rapporté que deux, expliquant en avoir brisé une. Tout cela cependant s'était passé avant onze heures du soir, moment de la fermeture de l'hôtel. Ernest Favreau fut longuement interrogé par le Coroner. Il admit avoir perdu la mémoire au cours de la soirée fatidique. Mais on le retrancha bientôt de la liste des suspects.

Vers onze heures du soir, le samedi, un citoyen de Farnham, en revenant de la gare, avait entendu deux types

dant, tout comme Monsieur Wood, avait vu trois hommes dans les environs de la gare, à peu près en même temps que lui.

On se lança donc à la poursuite de ces trois personnages louches.

M. H. Beaudin, préposé aux signaux, à l'intersection des voies du Pacifique Canadien et du Grand Tronc, à Saint-Constant, rapporta avoir vu trois individus répondant au signallement fourni par Messieurs Hewson et Wood. C'était le dimanche matin, 13 août, vers 8 hres 30. Ils paraissaient âgés de 18 à 25 ans. Ils marchaient alors sur la voie du Pacifique Canadien, paraissant venir de Saint-Jean. Dès qu'ils se furent éloignés de Monsieur Beaudin, ils eurent l'air de vouloir faire disparaître quelque chose de leurs vêtements.

Était-ce du sang?

[Lire la suite page 13]

La GRANDE différence
dans la
performance des bougies!

L'ISOLANT
CORALOX
BREVETÉ



Plus vous continuez de faire usage des bougies AC dans votre auto, camion ou tracteur, plus vous comprenez que le CORALOX AC breveté fait la grande différence dans la performance des bougies.

CORALOX résiste, à un plus haut degré que tout genre antérieur d'isolant, à la formation de dépôts d'oxyde et de carbone, la cause majeure des courts-circuits, des ratés

d'allumage et de la perte de puissance.

Conséquemment, un nouvel équipement de bougies AC vous donne une plus grande économie d'essence, plus de puissance, une meilleure accélération et une performance plus sûre dans toutes les conditions de fonctionnement.

Employez-les dans vos moteurs et voyez la différence.

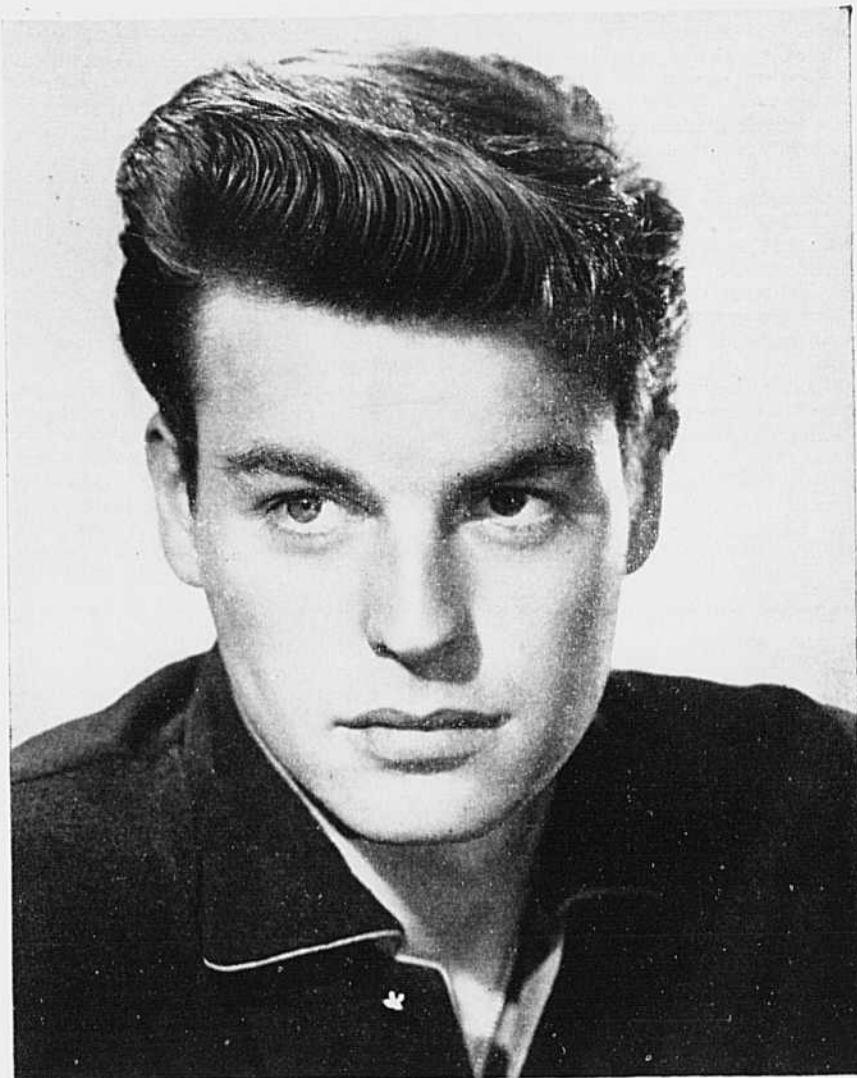
BOUGIES

AC

Équipement d'usine
sur presque autant
d'autos et de camions
neufs que toutes les
autre marques
ensemble



DEBBIE REYNOLDS. — Jeune comédienne qui a déjà interprété plusieurs rôles importants dans des comédies musicales. Elle joue, danse et chante avec un égal bonheur. Elle s'est révélée tout particulièrement dans « I Love Melvin », avec Donald O'Connor, ainsi que dans « Singing in the Rain ».



ROBERT WAGNER. — Le jeune premier qui fait actuellement battre le plus de coeurs. Son dernier grand film : « Prince Valiant ». Il a joué dans une douzaine de films depuis 1949. Né en 1930, à Détroit, Mich.

PARMI CEUX QUI CHARMENT

RUSTY TAMBLYN. — A déjà été de la distribution d'une quinzaine de films M.-G.-M., dont « The Boy with Green Hair » — « Kid from Cleveland » — « Father of the Bride » — « As Young as you Feel » — « Seven Brides for Seven Brothers » — « Many Rivers to Cross ».



VIC DAMONE. — Acteur et chanteur extrêmement populaire en ce moment. Compte plus de 1,100 « Fan Clubs » aux Etats-Unis. Cinéma, radio, et nombreuses apparitions sur Broadway. Né Vito Farinola. Ses films : « Rich, Young and Pretty » — « Athena » — « Hit the Deck », etc...



A FARNHAM, UNE VICTIME... [Suite de la page 11]

Quelques jours plus tard, trois vagabonds étaient arrêtés à un mille de la gare d'Angers, près Hull. Ils furent aussitôt mis en présence de Messieurs Hewson et Wood. Mais les témoins ne purent les identifier comme les trois suspects de Farnham.

Pierre Roy, jeune homme de Farnham, avait été vu dans la cour à bois de Monsieur Comeau, dans la soirée du 12 août. Questionné sur ses allées et venues, il jura à l'enquête du Coroner, qu'il avait quitté l'établissement du barbier Girard, vers 10 h 30, pour aller se coucher, chez lui. Monsieur Girard affirma, au contraire, que Roy n'avait quitté son établissement qu'à minuit moins le quart.

A compter de ce moment, Pierre Roy devint le suspect No 1.

Florida Dorion.

Quelques jours après le drame, une fillette de 10 ans, Florida Dorion, avait raconté à une Dame Poliquin une conversation des plus suspectes entre Pierre Roy et la mère de ce dernier.

Alors qu'elle allait porter du lait au domicile des Roy, Florida Dorion y avait trouvé Madame Roy en larmes. Pierre marchait nerveusement, marmottant des paroles inintelligibles. A un moment donné, toujours en présence de la fillette, il aurait subitement suspendu sa marche pour s'arrêter devant sa mère et lui dire :

— Pourquoi pleurer, ma mère ? Ils m'arrêteront peut-être, mais enfin ils ne peuvent que me pendre. D'ailleurs, si je suis pendu, d'autres le seront avec moi.

On ne s'étonnera pas que la nouvelle, d'abord colportée par la petite fille, se répandit dans la ville comme une traînée de poudre.

Les policiers enquêteurs interrogèrent aussitôt Florida Dorion. Mais ils réalisèrent bientôt qu'elle avait fabriqué de toutes pièces la conversation rapportée.

L'Incident Roy.

Pierre Roy, pour tout cela, n'était pas encore définitivement blanchi dans l'opinion publique. On épiait curieusement ses moindres gestes, tout autant que les démarches des policiers.

Finalement on apprit qu'un mandat d'arrestation avait été assermenté devant le Juge de Paix, George A. Truax, à la réquisition du détective Lapointe. Il va sans dire que les esprits étaient aux aguets.

Le grand connétable Boisvert trouva Pierre Roy à l'hôtel Balmoral. C'est à lui que le mandat était adressé. Personne ne fut surpris. Mais bientôt, on désenchantait. Roy n'était pas accusé de meurtre, mais simplement de s'être parjuré à l'enquête du Coroner.

Le Mystère Persiste.

On ne trouva pas le ou les coupables. Aujourd'hui l'affaire est classée.

Pendant longtemps, après le 13 août 1905, toute la population de Farnham demeura fortement impressionnée par la fin tragique de Wilfrid Audette. On s'imaginait toujours être épié par un meurtrier. Après huit heures le soir, il n'y avait plus un enfant en dehors de la maison. Même les autres petits messagers du Canadien Pacifique ne travaillaient plus la nuit qu'avec horreur.

Il fallut le temps pour ramener Farnham à respirer normalement.

ALAIN ROBERT.

QUATRE CANADIENS AU PAYS... [Suite de la page 8]

*Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.*

*— L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la Valse des fifres...*

Sur cette place ornée de marronniers grêles, non loin du kiosque où jouait l'orchestre militaire, s'élève aujourd'hui un socle où l'on posera dans quelques jours le troisième buste d'Arthur Rimbaud, les deux premiers ayant été envoyés à la fonderie par les Allemands au cours des deux guerres mondiales. En face du square se dresse la Gare d'où Rimbaud partit tant de fois pour l'aventure.

A la suite d'une rapide visite de la ville elle-même, nous nous sommes finalement rendus au cimetière. Après quelques instants de recherche, nous avons trouvé l'endroit où reposent Arthur Rimbaud et certains membres de sa famille. C'est dans un grand caveau de pierres grises entouré d'une grille en fer que dorment, au pied de deux monuments en granit surmontés d'une croix, Arthur Rimbaud, sa mère (Vitalie Cuif), sa soeur (Vitalie) et son grand-père (Jean-Nicolas Cuif). Arthur gît à droite. Sur son monument funéraire, nous avons lu ce qui suit :

J.-Arthur RIMBAUD
37 ans
10 novembre 1891
Priez pour lui.

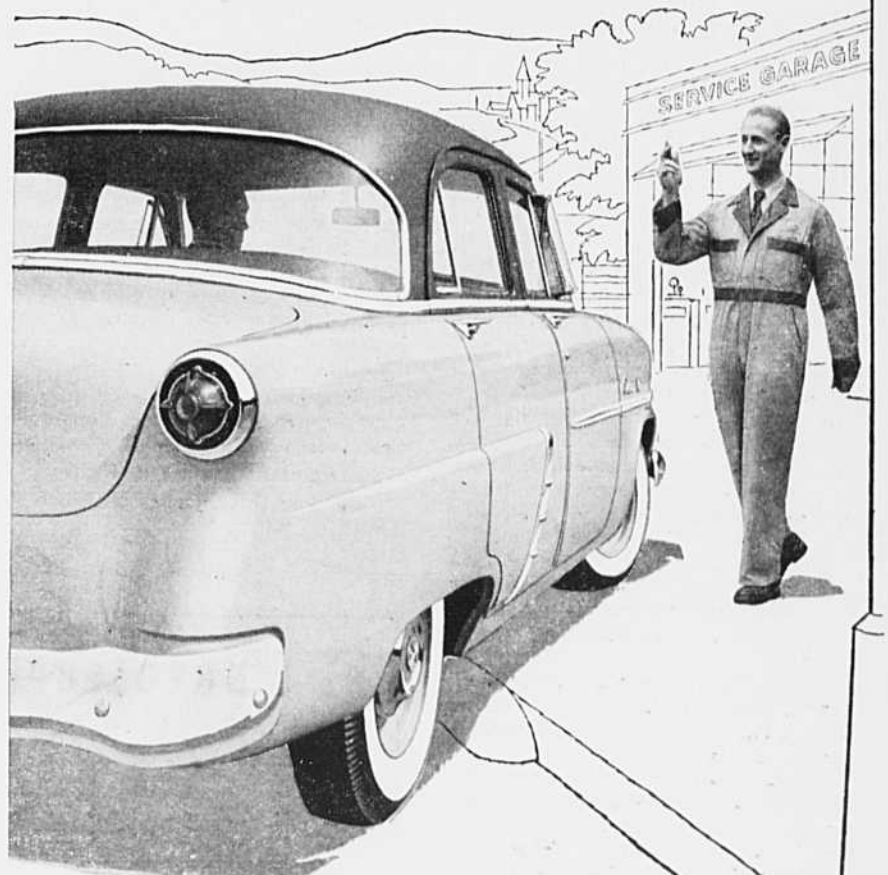
Nous nous sommes recueillis un moment. J'ai repassé brièvement dans mon esprit les principales étapes de la vie courte et douloureuse du poète. J'ai imaginé l'enfance triste et monotone l'adolescence tumultueuse, les fugues à Paris et à Charleroi, la liaison avec Verlaine et les voyages à Londres puis à Bruxelles, les étés silencieux à la ferme maternelle de Roche, les randonnées à pied en Allemagne et en Italie, l'expédition à Java, les séjours à Chypre et finalement les années torrides passées en Ethiopie. Mon rêve s'est achevé sur une image pénible : Arthur Rimbaud étendu dans son lit de souffrance à l'Hôpital de la Conception à Marseille, regardant fixement sa soeur Isabelle, qui l'invite à la résignation après une existence passée tout entière sous le signe de la révolte !

Charleville a vaincu ! Les lointains voyages effectués par Rimbaud pour échapper à sa terre natale n'ont pas empêché les Carolopolitains de reprendre leur malheureux concitoyen pour le garder à jamais parmi eux.

ANDRÉ PATRY.



A l'enseigne de la qualité



Entrez en toute confiance là où vous verrez l'enseigne "Pièces Ford authentiques". C'est pour vous l'assurance d'y trouver les meilleures pièces de rechange et des milliers de garagistes arborent cette enseigne. Que vous conduisiez un véhicule Ford, Meteor, Monarch, Mercury ou Lincoln, vous obtiendrez là des pièces de rechange authentiques, fabriquées par les mêmes spécialistes qui ont conçu et construit votre voiture. Arrêtez-vous toujours à cette enseigne bleue et blanche des pièces Ford authentiques : elle est une garantie de satisfaction !



**RECHERCHER
CETTE
ENSEIGNE**

FABRIQUÉES AVEC PRÉCISION POUR DURER PLUS LONGTEMPS
DIVISION DES PIÈCES ET ACCESSOIRES • FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED

NOTRE FEUILLETON

L'INNOCENTE VICTIME

par MAURICE VANEL

No 4

« **M**AIS c'est un vrai roman! dit-il, en emportant son plateau. T'en as une veine, toi! T'es pourtant pas beau! ma parole!

— Aussi, ne m'en suis-je jamais vanté! dit Pascal, humblement.

« Et si ce n'était pas pour obliger Madame, qui est sa parente, je n'aurais jamais rien dit.

— C'est le verre qu'elle t'a glissé en cachette, qui t'a délié la langue hein?...

— Peut-être bien, dit le pauvre diable, en baissant la tête.

« Elle m'a déjà tant joué de tours, cette maudite bouteille. Encore heureux que le patron ne m'ait pas vu...

Et, le regardant s'éloigner:

— Voilà un particulier qui ne fera jamais fortune! disait la Benoîte.

« Tâchons de nous montrer plus habile que lui... »

XVI

CONTRE son habitude, David, pendant la journée qui venait de s'écouler, n'avait paru que deux fois devant son maître, à l'heure des repas seulement: il avait quelque chose de si grave à lui cacher!

A la nuit tombante, il ouvrit une petite porte, percée dans le mur qui limitait la propriété du côté de la Seine, et sortit furtivement, serrant contre sa poitrine, comme il eût fait d'un trésor, l'enfant de Marguerite Lesueur.

Au même instant, d'un banc placé à quelque distance, et d'où l'on avait vue sur toutes les issues de la villa, une femme se leva brusquement: c'était la Benoîte!

La Benoîte qui, depuis près de deux heures, attendait patiemment — tel un fauve à l'affût — que le hasard lui présentât quelque chose à observer.

Et voici que, à quelques mètres d'elle, apparaissait le nègre, dissimulant dans les plis de son manteau... quoi?... l'enfant, sans doute!... Ah! c'était plus qu'elle n'eût osé espérer, certes. Et, d'un bond, elle s'élança sur les traces de David.

Elle le vit suivre tranquillement les rives de la Seine; mais, arrivé là, héler un fiacre qui passait.

— Satané moricaud! il m'échappe! pensa-t-elle, retenant à grand-peine un cri de rage.

Vaine frayeur: une autre voiture suivait. Elle y monta, et arriva au Bois en même temps que David.

La soirée était superbe.

Dans le ciel, encore empourpré à l'horizon, scintillaient déjà quelques étoiles; et, à cette heure tardive, pas un bruit ne troublait le silence de ces lieux si propices à l'isolement, à l'amour... au crime, même.

David se glissait dans les allées profondes.

Derrière lui, louvoyait la Benoîte.

Qu'allait-elle faire? elle n'eût pu le dire elle-même.

Elle attendait, prête à tout...

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Marguerite Lesueur, attendant un enfant, tente de se suicider, mais, est sauvée juste à temps par un certain Rigobert, puis, est ensuite recueillie par le comte Réginald et son fidèle serviteur noir, David. Elle met alors au monde le petit Jean qu'elle abandonne aussitôt aux soins de Réginald en s'enfuyant précipitamment de la villa du comte pour la demeure de son père.

Tout à coup, David s'arrêta. Huit heures avaient sonné avant son entrée dans le Bois. Il devait bien être maintenant huit heures et demie; et personne encore?

Inquiet, il fouillait du regard la profondeur de l'allée; et, ne voyant rien, croyant s'être trompé, il allait rebrousser chemin, quand, tout à coup, débouchant d'un sentier, Victoire parut devant lui.

— Je suis un peu en retard, dit-elle.

« Madame n'en finissait pas de s'en aller. Sa femme de chambre a eu toutes les peines du monde à la contenter, ce soir: on aurait juré qu'elle se parait pour un rendez-vous d'amour, la malheureuse!

Le nègre sourit dans l'ombre.

— Possible, murmura-t-il; mais ne vous inquiétez pas de cela. Vous voilà, c'est l'essentiel, ajouta-t-il à mi-voix.

Et, regardant l'enfant de Philis:

— Je vois que j'avais eu tort de douter de vous.

— Hélas! soupira Victoire. Je n'ai rien oublié, pas même ce petit paquet de vêtements pour le mignon que vous allez me donner en échange du mien.

— Voyez-le, dit David, entrouvrant son manteau.

« On distingue tous ses traits; car la lune nous éclaire comme un flambeau, ce soir. N'est-il pas charmant, dites?

— Gentil comme le mien! Ils se ressemblent! Dieu me pardonne!

— Bien sûr! dit David, puisqu'ils sont frères. La substitution ne sera pas difficile, comme vous voyez!

— Mon Dieu! c'est donc vrai que je vais vous le donner, dit Victoire en serrant sur son sein, l'enfant de Philis. Et si ma maîtresse allait s'apercevoir de mon crime? On dit que le sang parle quelquefois... Ciel! s'il allait parler... Je tremble, maintenant...

— Allons! finissons-en, dit le nègre sèchement.

— Non! je veux m'en aller! Je ne peux plus! Je ne peux plus!

— Comédie que tout cela! dit David, saisissant le bras de Victoire. Vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour vous en retourner comme ça?

Et, comme la nourrice essayait de se soustraire à son étreinte:

— Et la maisonnette? où vous pourriez vivre si heureuse avec votre enfant? votre enfant à vous! que vous pourriez faire élever comme un fils de bourgeois! qui deviendra peut-être un monsieur plus tard!... Y renoncez-vous donc? dit le nègre d'une voix ardente, presque dans l'oreille de la malheureuse... qui ne chercha plus à fuir.

Les yeux brillants de fièvre et de cupidité, le cœur battant si follement qu'elle fut obligée de s'appuyer à un arbre pour ne pas tomber:

— Avez-vous donc l'argent sur vous? demanda-t-elle.

— Pardi!

— Combien?

— Ce qui est convenu; dix mille francs.

— Dix mille francs! répéta-t-elle en scandant ses mots, une fortune, quoi!

— Oui, une fortune! car, avec dix mille francs, on en a facilement vingt, trente, quarante mille... C'est comme la boule de neige, vous savez... Ça grossit ça grossit.

Et Victoire crut voir:

« Tout l'argent que la terre

« Avait, depuis plus de cent ans,

« Produit pour l'usage des gens. »

— Eh bien! dit-elle, j'accepte! mais payez d'abord; car, enfin...

— Qu'à cela ne tienne! dit David; et, tirant de son portefeuille une liasse de billets de banque:

« Connaissez-vous cela? demanda-t-il.

— Dame! pas très bien! Je n'en ai jamais touché; et ça ne ferait pas de mal de...

— De voir un peu clair, n'est-ce pas? Bien facile! voilà de la lumière.

Et David alluma successivement cinq ou six allumettes pour qu'elle pût se rendre compte.

Les mains de Victoire touchent les billets bleus, et tremblent convulsivement.

Assise près de son complice sur un terrain gazonné, elle promène autour d'elle des regards égarés:

— Entendez-vous? dit-elle avec étonnement.

— Quoi? Quelques feuilles qui tombent avec le temps, sans doute!...

— Non; on marche.

— Des amoureux qui passent, et qui ne se soucient guère de notre conversation nocturne.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr! Ecoutez plutôt...

Derrière le feuillage s'entendait un léger froufrou de soie; et, douce comme un chant du soir, une voix de femme murmurait des mots d'amour: « Je tenais à vous voir avant votre départ, ami; j'ai compris, au moment de vous perdre, combien je vous aim... »

Le reste se perdit dans l'éloignement.

— Justice divine, c'est elle! dit David, se parlant à lui-même; et, s'adressant à Victoire:

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	3	5	2	6	4	3	7	2	5	6	3	8	4	2	5
E	M	S	E	P	A	U	P	P	E	L	R	S	R	A	M
6	3	8	5	2	6	3	7	4	5	2	6	7	3	5	4
A	I	P	A	R	I	S	L	G	I	G	S	U	S	N	E
7	5	2	6	4	3	7	5	2	6	3	8	4	5	2	3
S	E	N	I	N	E	D	B	E	R	Z	E	T	I	Z	V
7	5	3	6	4	2	7	5	3	6	8	2	7	4	3	8
E	E	O	S	O	P	P	N	T	D	R	O	R	P	R	E
6	8	2	6	4	3	5	7	2	6	4	3	8	2	5	6
E	Z	U	L	P	E	R	O	R	A	O	P	E	D	E	T
8	5	3	6	7	2	8	4	3	5	6	2	7	4	3	8
N	M	R	A	F	E	D	R	O	P	B	M	I	T	J	I
5	8	2	7	4	6	3	5	2	8	6	3	7	2	4	5
L	E	A	T	U	L	E	I	I	U	E	T	S	N	N	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Commencé dans l'édition du 25 septembre 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Allons! vous avez les billets? vous voyez que j'ai tenu ma parole; tenez la vôtre. Si vous continuez à hésiter comme ça, votre maîtresse sera rentrée avant vous; et, dame!... Je ne sais pas ce qui arrivera.

— C'est pourtant vrai qu'il faut en finir! soupira Victoire.

Et, dans un élan bien naturel, elle serra pour la dernière fois contre sa poitrine l'enfant qu'elle allait livrer; puis, l'en arrachant brusquement:

— Prenez-le vite, dit-elle en détournant la tête.

« Un moment encore, et je ne réponds plus de rien.

L'échange se fit. Le nègre disparut dans la profondeur du Bois.

Et Victoire resta seule, d'abord immobile et tremblante, serrant dans ses doigts ce qu'elle croyait être, l'insensée! le commencement du bonheur.

Puis, voici qu'elle avait peur, maintenant, qu'elle sentait passer des frissons sur sa chair! Qu'allait-il lui arriver, grand Dieu! en châtimement d'un pareil crime?

Eh quoi! rien, sans doute... N'avait-elle pas entendu dire dans son village même, qu'on ne sera puni ni en ce monde ni dans l'autre? qu'il y a des criminels parfaitement heureux...

En somme, y avait-il crime?

Et, couvrant le petit des vêtements de l'autre:

— C'est son frère, après tout... Oui! mais les parents?... que diraient-ils, s'ils allaient savoir que...

La toilette était finie. Approchant l'enfant tout près de ses yeux:

— Ils ne sauront rien, murmura-t-elle. C'est le même, absolument: même front, mêmes yeux; tout y est, jusqu'à cette fossette au menton qui faisait ressembler l'autre à un ange du bon Dieu!

Et, caressant les billets bleus:

— En voilà une chance! rien à craindre, et de l'argent plein mes poches!

— Misérable! lui crie sa conscience. A cette heure même le remords entre dans ta vie pour n'en jamais sortir.

Victoire entend cette voix. Mais elle ricane:

— Bah! le premier moment est toujours un peu dur. Je m'y ferai! En attendant, je l'ai... l'argent!

Et cependant, elle se hâte de quitter l'allée du crime. Elle s'enfonce dans l'ombre, cherchant à s'y composer un visage avant de rentrer dans la lumière.

Elle s'enfonce dans l'ombre! et les terreurs qui devraient l'assaillir en cette partie reculée du Bois, ne sont rien auprès de l'épouvante qui, malgré qu'elle en dise, a pris possession de son cœur coupable.

Soudain, elle s'arrête; sur ses épaules, viennent de s'abattre deux mains puissantes! les mains de la Benoîte.

Croyant qu'on a déjà surpris son secret, elle chancelle en criant:

— Grâce! grâce!...

— C'est ton or que je veux! s'écria Benoîte.

Son or?... Ainsi, cette femme ne savait rien, n'était qu'une vulgaire voleuse... On pouvait fuir, alors!... se défendre...

Et Victoire essayait de résister; mais, redressant sa haute taille, Benoîte la retenait par les épaules avec une force virile.

Tout à coup, un couteau brilla dans sa main:

— Ton argent, ou la mort! s'écria-t-elle. Choisis.

— L'argent? jamais! haleta Victoire. (Il lui coûtait si cher.)

Le couteau s'abattit, et se releva couvert de sang.

— A moi! à moi! je meurs! gémit la malheureuse.

— Ton argent! il me le faut! entends-tu? disait Benoîte. Je l'aurai!

Et, se penchant sur sa victime qui râlait, elle s'empara du portefeuille;

et, après avoir jeté un dernier regard autour d'elle, disparut dans la nuit.

On lisait le lendemain, dans les journaux du soir, l'entrefilet suivant:

« Hier, on a relevé, à neuf heures et demie du soir, au bois de Boulogne, dans une allée voisine du lac, une femme ayant reçu un coup de couteau.

« On ignore encore la cause du crime. La blessée n'a pu donner aucune explication: elle est devenue complètement folle.

« Cette femme est la nourrice du fils de Mme Dorval. Cette dernière appartient au monde financier, et fait actuellement les délices des salons les plus élégants de Paris.

« L'enfant, à peine plus âgé d'un mois, a été trouvé endormi près de sa nourrice expirante. »

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DANS le Jura, la neige était tombée tout le jour. Et les toits des maisons, et l'humble chaume des masure, brillaient, avec des reflets argentés, sous les pâles rayons du soleil couchant.

Sur la campagne des Planches s'étendait un morne et majestueux silence. Seul, le tic-tac du moulin jetait, par sa note monotone, comme une parcelle de vie, sur la tristesse poignante et grandiose de cette journée d'hiver.

Au premier étage de la maison des Lesueur, dans une grande chambre à deux fenêtres dont les rideaux, largement ouverts, laissaient apercevoir le jardin endormi sous son épaisse couche de ouate, Marguerite travaillait auprès de son père malade.

A la ruelle du lit, le frère du meunier essayait de le consoler; tandis que le moribond, de ses grands yeux moroses, dilatés par la souffrance, semblait chercher à lire, non sur les lèvres, mais dans l'âme de celui qui parlait.

— Eh! mon frère! disait Jean-Claude, vous ferez encore la récolte cette année.

C'est moi qui vous le dis. Votre mine est meilleure, vous savez. Et monsieur le curé et le docteur affirment que vous serez sur pied dans quelques semaines.

— Dans quelques semaines? répéta le vieillard, en hochant la tête d'un air incrédule.

« Et tu penses comme le curé et comme le docteur?

— Oui! répondit Jean-Claude d'une voix ferme.

Marguerite, la tête inclinée sur son ouvrage, s'efforçait de cacher son trouble.

Mais Lesueur, se retournant à demi vers elle:

— Et toi, ma fille, crois-tu, comme eux tous, que j'en reviendrai, dis?

Et la jeune femme se levant, courageuse avec un sourire aux lèvres, les yeux dans les yeux du moribond:

— Certainement, père!

— Soit! répondit le meunier, avec un douloureux soupir. Je veux bien vous croire tous les deux. Mais écoute, fillette, quand on a passé, comme ton vieux père, soixante-dix ans sur la terre; quand, surtout, quelques-unes de ces années ont compté double par les deuils, les déceptions, les désespoirs...

— Les désespoirs? Que dites-vous, mon père?

— Hélas! oui, fille, les désespoirs! J'aurais tant voulu te voir heureuse, et je mourrai sans cela...

Et, continuant:

— On peut, avec un poids si lourd, s'attendre à tout, n'est-ce pas?

— Puisque vous allez mieux, mon frère! interrompit Jean-Claude.

— Mieux? Mais les vieux s'en vont (vous le savez bien) au moment où on s'y attend le moins, comme ces arbres dont tout le monde vante l'étonnante vigueur, et qui, frappés au cœur, tombent avec un craquement sinistre, à l'heure même de la récolte, chargés encore de tous leurs fruits.

Marguerite, refoulant ses larmes, prit dans les siennes la main de son père, main si active jadis, aujourd'hui amaigrée, décharnée même, qui s'allongeait, inerte, sur la couverture.

Et, comme elle le regardait sans répondre, avec une infinie tendresse:

— Allons! continua le vieillard, il faut prendre les choses comme elles sont... et accepter avec résignation le sort que nous fait le Destin: tomber comme l'olive mûre en bénissant la terre qui nous a nourris...

Et, avec un soupir:

— Oui, je m'en irais comme elle, rendant grâce à la vie pour la part de joie qu'elle m'a donnée, si je ne laissais personne derrière moi; mais je te laisse, toi... et l'autre!

Marguerite tressaillit. Ses yeux se fixèrent avec angoisse sur ceux de son père.

— J'ai quelque chose à te dire, reprit le meunier.

— Quelque chose... de grave, mon père?

— Oui, ma bien-aimée fille.

Et le meunier, ayant fait un signe à Jean-Claude, celui-ci comprit, s'éloigna; et Lesueur resta seul avec la jeune femme.

Elle le regardait, anxieuse.

— Ma pauvre fille! Il faut que je te le dise, vois-tu! Ça m'étouffe!... Depuis le temps... que nous souffrons... à dissimuler tous les deux...

Et, comme Marguerite baissait la tête, accablée d'avance sous le coup qui allait la frapper:

— Ne sais-je pas que tu es mère?

— Qui vous l'a dit? haleta la jeune femme, tombant à genoux près du lit du moribond.

— Une lettre qui t'était destinée, et que le hasard a placée entre mes mains.

— Oh! parlez, mon père! Il y a si longtemps qu'on ne m'a parlé de lui! Quand avez-vous lu cette lettre?

— Il y a huit ans.

— Huit ans! Et depuis lors, aucune nouvelle! gémit Marguerite.

« Que vais-je apprendre, grand Dieu!

— Oui, il y a huit ans! murmura le vieillard, comme se parlant à lui-même.

Et, continuant:

— Tu étais en vacances chez une de tes tantes qui, à ma demande, était venue te chercher pour essayer de t'égayer un peu... Tu avais tellement changé que je ne savais que penser... Je crus que tu t'ennuyais, qu'un voyage te ferait du bien...

« J'étais sur la porte, un soir, quand le facteur s'arrêta:

— Voici une lettre de Londres, dit-il, c'est pour Mademoiselle.

« Je ne pus dissimuler ma surprise.

« — De Londres? pour Mademoiselle? lui demandai-je, étonné. Vous êtes sûr?

« — Oui, voyez plutôt, me dit-il.

« Je pris la lettre, lut l'adresse écrite en caractères très fermes: elle était bien pour toi...

« Pourquoi tremblais-je en entrant dans ta chambre, en jetant cette lettre sur la table à ouvrage? Je ne savais...

« Mais ta tristesse, inexplicable (puisqu'il le but de toute ma vie n'avait été que de te rendre heureuse), ton refus obstiné de te marier; et, tout à coup, cette écriture d'homme tombant sous mes yeux en ton absence, toutes ces choses se réunissant, s'associant dans mon esprit comme malgré moi, ne me laissèrent pas un instant de repos jusqu'à la nuit.

« M'étant couché, je ne pus trouver le sommeil... et, dévoré d'inquiétude, n'y tenant plus, tu comprends ce que je fis, n'est-ce pas?

« Je voulus savoir; j'ouvris la lettre. Un soupir douloureux souleva la poitrine de Marguerite.

— On te donnait, reprit le vieillard, des nouvelles de ton fils. Aucune tendresse, aucun soin ne lui manquaient. Un ami dévoué veillait sur lui...

— Et qui avait signé?

— David... Mais, depuis, n'as-tu reçu aucune nouvelle?

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Le gérant ou le simple employé d'une maison de débauche peut-il être accusé et convaincu d'avoir tenu une maison de débauche ?

Un petit hôtel, comprenant une vingtaine de chambres, est devenu un lieu de débauche. Des plaintes surviennent. La police s'en mêle. Un raid. L'individu qui paraît en charge de l'endroit est arrêté et, subséquemment, accusé d'avoir tenu une maison de débauche.

Cette accusation, naturellement, est beaucoup plus grave que l'accusation d'avoir été trouvé dans une maison de débauche. Aussi l'accusé cherche-t-il à faire rejeter l'accusation de tenancier. A cette fin, il explique qu'il n'était pas le propriétaire de l'hôtel, qu'il n'était qu'un employé du propriétaire. D'après lui, le tenancier, c'était le propriétaire.

Mais, contre lui, il y a un fait certain. Il savait pertinemment ce qui se passait dans cet hôtel. Il savait fort bien qu'on s'y livrait à la débauche, qu'il s'y passait des choses immorales et illégales. Non seulement ne l'ignorait-il pas, mais, de plus, il y contribuait, il y participait, en se mettant au service des gens qui fréquentaient cette maison pour des fins illicites. L'accusation soutient, en conclusion, que la conduite de l'accusé justifie une accusation d'avoir été le tenancier d'une maison de débauche et une condamnation à cet effet.

Dans les circonstances, l'employé de cette maison de débauche doit-il être reconnu COUPABLE ou NON d'en avoir été le tenancier ?

COUPABLE! a décidé la Cour du Banc de la Reine, dans la cause portant le numéro 942, pour le district de Montréal; jugement du 23 mars 1954.

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Ragoût de boeuf à la provençale

1½ livre de boeuf dans la croupe
4 petites tranches de lard

4 c. à tb. de farine
2 oignons tranchés
1 gousse d'ail
3 tasses d'eau chaude
1 feuille de laurier
Sel et poivre

Couper le lard en petits cubes et le faire dorer. Couper également le boeuf en cubes de 1 pouce et le faire brunir dans le lard bien chaud. Ajouter les oignons et quand le tout est rissolé, saupoudrer avec la farine. Faire brunir et mouiller avec 3 tasses d'eau chaude. Ajouter la gousse d'ail hachée puis les assaisonnements et laisser mijoter 1½ heure à 2 heures ou jusqu'à ce que le boeuf soit tendre. Vérifier l'assaisonnement. Servir avec des pommes de terre nature ou autres légumes au choix. 6 services.

Epinards à la florentine

2 tasses de sauce au fromage

2 livres d'épinards
6 oeufs pochés

Laver les épinards dans plusieurs eaux pour s'assurer qu'il ne reste plus de terre. Faire cuire sans eau dans une casserole couverte 10 minutes environ. Retirer de la casserole, égoutter et réserver le jus de cuisson. Couper et mettre dans un plat en pyrex si l'on en a ou tout autre plat qui va au four. Faire pocher 6 oeufs, dresser sur les épinards. Préparer une sauce au fromage.

Sauce au fromage

½ tasse de jus de cuisson des épinards

2 c. à tb. de beurre
1½ tasse de lait
4 c. à tb. de farine
1 tasse de fromage râpé

Mettre dans une casserole le beurre, la farine, délayer avec le lait et le jus de cuisson des épinards; il faut qu'il y ait 2 tasses de liquide. Délayer le tout et cuire jusqu'à épaississement. Ajouter ½ tasse de fromage râpé, bien assaisonner. Verser cette sauce sur les oeufs, saupoudrer encore de fromage râpé et faire gratiner à four chaud juste pour faire fondre le fromage et le dorer légèrement. 6 services.

Tarte aux pommes nouveau genre

4 tasses de pommes tranchées et non pelées
2 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)
½ de c. à thé de sel

1 tasse d'eau
1 tasse de sucre

Faire un sirop avec le sucre et l'eau. Laisser bouillir 5 minutes. Y ajouter les pommes et laisser cuire juste assez pour qu'elles soient tendres. Délayer l'amidon de maïs avec de l'eau froide. Ajouter aux pommes cuites et brasser jusqu'à épaississement. Verser dans une croûte de tarte déjà cuite et laisser prendre. Servir très froid avec de la crème douce.

Cette préparation doit avoir la consistance d'une crème prise.

Salade de saumon

1 boîte de saumon bien égoutté
3 pommes de terre moyennes cuites
1 tasse de petits pois bien égouttés
½ tasse de céleri taillé en filets
2 échalotes hachées finement

Déchiqueter le saumon, y ajouter les pommes de terre refroidies. Mettre dans un grand bol avec les petits pois bien égouttés, le céleri et les échalotes. Mélanger le tout avec 6 c. à tb. d'huile à salade, 3 c. à tb. de bon vinaigre, 1 c. à thé de sel et ¼ de c. à thé de poivre. Laisser macérer ½ heure. Servir froid sur des feuilles de laitue croquantes. 4 à 6 services.

Pouding au pain au caramel

2 tasses de lait chaud
1 c. à thé de vanille
¼ de tasse d'eau bouillante
2 oeufs
2 tasses de mie de pain
2 c. à tb. de sucre
½ tasse de cassonade

Faire fondre la cassonade dans un poêlon jusqu'à ce qu'elle soit légèrement caramélisée et qu'elle commence à fumer. Retirer du feu et y ajouter l'eau bouillante. Remettre sur le feu pour faire fondre le caramel. Refroidir un peu. Battre les oeufs légèrement avec les 2 c. à tb. de sucre. Ajouter le lait chaud puis le caramel. Verser sur les 2 tasses de pain coupées en cubes, bien mélanger le tout, aromatiser avec 1 c. à thé de vanille et verser dans un plat à pouding graissé. Mettre le plat dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude et cuire à 350° F. 45 à 50 minutes ou jusqu'à ce que le pouding soit bien ferme. Servir avec des confitures aux fraises et de la crème douce. 6 services.

Tarte mousseline à l'érable

1 tasse de sirop d'érable
3 oeufs
¼ de tasse d'eau froide
1 c. à tb. de gélatine

Faire chauffer le sirop et y ajouter les 3 jaunes d'oeufs légèrement battus. Laisser cuire au bain-marie jusqu'à consistance de crème. Retirer du feu et y ajouter la gélatine préalablement gonflée dans ¼ de tasse d'eau froide. Brasser pour dissoudre tout à fait. Refroidir jusqu'à ce que la crème commence à prendre. Battre les blancs en mousse ferme sans toutefois qu'ils soient cassants et incorporer délicatement à la crème. Verser dans une croûte de tarte cuite. 6 services.

— Non, fit Marguerite d'une voix sourde.

— Et depuis huit ans, tu vis avec cette incertitude? s'écria le vieillard.

« Oh! Marguerite! Marguerite!

— Ne m'accusez pas: c'est mon amour pour vous qui m'a faite coupable. Pouvais-je partir sans éveiller vos soupçons?

— Tu pouvais écrire.

— J'ai écrit deux fois sans obtenir de réponse. La dernière lettre qui m'ait été adressée est celle qui venait d'Angleterre, et que vous avez lue. L'ami, en qui j'avais mis toute ma confiance, y était allé s'embarquer sans doute pour un lointain et long voyage.

— Comme tu as dû souffrir depuis, et combien l'aveu eût été...

— Un pareil aveu, à vous, mon père? Mais si j'avais eu le courage de vous le faire, dites: comment l'eussiez-vous reçu?

— Au moment de ta faute, je ne sais!

« Te voir perdue, toi dont j'étais si fier! Cela dépassait mes forces, vois-tu! J'avais fait pour toi de si beaux rêves: une famille, un mari qui t'adore, du bonheur au grand jour! Ce que rêvent les pères, quoi!

« Et au lieu de tout cela, la honte, la nécessité de feindre...

« En un instant, l'effondrement des illusions de toute ma vie! Non, je n'aurais pas supporté ce coup sans colère, et je te rends grâce de ne m'avoir rien dit à ce moment.

— Ce que je redoutais, ce n'était pas votre colère: c'était uniquement votre douleur!

— Elle a été sans bornes; mais je te vis si malheureuse, toi-même, que ta douleur me fit oublier la mienne... Je pardonnai.

« N'étais-tu pas l'enfant de la femme tant aimée?... qui t'eût pardonné, elle!... Ne m'avais-tu pas donné de longues années de joie, après tout?

« Et était-ce ta faute si, seule sans conseils, alors que je t'abandonnais bien un peu, peut-être... tu avais cru... Il n'y a que ceux qui n'aiment pas, qui doutent... Et tu aimais!...

Et, avec un sanglot qui brisait le coeur de la jeune femme, plus que ne l'eussent fait tous les reproches:

— Et tu n'avais pas vingt ans!... et tu n'avais pas ta mère!...

Marguerite, la tête penchée sur les mains du vieillard, les couvrait de baisers et de larmes.

— Que vos paroles me sont douces, mon bien-aimé père, et que je vais être heureuse, maintenant!

— Trop tard, hélas! trop tard! murmura le meunier. Je sens que je vais finir, vois-tu! Et le plus grand regret de ma vie... ce sont ces huit années de joie que je pouvais donner à ton coeur meurtri, et que je t'ai refusées.

— Pourquoi ne vous les ai-je pas demandées, mon père? Pourquoi vous ai-je méconnu?

— Ma faute, peut-être... Tu savais le monde impitoyable pour les faiblesses d'autrui: tu m'as cru impitoyable comme le monde... Pauvre enfant, que mes yeux ne verront bientôt plus, crois-tu donc qu'on puisse être sans pitié quand on est père... et quand on est vieux...

— Vous me brisez, mon père, à force de bonté, murmura Marguerite entre deux sanglots.

— Allons, fillette! dit tout à coup le vieillard d'une voix ferme, relève-toi, et assieds-toi là, tout près, tout près de moi. Je ne t'ai pas tout dit.

« Ecoute, il faut que je t'avoue: je t'aime, ce petit! Et si je ne te parlais pas de lui, j'y pensais, va! Depuis huit ans, j'ai restreint mes dépenses. Ne faut-il pas lui aplanir le chemin, lui donner quelque chose en compensation des tendresses qui lui ont manqué?... Il sera riche!

« Et puis, ce n'est pas tout, continua

le vieillard, je ne veux pas mourir sans l'avoir vu. Va, va le chercher!

Marguerite tressaillit.

Le chercher? Où? maintenant que ceux qui avaient promis protection n'étaient plus là! Maintenant qu'elle avait découragé leur zèle par son silence, puisque leur dernière lettre, tombée entre les mains de son père, était restée sans réponse.

— Je veux le voir! répéta le meunier; j'ai besoin, moi, que des yeux sourient à mes yeux qui vont s'éteindre; je veux sur mon vieux front des baisers d'enfant, des baisers qui me rappellent les tiens, et le bonheur d'autrefois... Je veux retrouver en ton fils les traits de ta mère... Va, va le chercher!

Pour fuir ce regard suppliant, auquel il lui était si difficile de répondre, la jeune femme se leva, s'approcha de la fenêtre.

La neige ne tombait plus; mais le froid augmentant, les carreaux commençaient à se couvrir de givre.

A droite du jardin, sur la neige durcie, coqs et poules se disputaient les grains que leur lançait Jean-Claude.

Des étables, des écuries, montaient les mugissements des vaches, les hennissements des chevaux de labour.

Quelques garçons plaisaient avec les filles de ferme; et les éclats de rire de celles-ci arrivaient jusqu'à Marguerite qui, son front appuyé sur la vitre glacée, entendait sans entendre; et dont les yeux embrumés regardaient, sans le voir, le grand jardin tout blanc.

Paupières baissées, dans son lit à courtines bleues, le vieillard semblait dormir.

Tout à coup, une larme roula sur sa joue; un profond soupir souleva sa poitrine.

— Marguerite! appela-t-il d'une voix brusque.

La jeune femme sursauta; puis, se retournant:

— Père? demanda-t-elle.

— Ça te coûte, hein? de revenir ici avec l'enfant, d'avouer ta misère à celles qui, mieux averties, mieux protégées que toi, peut-être, ont su faire leur chemin dans la vie? Eh bien, je ne veux pas que tu sois humiliée: nous partirons!

— Partir? Quitter votre pays? Y pensez-vous, mon père?

Et lui, d'un air détaché:

— Oui, je viens de décider ça tout de suite. Je retrouverai des forces pour te suivre... C'est étonnant comme je me sens déjà mieux, depuis qu'il n'y a plus de mystère entre nous.

— Et le moulin? demanda timidement Marguerite.

— Jean-Claude le gardera. J'ai confiance en lui comme en moi-même.

— Mais que pensera-t-on, en vous voyant partir, mon père? Vous, un ancien du pays!

— Ce qu'on voudra. L'enfant nous fera tout oublier.

— Que vous êtes bon! murmura-t-elle.

— Non; je fais mon devoir, j'aurais dû le faire plus tôt, faire cesser ton martyre dès qu'il m'a été connu; te rendre à ton fils! Mais, vieil égoïste que j'étais, il m'était plus commode de profiter de ton silence.

« Pense donc! Te voir partir? Rester sans toi dans cette maison où tu es tout, et dont je ne pouvais m'arracher? Ah! je n'aurais jamais eu le courage de te le proposer.

« Maintenant, c'est fini! Je ne suis plus lâche: pars, hâte-toi, ma fille...

Et, comme Marguerite avait un geste de désespoir et de découragement:

— L'argent aplanit bien des difficultés, ajouta le meunier.

— Que Dieu vous entende, mon père! dit la jeune femme. Je partirai demain.

— Et quand tu l'auras trouvé, j'irai vous rejoindre tous les deux. Et, en-

semble, nous nous en irons loin... bien loin...

La cloche du dîner appelait les travailleurs. Marguerite descendit pour aller, selon sa coutume, surveiller le repas du soir.

Tandis que le meunier, les paupières abaissées de nouveau, comme pour le sommeil, songeait avec déchirement à tout ce qu'il lui faudrait quitter bientôt: le village, les amis, les vieilles et chères habitudes, le moulin, surtout, au tic-tac duquel il lui eût été si doux de s'endormir, comme les siens, pour l'éternité...

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement. Jean-Claude entra, un gros registre sous le bras. Il venait faire, auprès de son frère, les comptes de la journée.

— Ah! ah! dit-il, avec entrain, pour essayer d'égayer le malade, on a travaillé ferme, aujourd'hui.

Le vieillard leva les yeux.

— Il n'y a que moi qui ne travaille pas, dit-il, avec amertume.

— Allons! voilà que tu vas encore te faire du mauvais sang! N'y a pas si longtemps, pardine, que tu ne fais rien. Et est-ce qu'on n'a pas le droit de se reposer, à ton âge?

— Tu as raison. Aussi, ai-je pensé à faire une petite diversion à mes travaux avant le repos final.

Et, d'une voix très basse, comme honteux de l'avoir qu'il allait faire:

— Dès que j'irai mieux, tu ne sais pas ce que je ferai?

— Non.

— Je voyagerai.

— Tu voyageras! dit Jean-Claude qui, ayant posé son registre sur la table, les bras croisés, regardait son frère avec une sorte d'effarement.

— Oui! dit le vieillard, et, après un silence: avec Marguerite. Elle est toujours si triste, cette petite! Ça la changera. Les médecins disent que ce n'est pas mauvais de se déplacer comme ça de temps en temps...

— Quand on est solide, oui!... Ça pourra faire du bien à ta fille...

« Quant à toi, mon pauvre vieux, c'est autre chose... Tu sais, comme moi, qu'il ne faut pas trop déplacer les pots fêlés; et, dame, après la maladie que tu viens de faire... »

— Tu as raison, dit le vieillard en tendant la main à son frère, comme pour adoucir ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans ce qu'il avait à lui communiquer.

« Tu as raison... Aussi, ai-je quelques recommandations à te faire, pour le cas où... »

— Compris! dit Jean-Claude, affectant un air dégagé.

— Simple précaution! reprit le meunier.

« Tu sais que Marguerite n'entend pas grand-chose aux affaires d'intérêt et que, moi manquant, la pauvre enfant se trouverait dans un affreux embarras si tu ne lui venais en aide... Je compte donc sur toi. »

— Bien sûr qu'on lui viendrait en aide, pardi! Si on avait pu aussi bien lui retirer le chagrin qu'elle a dans le cœur, y a longtemps que ce serait fait.

— Il s'en ira peut-être avec le temps, son chagrin, dit le meunier.

Et, après quelques instants de silence:

— Ecoute! continua-t-il; puisqu'il faut tout prévoir, si je ne revenais pas de ce voyage, il faudrait vendre le moulin de Champagnole, celui de Lons-le-Saulnier.

— Ça fera de l'argent, tout ça, dit Jean-Claude.

— Tu trouveras, en outre, dans mon secrétaire, pour deux cent mille francs de titres environ.

— Deux cent mille francs?

— Oui! cela t'étonne, n'est-ce pas? J'ai spéculé assez heureusement, avec

[Lire la suite page 20]

Vous le
reconnaitrez
à ces
étoiles!



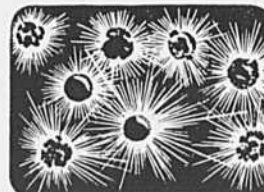
un
Nouveau
Café Sensationnel

Non pas une poudre, ni une mouture! Mais des millions de
PARTICULES SAVOUREUSES de vrai café... prêtes à libérer en un
instant cette fameuse **SAVEUR MAXWELL HOUSE!**

★ C'est le seul café de ce genre au monde... aussi facile à infuser que les anciens cafés éclair, mais de goût combien différent! Instantanément soluble, mais merveilleusement corsé et savoureux.

Voyez comment les *particules*
savoureuses "s'animent"
dans votre tasse!

VUE GROSSIE des SAVOUREUSES
PARTICULES de vrai café à l'instant où
l'on y ajoute de l'eau chaude. Voyez-les
libérer la fameuse saveur Maxwell House.



CAFÉ 100% PUR — SANS AUCUNE ADDITION

Ce café merveilleux, fraîchement torréfié, est infusé spécialement pour vous dans les impeccables cuisines Maxwell House. On en retire ensuite l'eau quand il atteint la perfection, et il reste ces SAVOUREUSES PARTICULES de vrai café. AJOUTEZ SIMPLEMENT DE L'EAU CHAUDE. Elles donnent alors instantanément un café délicieux et riche. Vous ne voudrez plus jamais vous donner le mal de préparer vous-même votre café.

IL VOUS ÉPARGNE DE L'ARGENT AUSSI! Deux onces de café éclair Maxwell House équivalent à environ une livre de café moulu—sans compter qu'il vous épargne un tiers du prix d'achat.

EXIGEZ LE
café éclair MAXWELL HOUSE

... le seul café éclair qui soit bon jusqu'à la dernière goutte!

Dans toutes les pharmacies Rexall, d'un océan à l'autre au Canada

Les articles énumérés dans cette annonce sont les mêmes produits garantis Rexall—stockés récemment en vue de ce grand événement. Ce n'est que grâce à l'augmentation du débit résultant de la Vente à 1¢ qu'on peut offrir des articles d'une aussi haute qualité à des prix aussi avantageux.

L'AUTENTIQUE

VENTE À 1¢ REXALL

Double quantité pour un cent de plus...

dans toutes les pharmacies Rexall au Canada

- Cartes d'épingles à cheveux, noires ou brunes, 36 par carte.** Rég. 10¢ 2 pour 11¢
- Peigne de poche, 5 pouces avec étui. Dents fines et grosses.** Rég. 10¢ 2 pour 11¢
- Enveloppes Rexall fini toile, 20 enveloppes.** Rég. 15¢ 2 pour 16¢
- Pâte dentifrice "Mi 31", grand format.** Rég. 59¢ 2 pour 60¢
- Crème désodorisante "Silque".** Rég. 55¢ 2 pour 56¢
- Alcool Isopropyl à friction, 16 onces.** Rég. 95¢ 2 pour 96¢
- Crème à barbe "Klenzo".** Rég. 55¢ 2 pour 56¢
- Savon parfumé, boîte de 4 pains (2 au gardénia—2 au jasmin).** Rég. \$1.00 la boîte 2 boîtes pour \$1.01
- Composé de vitamine B "Puretest", 100 comprimés.** Rég. \$2.75 2 pour \$2.76

Médicaments Rexall



- 1. Liniment pectoral (liquide) Rexall.** Un produit nouveau qui ne tache pas. Pénètre profondément. 2 onces. Rég. 79¢. 2 pour 80¢
- 2. Lait de magnésie Rexall ordinaire.** Pur, crémeux. 20 onces. Rég. 65¢. 2 pour 66¢
- 3. Sirop pour la toux "Revillana" Rexall.** Soulage la sécheresse et les chatouillements de la gorge. 4 onces. Rég. 65¢. 2 pour 66¢
- 4. Extrait insipide Rexall de composé de foie de morue, fortifié en vitamine D.** Un tonique et fortifiant pour jeunes et vieux. 16 onces. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- 5. Gouttes Rexall pour le nez et la gorge, avec éphédrine (aqueux).** Antisepique légèrement astringent pour le soulagement de la congestion. 1 once. Rég. 60¢. 2 pour 61¢
- Suppositoires antihémorroïdaux Rexall, anesthésiques.** Pour le soulagement de l'irritation et du malaise dus aux hémorroïdes et à la démangeaison. 12. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- Onguent Rexall antihémorroïdal, anesthésique.** Pour calmer les malaises causés par les hémorroïdes, les coups de soleil, et la démangeaison de l'eczéma sec. 1 once. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Baume analgésique Rexall.** Aide à soulager les maux de tête, la névralgie et les douleurs rhumatismales. 1½ onces. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Capsules Rexall pour le rhume.** Soulagent les maux et douleurs musculaires. Laxatives—aident à faire tomber la fièvre. 25. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Pilules Rexall pour les reins et la vessie.** Pour le traitement de petits dérangements des reins, de la vessie et des voies urinaires. 50. Rég. 60¢. 2 pour 61¢
- Comprimés de tonique Rexall pour les nerfs, avec vitamine B1.** Utiles dans le traitement de l'insomnie, des maux de tête nerveux et de l'indigestion nerveuse. 60. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Laxatif "Orderlies" Rexall.** Chocolaté. Agit facilement sans donner de coliques. 24. Rég. 45¢. 2 pour 46¢
- 60. Rég. 75¢. 2 pour 76¢**

CAPSULES D'HUILE DE FOIE DE FLÉTAN "PURETEST" REXALL

Aident à prévenir les rhumes. Une excellente source de vitamine A. Aident à former des os forts et des dents saines.

100 Rég. \$1.90 2 pour \$1.91
50 Rég. \$1.20 2 pour \$1.21

CRÈME À BARBE LANGLOIS À LA LAVANDE

Rafraichissante parce qu'elle est mentholée. Ordinaire ou "sans blaireau".

Rég. 59¢ 2 pour 60¢

COMPRIMÉS "A-SA-REX" REXALL

Se dissolvent rapidement pour procurer un prompt soulagement des maux de tête et des maux de rhume.

100 comprimés de 5 grains Rég. 65¢ 2 pour 66¢
200 comprimés Rég. \$1.19 2 pour \$1.20

POUDRE DENTIFRICE "MI 31" AVEC PERBORATE DE SODIUM

Nettoie et rafraîchit rapidement—merveilleuse pour les dents tachées par le tabac.

Rég. 55¢ 2 pour 56¢

BROSSES À DENTS REXALL

3 formes populaires. Soies en nylon. Plusieurs couleurs.

Rég. 35¢ 2 pour 36¢

"GLOS-KREME"

Pour garder une chevelure impeccable. En tubes commodes.

Rég. 55¢ 2 pour 56¢

Vitamines

"Perco-Cod" 100A et D "Puretest" Rexall. Un mélange d'huile de foie de morue et d'huile de foie de saumon. Titree en vitamines. Se prend par gouttes. 50 cc. Rég. \$4.25. 2 pour \$4.26

Huile de foie de morue "Puretest" Rexall (fortifiée—10A et D). N'exige que 1/10 de la dose d'huile de foie de morue ordinaire; plus facilement digérée par les enfants. 4 onces. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01

Capsules de vitamines et minéraux "Puretest" Rexall. Un moyen facile et peu coûteux de fournir un supplément alimentaire. 50. Rég. \$1.98. 2 pour \$1.99

100. Rég. \$3.49. 2 pour \$3.50

Tonique multivitaminique Rexall, formule V-10. Un nouveau tonique facile à prendre et soigneusement équilibré en fer et en vitamines A, D, B, riboflavine et extrait de foie. Excellent comme supplément alimentaire. 16 onces. Rég. \$2.95. 2 pour \$2.96

Capsules multivitaminiques "Puretest" Rexall. Chaque capsule contient huit vitamines—un excellent supplément alimentaire. 50. Rég. \$2.35. 2 pour \$2.36

100. Rég. \$4.25. 2 pour \$4.26

Huile de foie de morue (simple) "Puretest" Rexall. Huile de haute qualité spécialement choisie. 16 onces. Rég. \$1.85. 2 pour \$1.86

Capsules d'huile de germe de blé "Puretest" Rexall. Pour un surcroît d'entrain et d'énergie. 50. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26

Pour bébé

Comprimés "Puretest"—composé d'huile de foie de morue. 100. Rég. \$1.75. 2 pour \$1.76

Comprimés de levure et fer "Puretest". 100. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01

Pour l'armoire à pharmacie

Sel d'Epsom "Puretest". Un purgatif et laxatif efficace. Pureté et qualité garanties. 8 onces. Rég. 25¢. 2 pour 26¢

Onguent Rexall pour les brûlures. Pansement de premiers soins, antisepique et cicatrisant; coups de soleil, piqûres d'insectes et irritations de la peau. 1¼ onces. Rég. 75¢. 2 pour 76¢

Solution Rexall de peroxyde d'hydrogène (U.S.P.). Pour nettoyer les coupures, écorchures, piqûres d'insectes. Efficace aussi comme eau dentifrice et en pulvérisations nasales. 4 onces. Rég. 30¢. 2 pour 31¢

16 onces. Rég. 75¢. 2 pour 76¢

Huile minérale "Puretest" Rexall (américaine, lourde). Incolore, inodore, insipide, n'irrite pas, ne se digère et ne s'absorbe pas et par conséquent ne fait pas engraisser. 16 onces. Rég. 85¢. 2 pour 86¢

Teinture d'iode "Puretest" Rexall 2½%. Un germicide commode pour le traitement de petites coupures, plaies et écorchures et pour désinfecter l'épiderme. 2 onces. Rég. 35¢. 2 pour 36¢

Bandage de gaze pour premiers soins. Ne prenez pas de chances... avec toujours de la bande de gaze. Stérilisée; la meilleure qualité. 2" x 10 verges. Rég. 35¢. 2 pour 36¢

SIROP BRONCHIQUE REXALL

Aide à arrêter rapidement la toux, à diminuer la congestion et soulager les inflammations.

6 onces. Rég. 60¢ 2 pour 61¢

ASSOULISSANT LIQUIDE "GARDÉNIA" POUR L'ÉPIDERME

Rend l'épiderme souple et doux—pénètre entièrement, sans laisser la peau huileuse. Agréablement parfumé.

Rég. 85¢ 2 pour 86¢

PORTEFEUILLE "MONOGRAM"

Cuir authentique. Divers genres, styles et couleurs.

Rég. \$2.50 2 pour \$2.51

Pour les dents

Pâte dentifrice "Rexadent" Rexall. Pour des dents propres, éclatantes de blancheur. Elle est fluorurée, sans sucre et contient de la chlorophylle. Rég. 65¢. 2 pour 66¢

Poudre dentifrice "Rexadent" Rexall. Fluorurée—nettoie rapidement sans égratigner l'émail des dents. Rég. 59¢. 2 pour 60¢

Pâte dentifrice "Klenzo". Fait ressortir l'éclat de vos dents. Laisse la bouche propre. Rég. 39¢. 2 pour 40¢

Grand format Rég. 59¢. 2 pour 60¢

Brosse à dentier Rexall. 4 rangées de soies en nylon. Bout en touffe. Enveloppée de cellophane. Rég. 60¢. 2 pour 61¢

Brosse à dents Rexall pour enfant. 3 rangées de soies en nylon. Bout en touffe. Enveloppée de cellophane. Manche solide. Rég. 15¢. 2 pour 16¢

"PLENAMINS" REXALL

8 vitamines importantes, plus du concentré de foie et du fer.

50 capsules—25 doses

Rég. \$2.00 2 pour \$2.01

100 capsules—50 doses Rég. \$3.50 2 pour \$3.51

200 capsules—100 doses Rég. \$6.00 2 pour \$6.01

DIACHYLON "PRO-CAP" REXALL

Colle mieux. N'irrite pas. Hydrofuge. ½" x 5 verges.

Rég. 29¢ 2 pour 30¢

CARTES DE SOUHAITS DE NOËL

Boîtes de 15 cartes différentes. Superbes gravures nouvelles.

Rég. 75¢ 2 pour 76¢

Pour les besoins courants

Gants de caoutchouc naturel "Defender". 3 grands. Rég. 75¢. 2 pour 76¢

Sac à eau chaud Rexall. Rouge. 2 pintes Garantie de 2 ans. Rég. \$2.50. 2 pour \$2.51

Corsage de Noël. Pour le revers du manteau ou la décoration des paquets. Rég. 25¢. 2 pour 26¢

Colle "Old Colony". Bouteille avec applicateur. 2 onces. Rég. 20¢. 2 pour 21¢

Essence de vanille "Opeko". Essence de vanille artificielle, de formule améliorée. 3½ onces. Rég. 35¢. 2 pour 36¢

Brosse à ongles Rexall. 5 rangées de soies en nylon. Différentes couleurs. Rég. 35¢. 2 pour 36¢

Mercredi . . . le 13 octobre
Jeudi . . . le 14 octobre
Vendredi . . . le 15 octobre
Samedi . . . le 16 octobre

CONSERVEZ CES PAGES!

Enlevez cette annonce et servez-vous-en comme liste d'emplettes—ou pour commander d'avance! Votre pharmacien Rexall sera heureux de mettre votre commande de côté, et vous pourrez la prendre n'importe quand durant la vente. Marquez dès maintenant les articles dont vous avez besoin.

Il y a 1400 pharmacies Rexall au Canada.

Produits de beauté Adrienne



- 1. Crème désodorisante Adrienne.** Sûre et efficace. Ne sèche pas dans le pot. Petit format Rég. 55¢. 2 pour 56¢
- 2. Poudre Adrienne pour la figure.** Veloutée. Trois nuances flatteuses pour convenir à tous les teints. Rég. \$1.10. 2 pour \$1.11
- 3. Rouge à lèvres Adrienne.** Conserve les lèvres douces et souples, comme le satin—quatre nuances harmonieuses et durables. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- 4. Savon Adrienne pour invités.** Délicieusement parfumé—en boîtes de 4 pains. Rég. 85¢. 2 boîtes pour 86¢

Cosmétiques et articles de toilette

- Ampoules pour le bain "Lorie". Non huileuses. A l'arôme de pin. Boîte de 12. Rég. \$1.10. 2 pour \$1.11
- Poudres pour le bain. Parfumées à la jacinthe bleue ou à la lavande. Rég. \$1.75. 2 pour \$1.76
- Cologne en bâtons. Jacinthe bleue ou gardénia. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- Poudre gardénia pour la figure. 3 nuances seyant. Rég. 85¢. 2 pour 86¢
- Parfums. 4 merveilleux arômes: jacinthe bleue, gardénia, lilas et "My Night". 1 drachme. Rég. 50¢. 2 pour 51¢
- 2½ drachmes. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01
- Poudre de talc Langlois, à la lavande. Douce, favorite des hommes et des femmes. Rég. 60¢. 2 pour 61¢
- Eau de Cologne. Jacinthe bleue ou "My Night". Rég. \$1.85. 2 pour \$1.86
- Baume français "Lorie". Adoucit rapidement la peau sèche. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Houppette. En velours très doux. 3 pouces de diamètre, populaires nuances pêche et corail. Rég. 15¢. 2 pour 16¢
- Parfum au camélia. Un parfum séducteur. 1 drachme. Rég. 65¢. 2 pour 66¢
- 2½ drachmes. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26

Papeterie

- Encre à stylo "Old Colony". Bleu-noire—pour la maison ou le bureau. 2 onces. Rég. 20¢. 2 pour 21¢
- Bloc-notes "Ravelstone". Petit format. Rég. 15¢. 2 pour 16¢
- Bloc-notes "Ravelstone". Double format. Papier fini toile. Rég. 35¢. 2 pour 36¢
- Boîte de papier à lettres. Boîte "Lyndhurst". 24 feuilles et 24 enveloppes. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01
- Boîte de papier à lettres. Boîte "Friendship". Papier rayé. 24 feuilles et 24 enveloppes. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Stylo. En plastique "butyrate", incassable pointe douce, différentes couleurs. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01
- Enveloppes doublées en bleu. Idéales pour le bureau et les affaires. 23 par paquet. Rég. 15¢. 2 pour 16¢
- Cartes à correspondance, fini vélin. 24 cartes, 24 enveloppes. Rég. 75¢. 2 pour 76¢
- Brillantine "Lorie". Liquide. Donne une belle apparence aux cheveux. Les rend faciles à peigner. Rég. 50¢. 2 pour 51¢
- Shampooing "Lorie" à l'huile de coco émulsionnée. Garde les cheveux souples, lustrés et propres. Rég. 45¢. 2 pour 46¢
- Peigne "Bobbette". Favori des adolescentes. 5 pouces de long. Différentes teintes pastel. Rég. 10¢. 2 pour 11¢
- Peigne à friser. En cristallite—8 pouces de long—dos de fantaisie avec dents modifiées. Rég. 15¢. 2 pour 16¢
- Brosse à cheveux Adrienne. 5 rangées de soies en nylon. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- Peigne de dame. Noir. Chacun avec dents fines et grosses. Rég. 35¢. 2 pour 36¢

Pour la barbe

- Savon à barbe Langlois, à la lavande. Rég. \$1.25. 2 pour \$1.26
- Lotion à barbe Rexall. Rafraîchissante. Rég. 53¢. 2 pour 54¢
- Crème à barbe "Stag". Régulière, ou "sans blaireau". Rég. 55¢. 2 pour 56¢
- Lotion à barbe "Stag". Nouvelle bouteille à pression, en plastique. Rég. \$1.00. 2 pour \$1.01
- Lotion "365", au lilas frais. Vivifiante après la barbe ou le bain. 7 onces. Rég. 85¢. 2 pour 86¢
- Blaireau "Rubberstet". Haute qualité, soies durables. Boîte en carton. Rég. \$2.00. 2 pour \$2.01
- Lames de rasoir "Permedge". 20 lames, 2 tranchants. Rég. 69¢. 2 pour 70¢

Ceci n'est qu'une liste partielle des articles compris dans la vente à 1¢ Rexall. Tous les produits Rexall vous garantissent satisfaction absolue ou argent remis. Nous nous réservons le droit de limiter les quantités. Les articles et les prix diffèrent de ceux annoncés aux Etats-Unis.

Vous pouvez avoir pleine confiance en tout produit portant le nom **Rexall**

MIEUX QU'UNE FORTUNE... le confort

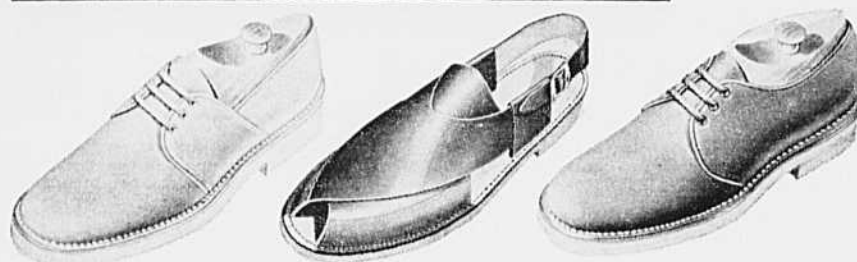


LA CHAUSSURE
QUI A LE
PLUS VOYAGÉ!

LA DESERT BOOT DE Clarks

La "Desert Boot" de Clarks vous offre un confort et une souplesse vraiment supérieurs. Cette chaussure idéale pour les heures de détente est une reproduction soignée de la chaussure saharienne bien connue de ceux qui ont combattu en Afrique du Nord. Coupe simple et élégante, en cuir souple de teinte sable. Semelles et talons crêpés de caoutchouc pur. Toutes pointures: ampleur confortable: prix approximatifs \$11.95 à \$12.95. Dans tous les meilleurs magasins. Demandez le nom du fournisseur le plus proche de votre domicile.

TROIS AUTRES MODÈLES "DESERT"



"DESSERT SADDLE" ... Cuir suédois — teinte sable des dunes. Élégance sobre, confort supérieur. Largeurs C, D, E; pointures 6 à 12. Prix approximatif \$12.95.

"THE CHUPPLEE" ... Le maximum de confort. Une reproduction de la sandale indienne. Veau résistant de teinte bambou. Semelle et talon crêpés de caoutchouc pur. Largeur moyenne; pointures 6 à 12. Prix approximatif \$11.95.

"DESERT MOROCCAN" ... Cuir suédois de teinte brun sous-bois. Comme toutes les chaussures sahariennes, ce modèle a des semelles et talons crêpés de caoutchouc pur. Largeurs C, D, E; pointures 6 à 12. Prix approximatif \$12.95.

BLACKFORD **Clarks**
LIMITED

3543 Danforth Avenue, Toronto 13, Canada
Aux E-U ... Clarks of England
15 Merwin Street, Norwalk, Conn.

ces simples précautions EMPÊCHERONT VOTRE COURRIER D'ÉCHOUER AU BUREAU DES REBUTS



Adressez votre courrier correctement: écrivez bien lisiblement et indiquez l'adresse *complète*. Pour Québec, Ottawa, Montréal, Toronto, Vancouver et Winnipeg, mettez le numéro de la zone postale.

Donnez toujours votre adresse exacte à vos amis: prenez l'habitude de l'indiquer, en haut à gauche, sur l'enveloppe ou le colis.

Emballez tous vos colis avec grand soin: prenez du fort papier et une corde bien solide; rabattez tous les coins et les plis. Assurez-vous que l'adresse de renvoi figure tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Faites peser vos colis au guichet: ainsi vous serez sûr de toujours payer l'affranchissement exact.

HÂTEZ L'EXPÉDITION DE VOTRE COURRIER!

Renseignez-vous auprès de votre maître de poste sur les services postaux *supplémentaires*:

- LA POSTE AUX COLIS-AVION
- LA POSTE AÉRIENNE POUR OUTRE-MER
- LES MANDATS DE POSTE
- LA RECOMMANDATION

POSTES CANADIENNES

Le Ministre des Postes,
Hon. Alcide Côté, C.R., M.P.



Le Sous-ministre des Postes,
W. J. Turnbull

L'INNOCENTE VICTIME

[Suite de la page 17]

ce que nous avons gagné ensemble, je devenais ambitieux pour ma fille. Je la voulais riche.

— Bien la peine! dit Jean-Claude, haussant les épaules avec humeur, puisqu'elle ne veut pas se marier. Elle est seule: elle en aura toujours assez pour elle.

— Qui sait? répondit le meunier, songeur.

« En tout cas, tu ne vendras pas le moulin des Planches.

Et, à voix basse:

— Qu'elle puisse venir y finir ses jours, si elle le veut, elle... ajouta-t-il.

Puis il se tut. Des gouttes de sueur perlaient à son front pâle, humectaient ses cheveux blancs.

Jean-Claude, adossé à la cheminée où s'éteignait la flamme, regardait avec angoisse les ravages que la douleur — une douleur dont il ne soupçonnait pas les causes — avait fait avant le temps sur le visage de son frère.

À la cuisine, cependant, les ouvriers se trouvaient réunis pour le souper. De la marmite, placée sur la grande table de bois blanc, s'exhalait un délicieux fumet de soupe aux choux. Un bon petit claret coulait dans les verres.

Selon sa coutume, Marguerite était là, veillant à tout, disant à l'un et à l'autre quelques paroles encourageantes ou amicales.

Ce devoir quotidien rempli, pour la dernière fois — puisqu'elle partait le lendemain — la jeune femme remonta dans la chambre de son père.

Le vieillard était seul.

Pas de lumière dans la pièce: rien qu'une faible lueur qui se dégageait du dehors, de la blancheur des choses. Pas de bruit: si ce n'est la crépitation à peine perceptible des tisons, sous les bûches qu'avant de se retirer avait placées Jean-Claude dans le foyer mourant.

Un fauteuil se trouvait au pied du lit meunier. Accablée par les émotions de la journée, Marguerite s'y laissa tomber et sa pensée se concentra alors tout entière sur celui qui était là, qui aurait pu vivre là, heureux, de longues années encore; et que sa faute, à elle, condamnait à s'arracher, sans retour, sans doute, à tout ce qu'il avait aimé.

Et c'était elle qui avait fait cela! Pour qui? grand Dieu!

C'est à cela qu'elle songeait à cette heure, plus amèrement que jamais, dans la grande chambre obscure et silencieuse.

Tout à coup, le vent s'éleva.

Modéré d'abord, il dégénéra bientôt en rafale, frôlant avec un sifflement sinistre, les angles de la vieille demeure, tordant les arbres, faisant craquer ou plier les branches d'où, légers comme du duvet, se détachaient, en tourbillonnant, les flocons de neige.

En même temps, les bûches s'enflammaient dans le foyer avec un gai pétilllement, illuminant, d'une clarté soudaine, la chambre, les meubles démodés, le lit à courtines bleues, et, tourné vers la fenêtre où, chassés par le vent, les flocons se heurtaient avec un bruit très doux, le visage, le cher visage du meunier...

— Cher père! comme il dort! dit Marguerite.

Et, se levant, elle vint près, tout près de lui.

La main du vieillard pendait lamentablement hors du lit: elle la prit, la lui replaça doucement sur la poitrine. Elle était froide.

— Père! appela-t-elle à voix basse.

Il ne lui répondit pas.

Elle approcha sa joue des lèvres du vieillard: un léger souffle s'en échappait. Les yeux s'entreouvrirent; le bras se replia péniblement autour du cou de

la jeune femme; et, dans un baiser suprême, allongé, adieu de l'âme à l'enfant, peut-être...

— Trop tard! murmura le meunier, d'une voix éteinte. Je sentais bien... que c'était trop...

Il n'acheva pas. Le bras se détendit... Il était mort...

Et Marguerite dut fermer, d'une main tremblante, les yeux chéris de son père! ces yeux où, fille sans mère, mère sans enfant, elle avait lu, et ne lirait jamais plus l'amour, le seul amour qu'il lui eût été donné de connaître...

Ce pieux devoir rempli, elle ne poussa pas un cri, ne versa pas une larme.

Mais Jean-Claude... la trouva priant près du lit, songeant déjà à l'autre devoir...

II

QUELQUES jours après l'enterrement du père Lesueur, Jean-Claude alla trouver sa nièce, et lui dit:

— Ton père t'a laissée une fortune, ma fille. Que penses-tu faire? Il y a là, dans le secrétaire, pour deux cent mille francs de titres que tu peux réaliser si tu le veux...

— Mon bon oncle, je compte sur vous pour administrer ces capitaux. Je n'entends rien aux affaires, vous le savez.

Et, après un long silence:

— Du reste, continua-t-elle, je ne dois pas vous cacher mon intention de quitter le pays.

— Que dis-tu? J'ai mal entendu, hein?

— Hélas! non, mon oncle. C'est une chose bien arrêtée.

— Tu laisseras ton Jura, toi? C'est impossible, Marguerite!

Elle secoua la tête et, très tristement:

— Il le faut, mon oncle.

Jean-Claude la regardait, frappé de stupeur; mais après quelques instants:

— Oh! écoute, reprit-il, je comprends très bien, en somme, que tu ne puisses vivre ici, seule avec moi... Je suis un pauvre bonhomme, sans instruction... et dame! pour t'ennuyer avec moi, c'est sûr que tu t'ennuierais...

« Mais, voilà que tu vas sur trente ans! tu ne resteras pas toujours fille, que diable!

— De grâce! ne parlons pas mariage, mon oncle.

— Allons! je vois ce que c'est: tu as besoin de te distraire quelque temps. Eh bien! je ferai ce qu'aurait fait ton père: si tu veux voyager, nous voyagerons; nous vendrons tout ce que nous avons par ici, excepté les Planches, bien entendu, puisque c'est là que nous reviendrons...

— Il me faut partir seule, mon oncle.

— Que dis-tu? haleta Jean-Claude. Tu me laisses? Après la mort de mon frère, le départ de sa fille? La récompense de ma peine, de mon dévouement, le voilà!

— Mais je ne vous abandonne pas, mon bon oncle, s'écriait Marguerite; je vous reviendrai.

— Non! fit-il froidement. Quand l'oiseau quitte le nid, c'est pour toujours!

Et, se dirigeant vers le secrétaire, il l'ouvrit, y prit les deux cent mille francs du meunier; puis, revenant près de sa nièce:

— Voilà! dit-il, brusquement.

— Gardez cet argent, mon oncle.

— Il ne m'appartient pas.

— Ne l'avez-vous pas gagné avec mon père?

— Possible! mais mon frère est mort, toi partie... Ah! je n'ai plus besoin de grand-chose, je t'assure. Prends, administrateur, fais ce que bon te semblera. Si nous avons mis trente ans à amasser cela, ton père et moi, ce n'est qu'avec

ton amour au coeur... Prends... c'est bien à toi!

Il descendit dans la cour, ouvrit la porte de l'écurie, et, à sa jument qui avait tourné la tête pour le voir :

— Pauvre Lisette! dit-il, tout ce qui me reste ici-bas! Tu as au moins un peu d'affection pour moi, toi!

Et, les yeux humides, il lui donna, sans trop savoir pourquoi, une ration double de la ration ordinaire; puis, poussé comme par une force irrésistible, il revint vers Marguerite.

La jeune femme faisait déjà ses préparatifs de départ.

— Ainsi, c'est vrai, dit-il, en croisant ses bras sur sa poitrine, tu t'en vas?

Un soupir douloureux souleva la poitrine de Marguerite.

— Enfin, que comptes-tu faire? quels sont tes projets? j'ai bien le droit d'être renseigné, que diable! continua Jean-Claude, en marchant, irrité, dans la pièce.

— Tu as des secrets?

— Je ne puis rien dire, mon oncle. Marguerite ne répondit pas.

— Même pour moi?

— Oui, même pour vous!

— Pars donc, alors. Puisque je ne suis rien pour toi; puisque l'âme de ton père, toujours présente ici, toujours errante autour de nous, et qui devrait te rendre la maison si chère, ne suffit pas à te retenir, pars... Je n'ai plus rien à attendre de ton coeur...

Marguerite supporta l'outrage; et courbant le front:

— C'est l'âme de mon père qui me presse de quitter ces lieux, mon pauvre oncle! Elle vous demande aussi de me pardonner.

Ses préparatifs terminés, la jeune femme essuya les larmes qui coulaient sur ses joues amaigries, et descendit pour faire ses adieux aux servantes.

Une vieille femme, qui l'avait vue naître, la serra dans ses bras en sanglotant.

— Que Dieu bénisse votre voyage, maîtresse, et vous ramène bientôt vers nous...

— Oh! merci, merci, dit Marguerite.

Et, presque défaillante, elle serrait toutes les mains qui se tendaient vers elle.

Jean-Claude, dans la cour, regardait

le ciel d'un oeil morne; puis, se rendant au hangar, il en tira le char à bancs.

— Que faites-vous là, mon oncle?

— Ne faut-il pas te conduire à la diligence?

— Non; mon bagage étant porté d'avance, je partirai d'ici avec vous.

— A pied?

— Oui. Personne ne sait que je m'en vais. On ne fera pas attention à nous. Ils partirent.

Et quand, très pâle, marchant un peu vite à côté de son oncle, elle traversa la place du marché, tous les yeux se tournèrent vers elle.

Dans les rues, sur la route, bien qu'il fût tôt, et que les femmes dussent être, à cette heure matinale, occupées dans l'intérieur de leurs maisons, toutes, comme par hasard, se trouvèrent sur le pas des portes; mais vers celle qui, endeuillée de corps et d'âme, s'en allait là où le devoir l'appelait, pas une tête ne s'inclina.

— Vois, disait tout bas Jean-Claude à sa nièce, on commence déjà à te mal juger. Si tu veux faire taire les suppositions, il en est temps encore: reviens, reviens avec moi!

— Hâtons-nous, dit la jeune femme, et, tête haute, pressant le pas, elle continua son chemin.

Dix minutes plus tard, elle arrivait à la diligence où déjà l'on chargeait son mince bagage.

Alors, son courage l'abandonna; et, se jetant dans les bras du paysan, elle éclata en sanglots.

— Tu reviendras? je te reverrai?

— Oh! oui, je vous reverrai! Je vous le promets! criait Marguerite, tandis que, lourdement, la voiture s'ébranlait.

— S'il plaît à Dieu! murmura Jean-Claude.

Et longtemps, il demeura là, les pieds rivés au sol, les yeux perdus dans l'éloignement, écoutant le roulement de la diligence sur la neige durcie.

Puis, le silence se fit.

Et la grand'route apparut à ses yeux, comme un linceul... déroulé à l'infini!...

III

MARGUERITE prit, à Champagnole, le rapide qui devait la transporter le soir même à Paris.

Dès que la portière du wagon

EDGAR GENEST

[Suite de la page 7]

malade une seule journée de sa vie, il n'a jamais payé de compte de médecin. Est-ce parce qu'il ne fume pas du tout? Y répondre serait délicat! Sans être abstème, il use cependant de tempérance dans le boire; dans une situation comme la sienne, c'est vraiment un hommage!

Son habitude des exercices physiques réguliers l'a gardé en excellente forme. De plus, il a joué au golf de nombreuses années, surtout au club de Laval-sur-le-Lac dont il est encore membre. Il a aussi beaucoup pratiqué la chasse et la pêche et il fait partie du club Winchester. Et l'on dit que, levé tôt le matin, il prend sa marche quotidienne sans y manquer.

Il est doté d'un coeur d'or. Très charitable, sympathique à toutes les causes, il peut se fendre en quatre pour aider et rendre service, même au point de se créer des ennuis. Il agit comme un père envers ceux qui travaillent sous ses ordres; il voit plus leurs qualités que leurs défauts et est toujours prêt à les défendre, le cas échéant. Aussi ses gens ont-ils un formidable esprit d'équipe et a-t-il été capable d'inspirer des loyautés extraordinaires.

Il a un grand « sens du public » et est passé maître dans le sondage de ses opinions et de ses goûts. C'est d'ailleurs ainsi qu'il explique le succès de

la Molson's « qui a su adapter continuellement un produit de qualité aux goûts changeants du public ».

Les relations qu'il s'est créées — au cours de ses affaires et de ses nombreux voyages en Europe, aux États-Unis, au Mexique et au Canada — se comptent par centaines, mais on ne lui connaît pas d'ennemis. Il a un « tour » bien à lui de dire leur fait aux gens sans qu'ils puissent lui en garder rancune. Et il n'hésite jamais à se servir de ses amis, surtout au bénéfice d'associations et d'oeuvres sociales: ils ont l'air de trouver cela tout naturel!

Courageux, pas vaniteux pour un sou, méthodique à sa manière, pas rancunier, original, ami de la musique et des artistes qu'il a souvent aidés, bon camarade, très populaire, voilà encore d'autres caractéristiques qu'on lui trouve.

Homme de ses propres oeuvres, M. Genest a certainement « réussi ». Encore très actif, il continue de travailler comme d'habitude et de prendre ses responsabilités à coeur comme autrefois. C'est un ami et un homme d'affaires sur qui on peut toujours se fier! Et son dévouement à toute bonne cause est encore la plus belle plume à son chapeau!

JEAN-PAUL FOREST.

Pour avoir une bouche saine et propre de 3 façons importantes

(UN SEUL RINÇAGE Y REUSSIT!)



1 Propreté totale fraîcheur merveilleuse!

On ne saurait avoir la bouche vraiment propre à moins qu'on ne la débarrasse de la pellicule de mucus qui abrite tant de bactéries. Pour cela, il faut employer LAVORIS — l'eau dentifrice spécialement prévue pour détacher cette pellicule adhérente et l'éliminer. Elle laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur saine.



2 Haleine pure et parfumée!

Même après s'être brossé les dents, on risque de garder une haleine désagréable due à la fermentation des particules alimentaires retenues dans les sécrétions salivaires. Un rinçage ordinaire ne suffit pas à les éliminer, mais LAVORIS y parvient. Évitez de déplaire... employez fréquemment LAVORIS. Vous aimerez son agréable goût de cannelle et de girofle.



3 Gencives et muqueuses plus saines!

Pour que l'haleine soit pure, il faut que la bouche soit saine. L'action astringente de LAVORIS tonifie les gencives et les muqueuses... favorise l'hygiène buccale. Et il n'y a que LAVORIS pour assurer à la bouche ce triple traitement. Employez-le chaque jour. Achetez-en une bouteille dès aujourd'hui pour toute la famille!

7 dentistes contre 1 préfèrent LAVORIS



Les dentistes préfèrent nettement LAVORIS à la fois pour eux-mêmes et pour leurs clients, car ils savent que LAVORIS est vraiment efficace... et leurs clients en aiment le goût rafraîchissant.

Pour avoir une bouche saine et propre — une haleine agréable, employez

LAVORIS
RINCE-BOUCHE ET GARGARISME



L-24F



Scheherazade

MOBILIER NO 148

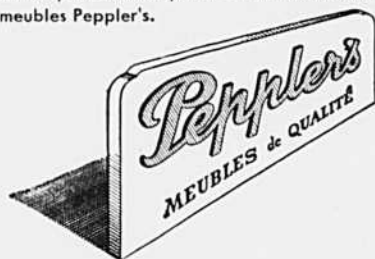


Chez tous les bons
marchands de meubles

Peppler Bros. Co., Limited, Hanover, Ontario

... directement des Mille et une Nuits—
une création d'une beauté féerique par Peppler.
Toutes les lignes harmonieuses reflètent le charme infini
de ce somptueux mobilier de chambre à coucher—
dont le lit est disponible en neuf modèles différents.
Choisissez parmi des finis étincelants et
satinés appliqués sur Acajou véritable ou sur Noyer
véritable.

Scheherazade est un autre excellent exemple
de la qualité remarquable et de l'exécution soignée des
meubles Peppler's.



se fut refermée sur elle, dès que, délivrée de toute préoccupation matérielle, elle n'eut plus qu'à se livrer à ses pensées, elle eut la sensation douloureuse, aiguë, de son isolement.

Était-ce donc vrai qu'elle était désormais seule au monde, et que son long silence n'avait abouti qu'à cela ?

Elle avait sacrifié à la tranquillité de son vieux père, et à l'opinion, le plus cher, le plus sacré des devoirs : son père était mort, peut-être d'avoir su...

Le monde, lui, cherchait et ne tarderait pas à trouver ce qu'elle avait pris tant de soins à lui cacher.

A demi tournée vers la portière, regardant vaguement au-dehors, Marguerite songeait à cela, tandis que, derrière elle, fuyaient, avec une vitesse vertigineuse, les montagnes du Jura.

Chères montagnes ! où s'était écoulée sa radieuse enfance ; où, dans son âme d'adolescente croyant au bonheur, s'étaient ébauchés tant de jolis rêves ! où elle avait aimé... où elle avait souffert...

Elles fuyaient...

Bientôt, elle ne les vit plus !...

Alors, il lui sembla que tout s'effondrait autour d'elle, qu'elle n'avait plus où se prendre, qu'elle entraînait dans un exil plus redoutable que la mort.

Sa poitrine se souleva ; ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux gonflés, et les larmes s'en échappèrent lentes et silencieuses.

Faiblesse d'un moment... La dernière ! S'arrachant au souvenir de ce passé irréparable pour lequel elle ne pouvait avoir que ces regrets stériles que laisse une tombe à jamais close ; songeant, non à ce qui n'était plus, mais à ce qui, par elle, pouvait être encore, courageuse enfin, elle regarda l'avenir.

Eh quoi ! elle se plaignait d'être seule ?

Mais dans ces villes, ces bourgades, où le train filait maintenant à toute vitesse, manquaient-elles les veuves, les abandonnées qui, moins fortunées qu'elle, ne ployaient cependant pas sous l'épreuve ?...

« Oui ! des mères, sans doute ? » pensait Marguerite.

On est toujours forte quand on est mère... tandis qu'elle...

Alors, les paroles de son père lui revenaient à l'esprit : « Tu le retrouveras. »

Le retrouver ! serrer dans ses bras cet enfant né dans les larmes ! lui faire, à force d'amour, oublier son long abandon, quel rêve !

Et que l'heure lui semblait lente, qui la tenait éloignée de la ville où, soutenue par ce seul amour, et par l'espérance que lui avaient laissée comme un viatique suprême les paroles de son père mourant ! Elle allait consacrer à la recherche de ce fils toutes les forces de son être.

Onze heures, enfin ! Voici Paris ! l'agitation, le mouvement, le bruit...

Marguerite se mêla au torrent, traversa le débarcadère, oh ! sans s'arrêter, car personne ne l'attend, la pauvre ! et les effusions ne sont pas pour elle.

Bah ! son tour viendra... plus tôt qu'elle ne pense, peut-être !

Cet espoir au cœur encore, elle s'endormait, vaincue par la fatigue, dans un hôtel peu éloigné de la gare de Lyon.

IV

Dix heures ! La matinée est froide, mais sèche et ensoleillée : une belle matinée de décembre, presque gaie.

A Auteuil, dans les rues, dans les avenues aux grands arbres dénudés par l'hiver, à part les gens de maison vauquant à leurs occupations ordinaires, peu de monde dehors.

Retraités, le ruban rouge à la boutonnière, faisant, avant le repas, la pro-

menade hygiénique recommandée par le docteur.

Rentières sur le retour, suivant d'un oeil attendri, le fouet en main (pour la forme) les ébats du dernier ami...

Marguerite croise, un peu hésitante d'abord, ces gens tranquilles, ces gens heureux... Elle a peine à se reconnaître dans cette banlieue de Paris ; il s'y est fait tant de changements depuis huit ans : de coquettes villas, des maisons à six étages se sont élevées là où s'étendaient des champs, des vignes...

Elle avance néanmoins, guidée par des souvenirs, hélas ! ineffaçables.

Son cœur qui bat avec force, le froid qui lui cingle le visage, lui mettent du rose aux joues ; la fièvre illumine son regard ; et, de la voir si belle, si vivante, sous les couleurs de la mort on s'étonne, on la regarde curieusement.

Que lui importent les regards ?

Que lui importent les mots flatteurs murmurés à son oreille par quelque désœuvré en quête d'aventures ? Ce qui lui importe seul, c'est ce qu'elle cherchait là-bas, tout au loin, et qu'elle vient de découvrir... enfin !

La voici, la maison hospitalière qui l'a recueillie dans sa détresse !

Ah ! elle les reconnaît ces marches de pierre ! ces trois marches à demi usées, placées sur le côté de la propriété, et qui lui semblaient s'ouvrir sur un gouffre quand, apeurée, misérable, se soutenant à peine, elle fuyait...

Voici sur l'autre face, à côté de la grande porte grillée, le mur qui, au dedans, disparaissait déjà sous un manteau de lierre et sur lequel l'épais feuillage débordait maintenant au-dehors, en branches lourdes et molles.

Oui, c'est bien cela : ses souvenirs ne la trompent pas.

Quel silence !

Elle sonne une fois, deux fois : rien !

Faisant quelques pas en arrière, elle essaye de voir par-dessus le mur ; et, à travers les arbres dépouillés, elle entrevoit les fenêtres du premier étage : tout est clos.

Mais le rez-de-chaussée ? Elle ne peut l'apercevoir... Il est habité, peut-être ?...

Elle sonne encore... Et son coup de sonnette trouble seul le silence de ces lieux.

Une merlette, qui se chauffait à ce pâle soleil d'hiver, lissant ses plumes de son bec jaune, vient de s'enfuir, effarée... Le bruit de ses ailes, un léger froissement du lierre, voilà tout ce que cette solitude donne en réponse à l'infortunée mère ; et elle reste là, rivée au sol.

Eh quoi ! ne savait-elle pas qu'on était parti ? Pourquoi donc être venue ?

Parce qu'elle voulait espérer contre toute espérance ! Parce que, après huit ans d'absence, le comte pouvait être revenu ou avoir annoncé son retour, ou avoir laissé quelqu'un pour le remplacer.

Parce que, surtout, on croit aisément ce que l'on désire ; et qu'il n'était rien qu'elle désirât plus ardemment, la malheureuse ! que de revoir ceux qui, seuls, pouvaient l'éclairer sur le sort de son fils.

Elle restait donc là, attendant, doutant encore... tandis que, derrière elle, au petit trot, deux cavaliers montaient l'avenue, se rendant au Bois.

L'un venait de dépasser la porte de la villa. L'autre légèrement intrigué en voyant cette femme en deuil sonner à plusieurs reprises, puis, par un pareil froid, s'arrêter obstinément devant une maison close, avait machinalement ralenti son allure.

C'était un enfant, un beau garçon paraissant avoir de douze à treize ans, tant il était fort, bien découplé.

Comme il passait à côté de la jeune femme, dont les yeux tristes semblaient l'interroger, il comprit ce qu'elle désirait

Chaque dollar que vous consacrez
aujourd'hui à l'achat d'une

RENTE SUR L'ÉTAT

contribuera à vous

assurer un revenu durant vos années de retraite

À l'achat d'une Rente sur l'État vous pourrez bénéficier à 50, 60, 65 ans ou à tout autre âge. Voici un exemple typique :

MAINTENANT—Si vous êtes un homme de 28 ans désirant acheter une rente de \$100 par mois, échéant à 65 ans, votre prime mensuelle ne serait que de \$16.44 !

À 65 ANS—L'État vous versera \$100 par mois, versements qui se continueront votre vie durant ! De plus, advenant que vous décédiez dans les dix ans qui suivent votre soixante-cinquième anniversaire, les paiements mensuels seront continués à vos héritiers jusqu'à écoulement des dix ans. En d'autres mots, vous aurez versé \$7,299.36 pour recevoir au moins \$12,000, et si vous vivez au delà de 75 ans, vous recevrez encore plus !

SI VOUS DÉCÉDEZ AVANT D'AVOIR ATTEINT 65 ANS—L'État remboursera à vos héritiers le montant total de vos contributions à la date de votre décès, accru d'un intérêt composé !



CANADA
MINISTÈRE
DU TRAVAIL

Le plan ci-dessus n'est qu'un des nombreux plans de rente sur l'État adaptés aux besoins particuliers de chacun. Toute personne domiciliée au Canada, âgée de 5 à 85 ans, peut acheter une rente sur l'État SANS EXAMEN MÉDICAL. VEUILLEZ CONSULTER VOTRE REPRÉSENTANT DES RENTES, qui se fera un plaisir de vous rencontrer lorsque la chose vous conviendra, ou postez FRANCO le coupon ci-après.

55LA-1MF

Pour plus amples renseignements, veuillez déposer le coupon ci-après à la poste

Au : Directeur, division des Rentes sur l'État,
Ministère du Travail, Ottawa (FRANC DE PORT)

LS

Veuillez m'expliquer comment une rente sur l'État peut m'assurer un revenu de retraite à peu de frais.

Mon nom
(M./Mme/Mlle)

Je demeure à

Date de naissance

Âge de début de la rente

Téléphone

Je compte que les renseignements fournis seront considérés comme strictement confidentiels.

savoir, et sans attendre qu'elle formulât sa demande :

— Je crois bien qu'il n'y a personne, madame. Nous passons assez souvent par ici, et tout est toujours fermé, en bas comme en haut.

Marguerite fit un signe pour remercier. Et sans se douter de ce qu'il y avait de désespérance dans ce merci, l'enfant reprit le trot pour rejoindre son compagnon.

— Me voilà, père ! me voilà ! criait-il gaiement.

Celui auquel il s'adressait retourna alors à demi la tête pour le voir venir.

Ce ne fut qu'un instant ; ce fut assez pourtant pour que Marguerite ait eu le temps de le reconnaître.

— Lui ! murmura-t-elle, d'une voix étouffée.

« Lui ! le Ciel n'est pas juste : il a son fils !... »

Et, livide, glacée, elle se retenait à la grille pour ne pas tomber, parcourant l'avenue du regard, cherchant un abri où elle pût s'arrêter en cet instant de détresse.

Rien, absolument rien !

Du lierre grimpant aux clôtures, au tronc des vieux arbres dépouillés, cherchant toujours plus haut, la lumière et l'air ; des sapins, des pins, cachant jalousement aux indiscrets les fenêtres à rideaux de soie des villas, sont les seuls témoins de sa misère.

Marguerite eût pu attendre longtemps un secours en ce quartier aristocratique et désert, si une honnête petite ouvrière, gracieux trotin de quinze à seize ans, n'était, par bonheur, passée par là.

Carton au bras, cheveux au vent, elle allait porter une commande sans doute, et paraissait pressée ; mais voyant cette femme si pâle, si faible, elle ralentit immédiatement sa marche, et s'arrêtant :

— Pourrais-je quelque chose pour vous, madame ? demanda-t-elle.

— Oui ! m'indiquer un endroit où je puisse me reposer un peu. Je ne me sens pas très bien ; et je ne vois rien par ici...

— Il n'y a rien, en effet ; mais, tout près, au détour de l'avenue, vous trouverez ce que vous désirez. Si vous voulez, je peux vous conduire : c'est mon chemin.

Et, arrondissant son joli bras :

— Appuyez-vous bien sur moi ; ne craignez pas de me fatiguer. Je suis très forte.

Marguerite accepta une aide si obligeamment offerte ; et, quelques minutes après, la fillette l'introduisit dans une laiterie de bonne apparence d'où, après lui avoir fait servir un bol de lait bien chaud, elle s'esquivait prestement, se hâtant de regagner le temps perdu.

Assis au comptoir, le patron semblait fort attentif à la lecture de son journal ; assise près de lui, la jeune femme se remettait peu à peu de ses émotions, de sa fatigue, et, à mesure qu'elle se reprenait, cherchait le moment opportun pour obtenir, si c'était possible, quelques renseignements de ce brave homme.

Il n'habitait pas loin de la villa ; il avait pu entendre parler du conte !... Et, anxieuse de savoir, elle le regardait de temps en temps à la dérobée.

Elle n'attendit pas longtemps.

Le journal était lu : le patron prit des ciseaux, coupa le roman-feuilleton (il ne se pressait pas : il n'y avait que Marguerite et lui dans la boutique) ; plia le tout, soigneusement ; ôta ses lunettes ; et, se tournant du côté de la cliente, entama la conversation.

— Ça réchauffe, hein ! madame, une bonne tasse de lait ?

— Oui, après une longue course, cela fait du bien, dit Marguerite, pour dire quelque chose.

— Madame n'est pas d'ici ?

— Non ; il y a même longtemps que je n'y étais venue. Le quartier a bien



“Tous mes repas sont des repas Heinz”

Maman sait ce qui est bon. Elle sait aussi ce qui fera plaisir à son petit bonhomme. Les céréales précuites Heinz pour bébés sont exceptionnellement nourrissantes, faites avec des grains choisis, et additionnées de fer, de calcium et de vitamines. Mais ce qui les rend exceptionnellement appétissantes pour les bébés qui commencent à manger des aliments solides, c'est leur texture lisse, fine, régulière... et leur goût délicieux, si naturel.

Afin de varier le régime de bébé, Heinz offre maintenant ses quatre céréales dans un paquet assorti qui comprend 1 boîte de 4 onces de chaque variété : farine de riz, farine d'orge, farine d'avoine et farine de céréales. Ces céréales sont aussi offertes en boîtes de 8 oz. et de 16 oz. Vous les trouverez au rayon des autres aliments Heinz pour bébés.

Céréales **HEINZ** *pour bébés*

4 VARIÉTÉS NOURRISSANTES



gagné : vous devez y faire de bonnes affaires, je pense ?

— Oh ! là, là, de bonnes affaires, dit le laitier avec un soupir ; demandez donc à ma pauvre femme dont toute la dot s'en est allée à vau-l'eau. Ecoutez, ma petite dame, je peux bien vous dire ça, puisque vous me mettez sur ce sujet, et que vous ne paraissez pas pressée...

— J'avais tellement froid ! murmura Marguerite.

— Oui, j'ai vu ça, quand vous êtes entrée, continua le patron. Ça va mieux maintenant, n'est-ce pas ?

Et reprenant le fil de son discours :

— Eh bien ! donc, nous avons eu autrefois un grand commerce, une épicerie de choix qui faisait de l'or quand on pâtissait partout ici. Et puis, un jour, il est venu des épiciers de Paris, nous couper l'herbe sous le pied. Il a fallu fermer la boutique où on avait espéré gagner sa pauvre vie, et du pain pour les vieux jours...

— Triste, triste ! dit Marguerite.

— Et les scènes de ménage, ma pauvre dame, c'est ça qui est plus triste encore !... Ah ! il fallait l'entendre, ma femme. « Moi, disait-elle, j'ai fait deux bêtises dans ma vie : j'ai épousé Donat, et j'ai quitté mon pays ! »

« Donat, c'est moi ! Vous croyez que c'est drôle, ça ? Notre pays, c'est la Savoie. C'est vrai qu'il est plus beau que celui-ci, et que nous aurions mieux fait d'y rester... »

« Enfin, on ne pouvait pas toujours rester sans rien faire, pourtant... Alors, on cherchait à quoi on pourrait bien s'occuper sans trop risquer. »

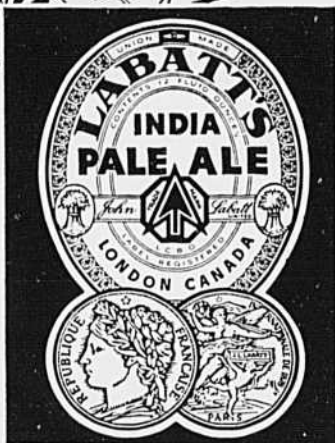
« Un jour, ma femme me dit : « Ma foi, puisque tout le monde est au lait, maintenant, vendons du lait ; ça nous rappellera nos montagnes, tiens ! » et nous avons vendu du lait... »

« Mais, ma pauvre dame, y a autant

La BIÈRE rêvée des hommes



Voici une BIÈRE qui est de la vraie BIÈRE... moelleuse, piquante, corsée et satisfaisante. Si vous désirez une bière qui donne du "cœur au ventre", la Labatt I.P. est ce qu'il vous faut. A la taverne ou chez l'épicier, dites: "Labatt * I.P.!" Et pour que vous et vos amis puissiez mieux apprécier cette bière, ayez-en toujours une caisse chez vous. La Brasserie Labatt.



LABATT
*N'Y A RIEN QUI LA BATTE!

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A".

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

Ville Prov.

de gens qui en vendent à présent, du lait, qu'y en a qui en boivent...

« Et puis, on a la morte-saison... les gens riches d'ici s'en vont six mois de l'année, par ordonnance des médecins, le boire au pis des vaches; et puis, y a le jardin d'acclimatation, et puis...

Marguerite attendait impatiemment la fin des doléances du pauvre homme.

— Et il y a longtemps, demanda-t-elle pour y couper court, que vous êtes ici ?

— Un an demain, ma petite dame.

Un an demain ! la jeune femme n'avait plus rien à apprendre : elle se leva, tira une pièce blanche de son porte-monnaie, et la donna au patron.

— Il est bon, notre lait, hein ? Nous le faisons venir de Chennevières, et, ma foi, pour être pur ! A votre service, madame, si votre étoile vous ramène dans nos parages.

Marguerite n'avait pas tout à fait perdu son temps en écoutant les plaintes du malheureux Savoyard : ce nom de Chennevières qu'il venait de prononcer, comme par hasard, était pour elle un trait de lumière.

Le docteur qui avait été appelé auprès d'elle, lors de la naissance de l'enfant, n'avait-il pas proposé de faire venir, si besoin en était, une nourrice de Chennevières, où il en connaissait plusieurs ?

N'est-ce pas là (comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?) qu'après sa fuite, on avait porté son fils ?

Elle alla donc à Chennevières, non une fois, mais plusieurs fois. Ses recherches y furent d'abord sans aucun résultat. C'est à peine si on l'écoutait.

Du reste, non seulement l'indifférence, mais l'ironie avec laquelle on l'accueillait quelquefois, faisait mourir toute explication sur ses lèvres.

Un jour, cependant, une brave femme se laissa toucher, et daigna l'écouter jusqu'au bout.

C'était tout à l'extrémité du village.

Quand Marguerite eut fini :

— Oh ! ma pauvre dame ! s'écria-t-elle, vous pensez bien qu'en tant d'années j'ons eu le temps d'en voir passer des nourrissons...

— Mais... un enfant dont on ne connaissait ni le père, ni la mère, dit Marguerite, la gorge contractée.

— Ah ! ça arrive quelquefois, ça ! répondit la paysanne, en hochant tristement la tête.

— C'est un créole qui avait fait remettre le petit à la nourrice.

— Un créole ? c'est-à-dire un homme qui n'a pas la peau comme nous... ah ! ah !...

Et, après avoir cherché quelque temps :

— J'y suis ! dit-elle, tout à coup.

« C'est un nègre qui a apporté le petit ?

— Oui ! c'est cela ! c'est cela ! s'écria Marguerite.

— Attendez que je me rappelle... La femme que vous cherchez ne restait-elle pas avec sa soeur ?

— Peut-être... répondit Marguerite, hésitante.

— Ça doit être ça, appuya la paysanne, une femme grande et forte comme un homme, un colosse, quoi ! Ce qui n'empêche qu'à elles deux, elles ont bel et bien laissé enlever le petit...

— Enlevé ?... s'écria la pauvre mère haletante.

— Oui, madame ! comme je vous le dis ! On a fait le coup la nuit. Y avait pas deux mois que l'enfant était là. Elles habitaient là, tenez, à ma droite, un peu après le village. Personne n'a rien vu, rien entendu. Ça n'a pas fait beaucoup de potin, allez ! comme n'y avait pas de parents pour aimer le pauvre gosse, on a fini par ne pas s'en inquiéter.

— De grâce ! l'adresse de ces femmes ? que je sache d'elles...

— D'elles ? Oh ! ma pauvre dame ! y a beau jour qu'elles ont décampé !...

— Et où ?

— Où ? On ne donne pas son adresse quand on décampe. Pensez donc : si la mère avait réclamé son enfant, quelle histoire ! Y paraît même que le nègre était compromis là-dedans, et qu'il a filé aussi. Est-ce qu'il n'était pas d'Auteuil ?

Cette fois, le doute n'était plus possible. Marguerite ne pouvait rien apprendre de plus à Chennevières. Mais pour retrouver le comte, elle fit à Auteuil tentatives sur tentatives toujours inutiles ; et chaque soir la retrouvait découragée, presque désespérée.

Un de ces soirs de profond abattement, elle était assise dans la salle à manger de l'hôtel, son souper à peu près intact, devant elle. Il était environ huit heures.

Dans le fond de la salle, un homme soupait, lui aussi ; et, tout en mangeant, ne la perdait pas de vue.

Cet homme cherchait sans doute à se rappeler quelque lointain souvenir, car il restait songeur, oubliant la bouillotte aux trois quarts pleine qui se trouvait devant lui.

Pour se donner une contenance, il tira de sa poche une grande pipe d'écume, l'alluma ; et, s'approchant d'un poêle qui ronflait :

— Il fait un froid de loup, dit-il à la servante ; ceux qui n'ont pas de gîte n'auront pas toutes leurs aises cette nuit !

— Qui diable voulez-vous qui couche dehors par ce temps-là ? dit en riant la servante, vous avez toujours des idées qui font frémir, monsieur Pascal !

— Pascal, répéta Marguerite en passant sa main sur son front, ce nom ne m'est pas inconnu.

Et, levant la tête, elle regarda attentivement celui auquel s'adressait la servante.

Pascal ne sembla pas s'en apercevoir ; et, continuant sa conversation :

— Alors, vous croyez comme ça, belle enfant, que tout le monde dormira cette nuit dans un lit douillet ?...

— Douillet... ou à peu près... oui, monsieur.

— Hélas ! soupira Pascal, cela devrait être, en effet. Il y a tant de gens qui ont deux, quelquefois trois maisons pour abriter leur tête !... Mais cela n'est pas... et vous parlez comme les heureux, mam'zelle Jacqueline, comme ceux qui n'ont connu ni le froid, ni la faim.

La jeune servante n'était pas convaincue :

— Ainsi, c'est sérieux ? Vous pensez qu'il y aura ce soir de pauvres diables qui dormiront à la belle étoile ?

— Je fais plus que de le penser : j'en suis sûr. Et ce ne serait pas la première fois !

« Que voulez-vous ! la vie est ainsi faite de contrastes.

Pascal resta quelques instants silencieux après ces mots ; puis, il se reprit à examiner Marguerite.

Un doute l'envahissait, évidemment. N'y tenant plus, il s'approcha résolument de la jeune femme :

— Pardon, excusez, madame, si je vous aborde comme ça, sans façon ; mais il me semble bien vous reconnaître. Ce sont des souvenirs qui remontent loin, c'est vrai ! J'étais malheureux alors, misérable même, assez différent d'aujourd'hui... ce qui vous fait hésiter sans doute. Regardez-moi bien, cependant : vous ne vous rappelez rien ?

— On connaît ce truc-là, pensait la servante, qui ne les perdait pas de vue. Ils se trouvent, comme par hasard, en pays de connaissance ; demain, ils sortiront ensemble, et... Ah ! le gredin de Pascal, va !

— Mon Dieu ! dit Marguerite, en regardant Pascal attentivement, votre visage ne m'est pas inconnu ; le son de votre voix non plus. Votre nom même,

que j'ai entendu déjà, je suis sûre me rappelle un temps bien éloigné.

— Neuf ans, peut-être ?

— Neuf ans bientôt, oui... c'est cela...

Et, après un assez long silence :

— Il y a neuf ans environ, en effet, continua-t-elle, qu'un homme, plein de pitié pour ma misère, m'accompagna jusqu'à la gare de Lyon où je devais, le soir même, prendre le train. Cet homme se nommait Pascal. Était-ce donc vous ?

— C'était moi ! Ainsi, je ne m'étais pas trompé !

Et, joyeusement, il tendit la main à Marguerite.

Et Marguerite prit cette main, qui lui avait été si compatissante et la serrera fraternellement dans les siennes.

— Que ne puis-je reconnaître ce que vous avez fait pour moi ! dit-elle, les larmes aux yeux, et vous rendre service à mon tour ?

— On vous remercie de l'intention, madame ; mais, pour le moment, on n'a besoin de rien : on vitote...

Et, après un silence et un regard attentif sur les vêtements de deuil de la jeune femme :

— Madame revient à Paris pour longtemps ? demanda-t-il.

— Peut-être pour toujours !

— Pour vous distraire, sans doute ?

— On ne se distrait pas au milieu des foules, dit Marguerite. L'isolement s'y fait plus cruellement sentir que partout ailleurs.

— C'est donc pour gagner votre vie ? Si c'est cela, ah ! laissez-moi vous le dire sans façon : vous auriez bien tort ! Tous mes malheurs ont commencé du jour où j'ai tourné le dos au clocher.

Et s'exaltant :

— J'ai fait comme les autres, moi. Je me suis lassé de me baisser vers la terre, de lui demander, sous le chaud soleil, et avec quelques suées, un pain qu'elle ne me refusait jamais. Je l'ai laissée là, un beau matin.

« Elle s'est bien vengée, la mâtine !... »

« J'ai goûté de la ville, des fabriques... Il n'y avait plus de coups de soleil, je vous en réponds ! ni d'air pur, non plus »

« Je gagnais davantage ; je dépensais tout ; j'avais mille tentations que je n'avais pas chez moi. Et puis — montrant à Marguerite sa main mutilée — voyez, dit-il, ce qui m'est arrivé ! Vous croyez qu'on peut travailler avec un outil comme ça ? »

— Vous méritiez plus de bonheur, monsieur Pascal !

— Appelez-moi Pascalou ; cela me rappellera ma campagne toulousaine, voulez-vous ?

Et continuant :

— Je suis resté six mois à l'hospice après ce coup-là. Quand Rigobert et moi, nous nous sommes rencontrés, j'en sortais depuis quelques jours.

— Que dites-vous ? Rigobert ? C'est là le nom que vous venez de prononcer.

— Oui, madame, et c'est le nom d'un honnête homme, sapristi ! Du reste, vous êtes payée pour le connaître : c'est lui qui...

— Je sais... dit Marguerite. Je ne l'ai pas oublié, et je serais heureuse de le revoir.

— C'est lui qui en serait surpris et content... Chaque fois que nous nous retrouvons ensemble, il me parle de vous : « Te souviens-tu de la pauvrete que j'ai sauvée ? me disait-il encore dernièrement. Que peut-elle bien être devenue ? » Quand je vais lui dire que vous êtes à Paris. Il ne voudra pas me croire.

— Il faudra me conduire demain près de lui.

— J'allais vous le proposer : il loge toujours à la villa d'Auteuil.

— La villa d'Auteuil ? s'écria Marguerite, haletante. Il l'habite ?

— Oui... et non... reprit Pascal visiblement embarrassé. Personne ne doit savoir qu'il est là, vous comprenez ; il habite simplement une petite dépen-

dance du côté de la Seine, tout au fond de la propriété. Car, pour ce qui est de la villa, comme le comte n'habite plus Paris, on la ferme.

— Le comte n'habite plus Paris ? Et où est-il ? demanda la jeune femme avec une angoisse qu'elle ne cherchait pas à cacher.

— Oh ! ça, j'ignore... répondit Pascal un peu hésitant.

Marguerite réprima à grand-peine un cri de désespoir :

— Mais si vous ne savez pas, si personne ne sait, comment retrouverai-je mon enfant ? C'est pour lui que je suis ici. Ce n'est ni pour me distraire, ni pour gagner ma vie que je suis venue : c'est pour le chercher. Ayez pitié d'une mère ! aidez-la !

Pascal hésitait toujours.

Pourtant, cette voix qui se faisait si douce, ces yeux qui, pleins de larmes, se levaient vers les siens, finirent par triompher de sa résistance.

Après un assez long silence :

— C'est que, voyez-vous, ce que vous me demandez là, dit-il, c'est très grave ! ce n'est pas mon secret ; c'est celui des autres.

— Mais, ce secret, pour moi, c'est la vie ou la mort, monsieur Pascal !

Et Pascal céda.

— Eh bien ! donc, dit-il d'un air résolu, voilà. C'était un soir, Rigobert, poussé par le nègre que vous connaissez, avait enlevé à sa fille, qui habitait Chennevières, un pauvre petit gosse qu'elle nourrissait ; le vôtre, sans doute. Il ne faut pas lui en vouloir, à mon pauvre camarade : il n'avait pas de quoi manger... et du reste, on lui avait bien promis que ce serait pour le bien de l'enfant.

« Il le remit donc au moricaud qui le prit et l'emporta, je ne sais où... Puis, voilà où je ne comprends plus du tout, le nègre revint peu après avec un autre gosse tout pareil au premier, en disant d'un air dégoûté :

« — Portez-nous ça aux Enfants Trouvés. »

« Rigobert, qui avait gardé de la boîte un vague souvenir, plutôt triste, poussa un cri d'indignation. »

« — Le maître l'ordonne, dit le moricaud. »

« Rigobert parut céder. Il prit l'enfant et s'éloigna. »

« Mais après l'avoir examiné longtemps :

« — C'est le même, murmurait-il, celui qu'on m'a fait enlever à Chennevières, celui de la pauvrete que j'ai arrachée à la mort ; et on voudrait maintenant me le faire mettre aux Enfants Trouvés ?... Oh ! non. »

— Brave cœur ! Qu'en a-t-il fait ? Parlez, parlez ! s'écria Marguerite, devenue livide.

— Ma foi, il vint me trouver, me fit part de la corvée dont on l'avait chargé... Je me le rappelle encore : c'était un soir d'hiver comme celui-ci... Assis près d'un poêle comme nous le sommes ici, nous regardions tous deux le petit, la larme à l'oeil, ma parole ! Il était si gentil avec ses vêtements de petit prince, ses langes garnis de dentelle, et la médaille d'or oubliée à son cou, par vous, sans doute, madame...

— Alors ?... interrogeait Marguerite.

— Alors, continua Pascalou, Rigobert me dit très sérieusement : « Et si nous le gardions, ce chérubin ? »

« Je regardai mon camarade avec inquiétude :

« — Tu n'es pas malade, mon pauvre vieux ? »

« — Je ne me suis jamais mieux porté, me répondit-il, mais quant à mettre ce petit-là où on m'a dit... zut ! »

« Je crus qu'il divaguait, ma parole ; et j'essayai de le ramener à des idées plus saines :

« — Qu'est-ce que tu en feras ? lui dis-je. Tu ne peux pourtant pas le soigner, le nourrir...



Aide la cicatrisation : "J'emploie Noxzema depuis 10 ans" dit Mme April Spencer-Phillips de Montréal. "Cette crème a fait disparaître les marques sur mon visage et maintient mon teint clair."

Peau sèche : "Ma peau était sèche et rude" dit Mlle Yvonne Brown de Vancouver "mais depuis l'emploi de Noxzema, elle est douce et lisse !"

Soyez plus jolie en 10 jours avec le NOUVEAU FACIAL AU FOYER ou votre argent remboursé !

Ce soin différent de beauté
adoucit et rafraîchit votre peau —
la MAINTIENT aussi dans cet état !

Si vous n'êtes pas complètement satisfaite de votre teint, voici les nouvelles les plus importantes depuis plusieurs années au sujet de la beauté !

Un spécialiste renommé pour la peau a établi une différente sorte de soin de beauté en employant la crème de beauté Noxzema.

Noxzema est un ensemble d'ingrédients pour adoucir, calmer, rachaïchir et nettoyer, qu'aucune autre crème importante ne peut offrir. Et, cette crème est médicamentée, aide la cicatrisation et maintient la peau fraîche et claire !

Epreuvez-en le picotement agréable !

Dès l'application de la crème Noxzema, vous éprouverez un picotement rafraîchissant et favorable. Vous savez alors que l'action bienfaisante de Noxzema commence à agir pour vous.

Des centaines de lettres louangent Noxzema pour la peau sèche, pour la peau huileuse avec tendance aux marques cutanées, et surtout pour cet état fade et "à moitié propre" des teints so-disant normaux.

1 NETTOYAGE : Appliquez Noxzema. Lavez-vous ensuite à l'aide d'une serviette comme avec du savon. Constatez alors la fraîcheur de votre peau — sans sensation de peau sèche et étirée !

2 Crème de Nuit : La pellicule protectrice d'huile et de moiteur obtenue avec Noxzema, adoucit et rachaïchit votre peau pendant votre sommeil. (Appliquez-en un peu plus sur les marques cutanées — cette crème est médicamentée ce qui favorise la cicatrisation rapide !)

3 Fond de Teint : Avant le maquillage, appliquez une couche non-graisseuse de crème Noxzema comme base pour votre poudre. Cette crème protège votre peau pour toute la journée.

Résultats ou argent remboursé !

Au cours d'essais cliniques, Noxzema aida 4 femmes sur 5 à avoir un teint plus joli. Faites-en l'essai pendant 10 jours — si vous n'êtes pas plus jolie — retournez le pot à Noxzema, Toronto, et votre argent sera remboursé !

Economisez 1/3 sur Noxzema ! Gros pot de 6 oz. à 98¢ seulement. ECONOMISEZ LE TIERS sur les petits formats ! A tous comptoirs de cosmétiques et de produits pharmaceutiques. Offre pour une période limitée seulement.

Fabriqué au Canada

Crème de Beauté **NOXZEMA**

"Hé, patron, ce que tu es chic ! ...



... En me soignant avec Sergeant's"

Vous êtes toujours un dieu aux yeux de votre chien. Son amour et son dévouement méritent sûrement la merveilleuse et sûre protection des produits Sergeant's pour les chiens. Il y en a un pour presque tous les besoins ! Par exemple, le Sergeant's SKIP-BATH nettoie votre chien en un clin d'oeil — sans bain ! Répandez, frottez, essuyez, séchez — voilà votre chien frais et libre de toute puce.

Les produits Sergeant's pour les chiens sont la meilleure réplique aux vers, au manque de vitamines comme aux maladies de peau. Expérimentés par les vétérinaires, les produits Sergeant's ont eu pendant 77 ans la

confiance de millions de propriétaires de chiens.

GRATUITEMENT : le Sergeant's Dog Book répond à toutes les questions que posent la santé, la nourriture, les soins et le dressage des chiens. Demandez votre exemplaire à n'importe quelle pharmacie ou comptoir pour animaux domestiques ou écrivez tout simplement à Sergeant's Dog Medicines, Ltd., Toronto, Ont.

La vie est plus belle aux deux bouts de la laisse quand vous utilisez...

Sergeant's

le meilleur ami des chiens



**Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !**

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

« Mon ami tressaillit. Soit pitié pour l'enfant, soit retour sur lui-même, une larme coula sur son visage flétri.

« — Tu as raison ! me dit-il brusquement. Viens, partons !

« Nous partîmes sous un ciel d'azur, tout peuplé d'étoiles ; un froid glacial nous cinglait le visage. Le petit dormait dans les bras de Rigobert.

« Silencieux, profondément troublés tous les deux, nous arrivâmes devant la porte qui se ferme sur les sans-famille, les abandonnés. Au moment d'y laisser la douce créature, mon ami fut saisi d'une telle appréhension, qu'il fut impossible de le faire avancer.

« — Non ! dit-il en se reculant. Ce n'est pas moi qui ferai cela. Qu'un autre s'en charge s'il le veut...

« Et comme je ne comprenais pas :

« — Tu vois cette église ? dit-il en étendant la main vers les hautes murailles qui se dressaient, noircies par le temps, à quelques mètres de nous.

« — Oui !

« — Tu entends les chants sacrés qui viennent caresser nos oreilles profanes ?

« Parfaitement. Eh bien ?

« — Eh bien ! il y a ce soir la bénédiction du Saint-Sacrement. Dans quelques minutes, les fidèles vont sortir. Attendons !

« — Compris, répondis-je, et nous attendîmes.

« Bientôt, l'office prit fin ; la foule s'écoula lentement ; les portes se fermèrent et le quartier se fit désert et silencieux.

« — C'est le moment, me dit Rigobert.

« Il me quitta, marcha rapidement vers l'église ; puis, se baissant, tout tremblant, déposa sur la première marche son léger fardeau. Il revint alors vers moi, la sueur au front, et nous nous blottîmes dans l'ombre pour voir ce qui allait se passer.

— Que se passa-t-il, grand Dieu ? demanda Marguerite anxieuse.

— Quelque chose qui nous combla de joie.

« Ce fut une brave femme, d'une soixantaine d'années environ, qui, la première, aperçut l'enfant. Elle était allée, sans doute, reconduire une amie après l'office, car elle tenait encore son livre en main, et elle revenait en trotinant vers sa demeure, quand soudain la petite créature gisant là, tout près d'elle, et commençant à crier miséricorde, attira son attention.

« Je vois encore son mouvement de recul, sa bouche entrouverte, ses bras levés, puis sa bonne et douce figure s'inclinant vers le pauvre être.

« Elle ne fit pas de bruit, n'ameuta pas le quartier, mais, seule et silencieuse, serrant tendrement sur son cœur le petit paquet tout blanc, elle disparut dans le couloir d'une vieille maison de la rue des Feuillantines.

« Le lendemain, nous apprîmes qu'un enfant, abandonné sur les marches de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, avait été recueilli par une digne fille qui vivait, en faisant le bien, des rentes que lui avait laissées son maître, un ancien médecin bien connu des pauvres.

« Et nous fûmes tout à fait rassurés...

— Pour le moment, interrompit Marguerite, mais depuis ?...

— Dame ! depuis... la femme est morte...

— Et l'enfant ?

— Ah ! vous m'en demandez trop, dit Pascal.

« J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Demain, si vous le voulez, nous irons continuer cette petite conversation à Auteuil.

— J'allais vous le demander, répondit Marguerite, qui comprit qu'il n'y avait plus rien à apprendre de Pascal.

Et ils se séparèrent.

La jeune femme attendit le jour avec une impatience fébrile. A la première heure, elle était debout.

Pascal guettait son réveil.

— Il faut voir Rigobert aujourd'hui même, dit-il.

Et quelques heures après, ils se rendaient à Auteuil.

Avec ses baraques et ses cafés en plein vent, le Point du Jour avait à peu près le même aspect qu'autrefois.

Non loin du viaduc, malgré le froid rigoureux, quelques saltimbanques avaient établi leur camp ; et, profitant des moindres éclaircies, paraient comme aux beaux jours de l'été (il faut bien vivre !).

La Seine roulait de gros glaçons ; et de fortes rafales passaient en sifflant dans les arbres dépouillés.

Devant ce triste spectacle, Marguerite sentait son cœur se serrer. Une inexprimable angoisse l'envahissait : grand Dieu ! qu'allait-elle apprendre à la villa ?

Ils longèrent la Seine quelque temps, puis le long mur de la propriété situé du côté du fleuve.

Pascal s'approcha alors d'une petite porte dissimulée dans le mur, appuya doucement sur un timbre... et, quelques instants après, Rigobert parut sur le seuil, mais méconnaissable, droit, l'oeil clair, rajeuni par le bonheur.

Il regardait tour à tour Pascal, Marguerite, osant à peine prendre la main que lui tendait celle-ci.

Tout à coup, il la reconnut :

— Mademoiselle Lesueur ! s'écria-t-il.

« Vous avez donc gardé un souvenir à vos amis d'autrefois ! Ah ! ils ne vous ont pas oubliée, eux, malgré le temps, malgré tout ce qui s'est passé ici.

« Voyez, je suis seul maintenant ; le comte a laissé sa villa ; il y a des années que la grille ne s'ouvre plus.

Et, tout en parlant, il les conduisit à la retraite qu'il occupait tout au fond du parc, les introduisant dans la grande pièce qui lui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Près d'une vaste cheminée rappelant quelque peu la vieille province, un gros chat angora dormait, les pattes allongées, dans une pose voluptueuse. A l'entrée des visiteurs, il entrouvrit languissamment les yeux, puis, satisfait de son inspection sans doute, les referma aussitôt, sans se déranger.

— Moumouth flaire des amis, dit Rigobert approchant joyeusement du feu une chaise pour Marguerite.

— Vous vivez là, toujours ? demanda la jeune femme.

— Mais oui ! dit Pascal.

— Croyez-vous qu'il est bien ? hein ! bien nourri, bien logé, de l'air, de l'espace, tant qu'il en veut...

— Presque trop pour un homme seul, interrompit Rigobert.

« Aussi une visite comme la vôtre, à tous deux, est-elle une bonne fortune pour un solitaire comme moi...

Il y eut un silence.

— J'avais tant de choses à vous demander ! dit Marguerite avec un soupir.

— A moi ?

— Oui. Vous remplacez le comte... vous savez sans doute où il est.

— Il voyage, répondit Rigobert, froidement.

— Et... vous le voyez... de temps en temps ?

— Jamais ! Interrogez Pascalou : il vous dira comme moi que...

— Que quoi ? interrompit Pascal.

— Que je ne vois jamais le comte, pardi ! Que je ne l'ai pas vu une fois en dix ans... Voyons, tu le sais bien ?...

« Parle donc, enfin ! parle donc !

Pascal toussa plusieurs fois, comme pour se donner du cœur et, légèrement embarrassé :

— L'ami Rigobert ne ment pas, madame ! Oh ! pour ça, non.

— Vous entendez parler de lui, quelquefois ? demanda Marguerite.

— Oui, je reçois des lettres, de l'argent...

— Il fait bien quelques allusions à son retour ?

— Non, dit sèchement Rigobert.

— C'est étrange cela... murmura Marguerite.

— Oui, la vie du comte est assez mystérieuse depuis longtemps, depuis que le nègre a...

A ces paroles de Pascal, Rigobert répondit par un regard foudroyant :

— Le comte est bien libre, peut-être, dit-il, en se levant brusquement sous prétexte d'activer le feu.

— Allons, allons ! dit Pascal, tu ne vas pas te fâcher, hein ?

— Jamais avec toi, tu le sais bien, mon pauvre compagnon de misère ! mais enfin, tu sais, comme moi, que c'est de lui que nous tenons la vie heureuse qui nous est faite, et tu m'as l'air de l'oublier singulièrement...

— Eh bien ! dit la jeune femme se levant lentement, et s'approchant de Rigobert, je ne vous forcerai pas à être ingrat ; vous ne voulez pas parler : je parlerai, moi. Le comte, après m'avoir sauvée du désespoir, avait voulu sauver mon honneur. « Laissez l'enfant, m'avait-il dit, je veillerai sur lui, je vous le promets. Un jour, quand vous serez libre, vous le retrouverez. »

« J'ai cru à sa parole ; elle m'a aidée longtemps à supporter la vie. Libre aujourd'hui, je reviens, n'ayant plus rien à aimer sur la terre que mon fils... et je ne le trouve plus !

« Cet homme avait trop promis ; le dépôt, dont il s'était si généreusement chargé, le gênait... Voulant partir, et ne rien laisser derrière lui, il vous a chargé de l'en débarrasser, et vous l'avez fait... pour de l'argent !...

Pâle et tremblant, mais sans colère, Rigobert la regardait...

— Il me serait facile de relever l'injure, madame ; mais à quoi bon ? on pardonne tout à une mère, à une mère malheureuse surtout. Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon maître

est innocent de tout ce qui a été fait qu'il n'a su, que lorsqu'il n'était plus temps, et lorsqu'il n'y avait plus pour lui qu'un seul parti à prendre : fuir !

« Il me fit appeler :

« Ce qui est passé est mort, me dit-il ; tu ne dois plus même y penser... L'enfant de Marguerite Lesueur, quoique vivant, est perdu pour elle ; il ne faut pas qu'elle le retrouve... »

— Il a dit cela ? demanda Marguerite d'une voix sourde.

— Oui, dit Rigobert.

— C'est bien ! Gardez votre secret. Je chercherai seule.

Et fièrement, elle s'en alla.

— Oh ! sapristi ! il était temps ! dit Pascal en la regardant s'éloigner. Je ne peux pas résister à une femme, moi ! et j'allais lui dire tout ce qu'elle désirait savoir...

— Eh bien ! quoi ? pas où est l'enfant, je suppose.

— Non, puisque je l'ignore ; mais... où est le comte...

— Le comte ! tu sais où il est ?

— Pardine ! je l'ai vu, comme je te vois, la semaine dernière...

— Pour lors, Pascalou, écoute bien : nous sommes des amis de longue date, nous n'avons jamais eu la plus petite querelle, nous avons partagé notre pain en frères ; et, pour toi, je me serais mis au feu s'il l'avait fallu ; mais, je te le déclare, si tu ne résistes pas à la dé-mangeaison que tu as de parler, foi de Rigobert ! je ne te connais plus.

— Allons ! voilà qui est net, dit Pascal en souriant. Aussi bien n'ai-je aucune intention de te trahir, mon pauvre vieux, bonsoir.

Et ils se séparèrent.

v

D'ABORD très émue, Marguerite ne tarda pas à se calmer. Evidemment, Rigobert avait des instructions formelles, qu'en bon serviteur il exé-

Comment choisir votre pinceau par Paul et Louise Martin

Paul : Voyons, Louise. Commençons par renseigner nos lecteurs sur le type de pinceau à employer pour chaque tâche.

Louise : C'est une bonne idée, Paul. En choisissant le pinceau approprié on peut diminuer le travail de moitié.

Les retouches... les petits travaux comme les chaises, les tuyaux et les cadres de fenêtres exigent un pinceau de 1".

Un pinceau de 2" est idéal pour les portes, les moustiquaires et les garnitures. Pour les planchers à larges planches, prenez un pinceau de 3". Les surfaces plus grandes comme les plafonds, les murs et sols de cave exigent le grand pinceau de 4".

Vous trouverez tous les renseignements voulus sur l'utilisation des pinceaux dans notre brochure No 2. Vous ne pouvez pas vous tromper si vous en suivez les indications.

Aujourd'hui tous les problèmes de peinture se trouvent simplifiés grâce à la collection Simms "Le bricoleur" préparée par Paul et Louise Martin. Adressez le bon ci-dessous dès aujourd'hui.

Il existe un pinceau Simms pour chaque usage... destiné à accomplir chaque tâche plus parfaitement. Soies naturelles ou soies nylon refendues Sim-Nyl.

Adressez ce bon aujourd'hui

- | | |
|-----------------------------|--|
| 1 L'entretien des pinceaux | 4 Au secours de Cendrillon—un livre à colorier pour les enfants... l'histoire de Cendrillon illustrée. Et des renseignements sur les produits Simms. |
| 2 Le choix d'un pinceau | |
| 3 La peinture rendue facile | |

Simms



T.S. Simms & Co., Limited
Saint-Jean N.-B.
Montréal Toronto Winnipeg

Paul et Louise Martin
Division S.C.
T. S. Simms & Co. Limited
Saint-Jean, N.-B.

Veuillez m'envoyer GRATUITEMENT les brochures marquées ci-dessous.

☐ L'entretien des pinceaux
☐ Le choix d'un pinceau

☐ Au secours de Cendrillon
☐ La peinture rendue facile

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROV _____

(Lettres moulées)

LA VIE COURANTE ...



— Je veux simplement savoir si tu n'es pas malade, il y a 11 minutes que tu ne parles pas...

Un MAL de DOS peut être un Avertissement

Le mal de dos est souvent dû à la paresse des reins. Quand les reins ne fonctionnent pas, l'excès d'acidité et les déchets restent dans l'organisme. Un mal de dos, un repos brisé ou cette sensation de fatigue et de tête lourde peuvent s'ensuivre. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux — travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. 51¢



chez tout bon cordonnier!

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villieray, Montréal

IMPRIMEURS

à qui la chance?

Couteau à interlignes AMS, de 110 picas avec extension de 46 picas, ajustable au point. Une aubaine à \$25.00. S'adresser à:

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975, rue de Bullion,
Montréal, 18, Qué. — PL. 9637
(M. H. Daigneault, — Local 9)

cutait fidèlement. Il ne fallait donc pas qu'elle comptât sur lui. Quant à Pascal, il lui eût été facile de le revoir, puisqu'il prenait assez régulièrement ses repas à l'hôtel qu'elle habitait; mais, pour rien au monde, maintenant, elle n'eût voulu avoir recours à lui.

— J'agirai seule, se dit-elle.

Pour le faire plus librement, elle résolut de s'installer chez elle.

Quelques jours après, donc, elle ar-rêta dans le quartier du Luxembourg un petit appartement d'un prix modeste, situé dans le voisinage des Carmes, rue de Vaugirard, et ayant vue à la fois sur la rue et sur un assez grand jardin. Le tapissier, largement payé par elle, avait bien fait les choses; en quelques jours, tout était prêt: Il était charmant, en réalité, cet appartement, avec son salon de velours sombre garni de franges soie et or, ses rideaux de soie, sa portière artistement drapée, laissant apercevoir la chambre à coucher très simple, avec ses tentures de cretonne bleue et son ameublement de noyer verni. Marguerite trouva tout admirable: que lui importait le nid si elle y devait vivre seule?

Elle en prit possession néanmoins, et s'y installa sous le nom de Mme Lesueur.

— Le propriétaire ne vous ennuiera pas, avait dit la concierge. Il vit tout à fait à l'écart de ses locataires, dans l'hôtel que vous apercevez là-bas au fond du jardin. C'est un très grand seigneur, dont l'entourage n'entend pas souvent les paroles.

— Dame! un marquis de Mondeville, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

Et baissant la voix:

«Un ancien viveur, paraît-il, que le mariage n'a pas rendu sage... du tout. Quant à la marquise, vous la verrez souvent dans son jardin. C'est une dame très fière, qui ne salue jamais ses locataires.

— Bien! dit Marguerite qui ne put s'empêcher de sourire, me voici prévenue! Et ce ménage aimable... n'a-t-il pas d'enfants?

— Oh! que si! Une mignonne et charmante fillette: Mlle Geneviève.

Marguerite poussa un soupir.

— Madame a peut-être perdu un enfant? demanda curieusement la concierge.

Et, comme la jeune femme faisait un signe de tête affirmatif:

— Il y a longtemps? continua-t-elle, avec une certaine sympathie.

— Oui! dit Marguerite, bien longtemps!

— Voyez ce que c'est: vous paraîsez regretter de n'en pas avoir; moi, j'en ai deux que j'enverrais bien au diable quelquefois. Mon aîné, qui n'a pas dix-sept ans, veut déjà faire l'homme: ça fume la cigarette depuis deux ans, ça va à Bullier, comprenez-vous ça? et ça m'envoie promener quand je fais des observations. Ah! ceux qui n'en ont pas ne connaissent pas leur bonheur!

Marguerite sourit tristement à ces paroles si peu en harmonie, lui semblait-il, avec le regard tendre et fier que la concierge venait de jeter sur un beau gars entrant dans la loge en ce moment même: le fils terrible sans doute.

Elle paya son terme d'avance et rentra chez elle. Puis des mois s'écoulèrent. La jeune femme arrangea sa vie. Elle sortait tous les jours, ne recevait jamais personne. Les voisins qui la voyaient passer chaque matin, dans ses vêtements noirs, semblant porter si douloureusement, malgré sa jeunesse, le poids de l'existence, l'avaient surnommée «la dame triste».

Triste! elle l'était, en réalité!

Lentement pour elle, l'hiver s'écoula; puis les beaux jours vinrent enfin, et les absences de la jeune femme se firent plus longues.

Des renseignements lui étaient parvenus sur les Dorval; depuis longtemps déjà, lui avait-on dit, ils n'habitaient plus rue de la Paix. Après avoir été légèrement atteints dans leur fortune, et avoir ruiné tout à fait les autres, ils avaient dû même quitter Paris. On le croyait du moins.

Marguerite, sûre du contraire, et pour cause, errait de temps en temps du côté du Bois, mais sans y rencontrer jamais les cavaliers dont la rapide vision l'avait si profondément émue, lors de sa première démarche à la villa d'Auteuil.

Longtemps après, un soir que, revenue chez elle exténuée de fatigue, après une journée infructueuse comme les autres, elle se demandait de quel côté elle pourrait essayer de trouver cette lumière qui la fuyait, qui, selon toute probabilité, la fuirait toujours, ses yeux se portèrent par hasard sur la dernière feuille d'un journal.

Elle lut machinalement, d'abord, relut, resta quelques instants pensive; puis, se levant résolument:

— Et après tout, pourquoi pas? dit-elle.

Une demi-heure après, à la nuit tombante, elle mettait son chapeau, son manteau, et, un peu tremblante, se rendait à l'adresse indiquée.

Assez près de chez elle, dans une des petites rues qui avoisinent la rue de Vaugirard, au fond d'une cour, une maison basse, à demi croulante, percée de fenêtres étroites, à barreaux de fer, d'aspect triste et mystérieux. Après avoir longé un corridor sombre, sale et puant, et avoir monté un étage, Marguerite s'arrêta devant une porte sur laquelle elle vint de lire à grand'peine cette inscription:

MADAME JULIETTE,
VOYANTE EXTRA-LUCIDE

[A suivre dans le prochain numéro]



L'opérette *Oklahoma*, que nous verrons au Théâtre Her Majesty's la semaine du 11 octobre, est une adaptation de la pièce de Lynn Riggs: *Green Grow the Lilacs*. La musique de Richard Rodgers et d'Oscar Hammerstein a beaucoup contribué au succès retentissant d'*Oklahoma*, de même que la distribution d'une valeur exceptionnelle. La photo ci-dessus nous présente les trois vedettes: DAVIE GLADSTONE, ROBERT AUSTIN et GENEVIEVE OWENS. En quittant Montréal, la troupe se rendra à Québec où elle restera deux jours.



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquer d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

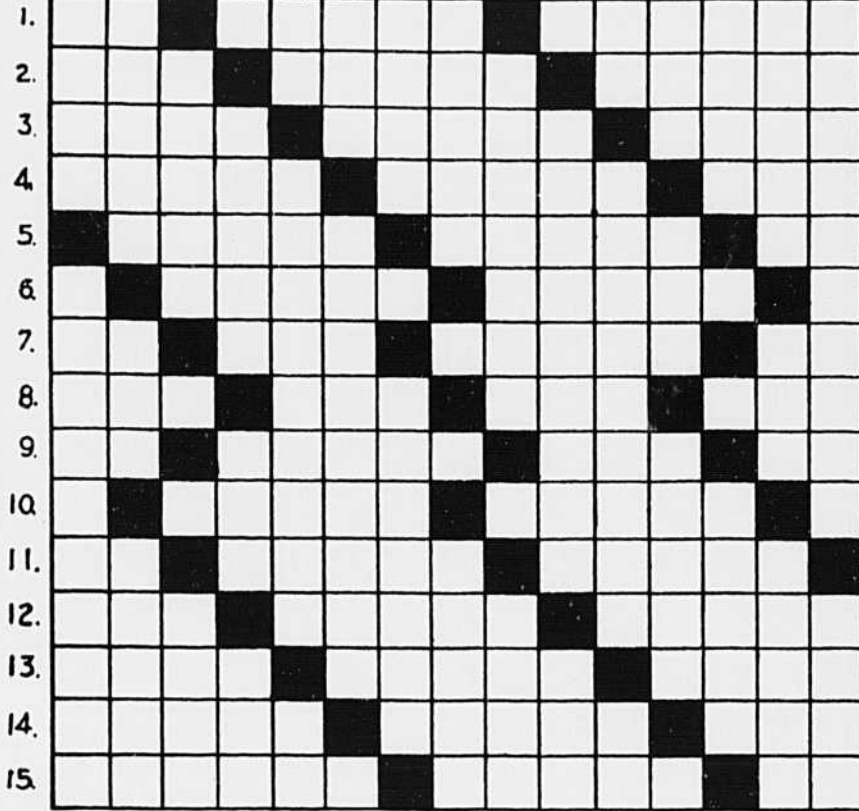
POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

	CANADA	ETATS-UNIS
1 an	\$3.50	\$5.00
6 mois	2.00	2.50

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1190

HORIZONTALEMENT

- 1—Conjonction copulative. — Coupas ras le poil. — Action de séparer.
- 2—Qui cède facilement au toucher. — Sorte de violon à trois cordes. — Transportée d'aise.
- 3—Très petite île. — Etat de l'Afrique du Nord. — Attacher avec un lien.
- 4—Songes. — Bonbon laxatif. — D'un goût acide.
- 5—Voix d'homme. — Sorte de peigne qui sert à diviser la filasse du lin. — Ile de l'Atlantique.
- 6—Différentes parties d'une habitation. — Choisir parmi plusieurs.
- 7—Bon pour les chiens. — De l'alphabet grec. — Tubes d'éclairage moderne. — Conjonction.
- 8—Substantif. — Rivière d'Alsace. — Auteur des *Mystères de Paris*. — Objet qui forme une enceinte.
- 9—Ici. — Grès grossier, de couleur brune. — Sainte (abr.). — Règle double.
- 10—Patrie de Jurien de La Gravière. — Unité de mesure de longueur.
- 11—Négation. — Vieilles. — Petit loir gris.
- 12—Triage. — Aller ça et là. — D'après la version de.
- 13—Bords d'un fleuve. — Garde-boue d'autos. — Organe de forme cylindrique.
- 14—Semblable. — Soutirer. — Pièce de la charrue dans laquelle le soc est emboîté.
- 15—Homme fin et rusé. — Vente à l'enchère. — Préfixe.

- 5—Altesse Royale. — Maléfice de sorcier. — Première conjugaison.
- 6—Fils de Noé. — Effectuera.
- 7—Averse soudaine. — Jeu de hasard.
- 8—Appartiendras, existeras. — Siège de vélocipédiste.
- 9—Astres errants. — Viscère double.
- 10—Exercice de parade. — Sans humidité.
- 11—Terminaison d'infinitif. — Grenouilles vertes. — Nom du soleil chez les Egyptiens.
- 12—Pieu aiguisé par un bout. — Créés. — Aller ça et là à l'aventure.
- 13—Opinion, sentiment. — Fils d'Hellen.
- 14—Qui aime à rire. — Posséda. — Faire avancer un navire en tirant une corde à force de bras.
- 15—Qui appartiennent à notre planète. — Punaise d'eau.

Solution du problème No 1189

P	A	R	A	P	H	R	A	S	E	C	R	A	N
A	R	A	R	I	O	L	E	F	O	I	R	E	
R	E	L	E	V	I	E	F	O	R	T	E		
C	M	U	S	E	S	G	A	I	N	E	L		
P	A	N	E	R	E	R	I	N	E	T	A		
A	R	E	R	E	T	A	T	T	R	A	C		
L	A	S	V	E	N	U	S	O	T	A	G	E	
U	L	U	L	E	R	D	O	P	E	R	E	R	
M	I	R	E	R	F	I	E	R	E	T	E		
I	N	E	S	P	R	E	T	R	E	E	R		
N	E	S	A	L	I	R	L	E	V	I	S		
E	C	O	V	A	C	B	A	T	O	N	H		
M	I	N	E	T	B	O	N	T	E	D	O		
P	H	T	I	R	D	O	U	C	E	M	E	R	
O	S	E	E	C	O	N	C	E	S	S	I	O	N

VERTICALEMENT

- 1—Titre des descendants de Mahomet. — Rassembler sur un même point.
- 2—Fiche qui sert à recevoir l'erséau d'un avion. — Pronom. — Construit.
- 3—Action de recueillir. — Nom de plusieurs grands-ducs de Russie.
- 4—Pavillon de grosse toile. — Gros perroquet. — Roi d'Israël.

Ca, c'est du Scotch! Moelleux,
velouté, doré... léger.
Y avez-vous goûté?

Depuis 1746
WHITE HORSE
bien entendu!

Distillation, Mélange et Embouteillage
faits en Ecosse
En bouteilles de différentes grosseurs

W-514MF

RIEN DE SÉRIEUX

Baptiste arrive à l'hôtel; mais en homme prudent, il veut savoir ce que ça coûte.

Le commis déferent s'empresse de lui répondre :

— Deux piastres, monsieur, en montant.

Baptiste : — Mais en ne montant pas ?

Le commis — Deux piastres.

Baptiste. — Comment ? Deux piastres en montant et deux piastres en ne montant pas ? C'est donc toujours deux piastres !

Le commis. — Pardon, monsieur, ça peut être quatre piastres.

Baptiste. — Eh bien, alors, je veux le moins haut possible.

Le commis. — Très bien; justement le salon d'à côté est sur cet étage-ci.

Deux jours après, Baptiste règle son compte qui est de \$4 par jour, parce qu'on lui a donné le plus bel appartement.

Vives récriminations :

— Vous m'aviez pourtant dit que c'était deux piastres ?

— Oui, deux piastres, en montant; or, monsieur a pris ce qu'il y avait de plus dispendieux.

— Pardon, je vous ai demandé ce qu'il y avait de moins haut.

— Mais c'est précisément pour cela que c'est plus cher.

Baptiste est encore à discuter la justice du Recorder qui l'a condamné par-dessus le marché à \$10 et les frais pour avoir assommé le commis; mais il n'a jamais compris que moins c'est haut, plus c'est cher.

La petite Berthe. — Maman, j'ai faim; donne-moi donc à manger !

La mère (impatiente). — Tiens, voilà un gâteau, et n'ouvre plus la bouche.

Le vendeur a épuisé toute son éloquence.

— Non, décidément, fait le client, je garderai ma voiture deux ans encore.

Mais l'autre, tirant son agenda :

— Bien, prenons rendez-vous. Quelle est l'heure qui vous conviendrait le mieux ?

Un touriste égaré dans un village arriéré se voit offrir une chambre au plancher mal joint, juste au-dessus de la porcherie.

— Je me demande si c'est bien sain, fait-il.

— Si c'est sain ? Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. En dix ans nous n'avons pas perdu un seul cochon.

— Vous êtes entré dans cette chambre d'hôtel pour la cambrioler; vous étiez armé, donc vous aviez l'intention de tirer. Pourtant, quand la victime s'est réveillée, vous n'avez pas tiré. Quel bon sentiment vous a-t-il retenu ?

— Je vais vous dire, monsieur le juge, j'ai vu la pancarte : « Pas de bruit après dix heures du soir ».

— Tu vois ce monsieur ? C'est un médecin indigne de la confiance des honnêtes gens.

— Allons donc !

— Tel que je te le dis. Mon oncle était gravement malade, je le fais venir et...

— Il l'a fait mourir ?

— Non, il l'a guéri !

LA VIE COURANTE...



— Je veux bien te raconter ce qui s'est passé, mais il faut me promettre de ne pas rire.

Le patient, (craintif). — Docteur, qu'est-ce qu'il faut prendre pour la diphtérie ?

Le docteur. — Hein ! Est-ce que vous avez la diphtérie ?

Le patient. — Non ; mais c'est en cas.

Le docteur. — Bien ! Prenez, pour commencer, la diphtérie, et puis je vous prescrirai ensuite le restant.

Un conférencier termine sa causerie en disant :

— Le croiriez-vous ? chaque fois que je respire, un homme meurt...

Un membre de l'assistance à son voisin :

— Nous avons bien fait de nous mettre au dernier rang !

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

NOËL GAUVIN

[Suite de la page 5]

après trois semaines de travail. Il avait choisi un extrait de Pelléas et Mélisande avec Janine Perron et Fernand Martel qui, si on s'en souvient, avait chanté le rôle à New-York avec Maggie Teyte (interprète inoubliable de Debussy et Fauré, mais « sweet sixty » et non « sweet sixteen », de la femme-enfant qu'est Mélisande). A cette émission-spectacle, nous voyons une scène de ballet, de l'opéra et un concert donné par une quarantaine de musiciens sous la direction de Jean Deslauriers, le jeudi soir de 8 h. 30 à 9 h. 30.

— Faites-vous comme Toscanini qui changeait l'ordre des musiciens pour la radio, afin que la tonalité soit accentuée selon leur place ? demandai-je au réalisateur.

— La mise en scène est évidemment très compliquée. Je fais placer les musiciens selon l'oeuvre musicale et la photographie des opérateurs, tout en respectant l'oeuvre du compositeur, (il est inutile de dire que je ne mettrai pas un clarinettiste à côté d'un tromboniste), et que je dois suivre la partition d'orchestre pour le découpage. Et non pas seulement moi, mais ma script-girl doit connaître la musique (celle-ci est Monique Phaneuf qui a étudié le piano). — Quant à moi, j'ai étudié le violon pendant treize ans, à Trois-Rivières, avec le professeur Thompson, et mes recherches ont fait de moi un habitué de la discothèque de Radio-Canada.

La mise en scène minutieuse néces-

saire à « L'heure du concert » l'était peut-être davantage pour « Spectacles d'été » qu'a monté Noël Gauvin durant les vacances et qui comprenaient parfois un ballet entier comme « Holiday » sur « Les Biches », musique de Francis Poulenc.

Noël Gauvin ne parle pas de deux autres talents que connaissent peut-être nos lecteurs : la photographie (La Revue Populaire a reproduit quelques-uns de ses portraits d'artistes) et la peinture qu'il a étudiée aux Beaux-Arts et où il se spécialisa dans le portrait et la nature-morte. Il vient de quitter une vieille maison de Châteauguay (où il s'adonnait au jardinage) et habite un appartement dans les arbres de la montagne avec sa soeur, Mme Jacques Liénard-Boisjoli, et son neveu de quatre ans, Sébastien. Celui-ci est très impressionné par l'autorité de son oncle après avoir assisté à une répétition au cours de laquelle le mot magique, « SILENCE », fit taire une cinquantaine de personnes.

Cette année, Noël Gauvin ajoute à « L'heure du concert » la réalisation du nouveau programme de Michèle Tisseyre, dont le Télé-Montréal dure une demi-heure au lieu d'un quart d'heure et porte désormais son nom. On lui confie également un programme de Théâtre écrit spécialement pour la TV par Pierre Dagenais et qui durera une heure et demie.

LUCETTE ROBERT.

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — NEUVIÈME ÉPISODE



Pencroff et Harbert, de chasseurs sont devenus pêcheurs, et attendent que les tétas retournent à leurs nids. Une demi-heure se passe, puis plusieurs couples apparaissent, becquetant le sol, et ne soupçonnant pas la présence des hommes. — Cependant, les tétas se promènent entre les hameçons, sans trop s'en préoccuper. Pencroff alors donne de petites secousses qui agitent les appâts, et immédiatement, trois des plus voraces tétas avalent l'appât et l'hameçon. — Les

deux hommes éprouvent une émotion plus forte que celle du pêcheur à la ligne qui, lui, ne voit pas venir sa proie à travers les eaux. Ils se précipitent sur les tétas, et s'en rendent maîtres en un instant. — Puis ils attachent les oiseaux par les pattes, et Pencroff, heureux de ne pas revenir les mains vides, propose de rentrer car le jour baisse... Et les deux chasseurs prennent le chemin des Cheminées, emportant leur butin.



Pencroff et Harbert, tout fiers de leur chasse, mais exténués, arrivent aux Cheminées. Devant eux, Gédéon Spilett, immobile, les bras croisés, regarde fixement la mer. Le ciel a un mauvais aspect, et inquiète le marin. — Le reporter se retourne alors, et reconnaît ses compagnons. Il leur fait part de ses réflexions. Comment se fait-il, si l'ingénieur Smith et le chien Top ont été noyés, que leurs corps n'aient pas encore été rejetés sur le rivage? — Pensifs Pencroff et Spilett retournent aux Cheminées. Un bon feu, allumé par Harbert, pétille sur le foyer.

On s'occupe de préparer le dîner, et chacun trouve les tétas excellents. Cependant, il est neuf heures, et l'absence prolongée de Nab inquiète nos amis. — Soudain la tempête se déchaîne. Un coup de vent passe sur la côte avec une violence inouïe. La mer mugit contre la lisière des roches. Le sable se mêle à l'averse. Les hommes s'installent pour la nuit. C'est alors que Spilett perçoit, au milieu des rafales, des sortes d'aboiements.



La tempête fait rage au-dehors. Le cri poussé par Pencroff réveille le jeune Harbert; et les trois hommes, retenant leur souffle écoutent attentivement. Et bientôt, en effet, ils entendent dans un moment d'accalmie des aboiements éloignés. — Sans aucun doute, ce doit être Top, le chien de l'ingénieur disparu. Les rescapés s'élancent vers l'orifice des Cheminées, leur habitation de fortune. Ils ont une peine extrême à sortir, car le vent les repousse à l'intérieur. — Le marin revient un instant après, une torche à la main. Il la brandit dans les

ténèbres et pousse des sifflements aigus. Au signal, des aboiements de plus en plus proches répondent, et un chien se précipite dans le couloir. C'est Top! — Comment l'instinct a-t-il pu conduire Top jusqu'aux Cheminées qu'il ne connaît pas? Le chien, du reste, ne semble pas épuisé, et son pelage n'est pas souillé de vase ni de sable. Mais on pensera à cela plus tard. Il est deux heures, et il s'agit maintenant de se porter au secours de l'ingénieur Cyrus Smith.



La tempête atteint son maximum d'intensité. La lune ne se montre pas, et le mieux est de se rapporter à l'instinct du chien Top. A sa suite, les hommes s'élancent dans la nuit. Le vent les pousse, et ils vont même plus vite qu'ils ne le veulent. — Après une course folle, Spilett, Pencroff et Harbert s'arrêtent pour reprendre haleine. Top n'hésite pas sur le chemin à prendre, mais la mer commence à monter, et la marée menace d'être très forte. Les trois hommes commencent à être très fatigués, mais pas une plainte ne s'échappe de leurs

lèvres. — L'espoir de sauver leur compagnon leur donne un courage surhumain. Il est cinq heures... Déjà le jour commence à se lever... Voilà trois heures qu'ils courent derrière le chien. Le paysage a changé et le terrain est devenu sablonneux. — C'est alors que Top donne des signes d'agitation, et s'engage entre les dunes. Et bientôt, nos trois amis arrivent devant une sorte d'excavation, et pénètrent dans une grotte peu profonde. Nab est là, agenouillé près d'un corps étendu: l'ingénieur Smith! (à suivre dans le prochain numéro)

PRISONNIER DES CANNIBALES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SEPTIEME EPISODE



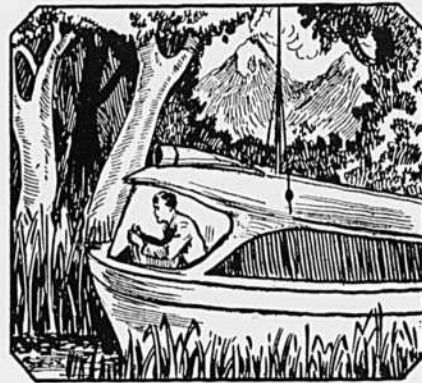
1. Arrivés enfin à l'île de Feu, nos deux amis, Paul et Antoine eurent la mauvaise surprise de se trouver nez à nez avec l'oncle Pierre qui sortait d'un avion et les menaçait. Mais ils n'attendaient pas d'être capturés et prirent la fuite.



2. Paul courait plus vite. Il fut rapidement à l'abri de son bateau, mais l'oncle coupa la retraite à Antoine et le saisit par le bras. Paul revint alors à l'attaque et balança une boîte d'huile noire en plein dans la figure de l'oncle qui lâcha prise.



3. Et, sans plus attendre, nos amis quittèrent ces lieux inhospitaliers. Tournant un moment autour de l'île de Feu, ils trouvèrent une petite rivière et décidèrent de la remonter. C'était, en effet, à l'intérieur des terres que vivaient les sauvages recherchés par eux.



4. Pendant des heures ils serpentèrent au gré de la rivière de plus en plus étroite. La végétation qui les entourait était si sauvage, si dense, qu'on n'aurait pas imaginé s'y aventurer à pied. Enfin, ils débouchèrent sur un magnifique lac.



5. Sur ce lac, ils eurent la surprise de trouver un village entièrement construit sur pilotis. Les sauvages se protégeaient ainsi de toute attaque terrestre. Tout à coup ils s'arrêtèrent net, une sorte de pirogue s'avançait, chargée d'hommes affreux et hurlants.



6. Antoine prit les longues-vues qu'ils avaient eu soin d'emporter avec eux, comme tous bons marins qui se respectent. Il ne tarda pas à repérer une sorte de temple sur le parvis duquel se tenait un homme qui semblait, par ses gestes, faire un discours.



7. C'était l'homme le plus richement vêtu que nos amis aient jamais vu. Sa longue robe était entièrement couverte de perles fines. Antoine le dévisagea attentivement et eut une exclamation : — "C'est un Blanc !" Etrange découverte, mais que fallait-il en attendre ?



8. Etait-ce le père d'Antoine ? On pouvait se le demander car le marin avait bien expliqué qu'il était bien gardé par des sauvages qui le considéraient comme leur porte-bonheur. Ils se perdaient en suppositions et, pendant ce temps, la nuit tombait.



9. Ils attendirent que l'obscurité soit plus grande et décidèrent de se rendre au temple. C'était assez risqué de traverser le lac car de temps à autre un nuage découvrait la lune. Mais personne ne les vit. Pas un cri d'alarme ne se fit entendre.



10. Une fois sous le temple, ils arrêterent le bateau. Paul était aux commandes tandis qu'Antoine dirigeait la manœuvre de l'extérieur. Soudain, au-dessus de sa tête, il entendit un homme chanter : une voix qui ne lui était pas étrangère, celle de son père.



11. Sur le plancher il tapa son nom en morse et la réponse ne se fit pas attendre : "Danger". Sûr que son père était là, au mépris de tout risque, il décida de grimper à sa recherche. Aussitôt les gardes sauvages s'attaquèrent à lui.



12. La bataille était inégale. Antoine se rappelait maintenant l'avertissement de son père et regrettait son influence. A terre, il voyait une nuée de lances dirigées sur lui, toutes plus menaçantes les unes que les autres. Paul n'osait intervenir.



13. Antoine avait presque réussi à se laisser glisser sous les eaux quand un coup d'assomma raide. C'est alors que des cris retentirent dans tout le village. L'alarme était donnée. Des hordes de sauvages se précipitaient en canots.



14. Dans l'une des embarcations qui s'approchaient du temple, était un étrange personnage qui tenait du sorcier et du médecin par son costume. Une voix se fit entendre derrière Antoine : "Demande-lui de te toucher de la main et tu vas voir".



15. Antoine savait qu'il avait des amis pour veiller sur lui. Il se dressa donc et il hurla : "Mon pouvoir magique est plus grand que le tien, sorcier, approche-toi seul de moi si tu l'oses et nous allons voir qui de nous est l'ami des dieux".



16. Face à une telle provocation le demi-sorcier ne pouvait pas reculer. Toute la population du village l'observait. Il savait que son pouvoir était maintenant en jeu. Antoine sentit qu'on lui tendait des gants liés à deux fils de fer. Il les prit. (à suivre)

LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIXIEME EPISODE



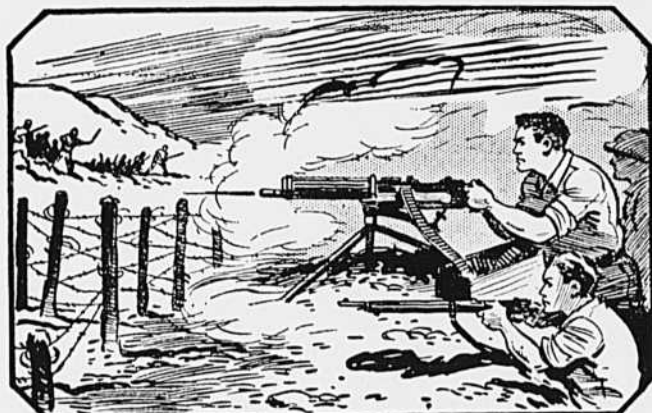
1. Abdul avait mis au point tout un plan d'attaque contre le camp des cheminots, et il était résolu à chasser les Européens du désert dont il entendait demeurer le maître. "Nous allons attaquer le camp de tous les côtés à la fois", dit-il à ses lieutenants. "Il ne faut pas qu'un seul d'entre eux en réchappe".



2. Dans les tranchées hâtivement creusées autour du camp les défenseurs attendaient sur le qui-vive, au cas d'une attaque-surprise. "Il faut absolument leur tenir tête!" dit Ned l'air farouche. "C'est notre seul espoir de sauver le camp ainsi que nous-mêmes d'une mort atroce. Luttons jusqu'au dernier souffle, et espérons que Nat arrivera à temps avec les renforts!"



3. Tirant parti de chaque dune qui les mettait à couvert, les Arabes s'approchèrent du camp. Tirant contre tout Blanc qui s'exposait, ils atteignirent souvent leurs cibles, mais plusieurs des assaillants à la peau brune mordirent la poussière, frappés à mort par les balles des défenseurs. Cependant, la horde menaçante avançait toujours.



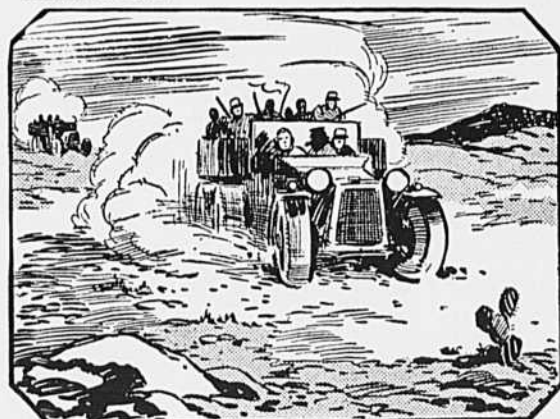
4. C'était Ned, manoeuvrant la mitrailleuse, qui était le principal artisan de la résistance acharnée des Blancs. Par deux fois l'arme s'enraya, et les Arabes firent des progrès sensibles avant que la mitrailleuse pût de nouveau fournir son plein rendement, alors une autre rafale de coups de feu foudroyants arrêta l'ennemi dans une attaque forcénée.



5. Enfin les Arabes ne purent soutenir le feu plus longtemps, et ils restèrent à couvert afin de pouvoir regrouper leurs forces pour une autre attaque. Abdul, leur lâche commandant, mena leurs pas à l'abri d'une profonde anfractuosité de sable à l'arrière.



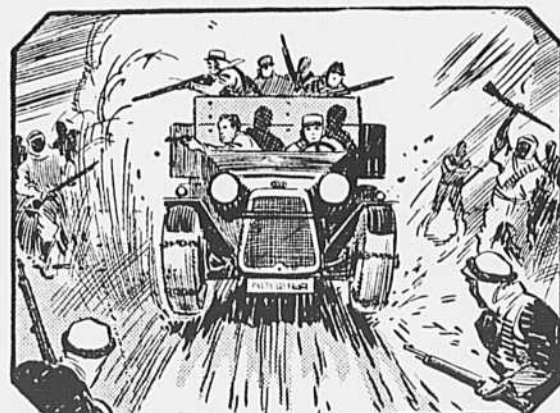
6. A la vue des bandits décampant, Ned poussa une exclamation de soulagement. "Voilà qui nous donne du répit", dit-il. "Ils vont revenir de nouveau à la charge, cependant, et je crains que la prochaine fois nous ne soyons aussi fortunés".



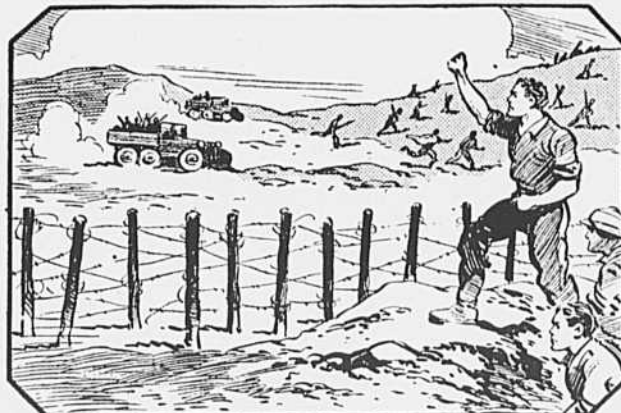
7. Pendant ce temps, Nat, conduisant la puissante voiture blindée, menait un groupe de soldats à travers le désert. Il n'avait pas perdu de temps pour obtenir du secours, mais il se demandait s'il n'arriverait pas trop tard. Des coups de feu lointains se rapprochèrent de plus en plus.



8. Enfin la lourde voiture blindée fit une embardée de l'autre côté d'une dune et arriva en vue du camp, juste au moment où les Arabes se déployaient pour une autre attaque. "Hourra!" cria Nat enthousiaste. "Nos camarades tiennent toujours, mais ils doivent commencer à manquer de munitions à l'heure présente". Et alors s'insinua dans son esprit la pensée atroce, qu'en dépit de leur résistance héroïque, ses propres frères ont été grièvement blessés ou pis encore. Cette pensée le stimula, car le seul moyen de découvrir s'ils étaient sains et saufs consistait à repousser les Arabes.



9. Entre les rangs des assaillants la voiture blindée de Nat s'élança, alors les Arabes se rendirent compte qu'ils étaient perdus, car ils n'avaient nulle envie d'affronter les Blancs dans des corps à corps. Quelques coups de feu de la part du groupe libérateur dispersèrent les forces ennemies à travers le désert.



10. Comme ils s'enfuyaient, Ned sortit de la tranchée et salua Nat de la main, celui-ci bondissant de joie en voyant Ned et Nippy sains et saufs. "Sus aux Arabes!" cria-t-il, lançant sa voiture en avant à toute allure. "Les suppôts d'Abdul sont en pleine déroute maintenant!"



11. Abdul avait peu participé à la bataille, et sa seule pensée au tout dernier moment n'était que pour sa pauvre carcasse. Ne se souciant nullement du sort de ses troupes, il trouva son cheval et se sauva au galop, l'esprit assombri par des désirs de vengeance.

(à suivre dans le prochain numéro)

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Autrefois, à Rheims, lors d'un sacre, la grande nef était réservée au peuple. Douze pairs de France sur la proposition de l'évêque officiant donnaient à leur tour, au nom de l'héritier du trône, leur assentiment. A chaque proclamation du nom, un lâcher de colombes, une jetée de monnaies promettaient à ce peuple la paix au battement des ailes des colombes, la prospérité dans le tintement des pièces d'argent.

A Capri, l'on voit le rocher gigantesque où l'Empereur Tibère se fit bâtir un palais, il y a 1900 ans. C'est de ces hauteurs que le tyran faisait jeter à la mer tous ceux qui avaient le malheur de lui déplaire.

L'Université de Los Angeles est à l'avant-garde de l'électronique et de l'acoustique. Malcolm Davies est en charge d'un cerveau mécanique qui résout les équations les plus difficiles. Un cerveau électronique, le « Zvac » peut faire 15.000 additions à la seconde. Une autre machine traduit l'allemand et bientôt le russe.

Le 1er février, l'abbé Pierre lançait un appel à la radio parisienne: Mes amis au secours! Ils sont plus de 2,000 qui dorment dans la rue. J'ai besoin qu'on vienne m'aider à ramasser les sans-abri. — A minuit, ce soir-là, par un froid cuisant, 2,000 personnes et 500 automobiles bloquaient la Place du Panthéon. La Préfecture a fait ouvrir, pour recevoir les miséreux, les stations de métro désaffectées. Des salles d'accueil ont été installées dans toutes les mairies et les cars de police ont fait la ronde pour emmener les indigents dans les salles chauffées des commissariats. Un magnifique élan était donné!

Les quatre chevaux de bronze, qui ornent la cathédrale Saint-Marc, à Venise, furent érigés à Constantinople en l'an 330 par l'empereur Constantin. En 1204, lors de la quatrième Croisade, ils furent enlevés par les ordres d'un doge vénitien et transportés à Venise où ils dominent, depuis, la Place Saint-Marc.

Une proposition de l'industrie hongroise du cuir: Simili-lézard en patte d'oie, simili crocodile en peau de patte de dinde. Tannage spécial. Imitation parfaite, à la solidité près.

Les boulangers de France poussent un cri d'alarme. Ils sont de plus en plus nombreux et les Français mangent de moins en moins de pain. Il y avait en 1914, 40,000 boulangeries et la consommation de pain s'élevait, chaque jour, et par tête à 900 grammes. En 1953, il y avait en France 60,000 boulangeries et la consommation avait baissé à 250 grammes par jour, pour chaque individu.

L'assassin de Léon Trotsky est généralement connu sous le nom de Jacques Molinard. Depuis dix ans, il est confiné dans la prison modèle de Mexico qui abrite 3,800 prisonniers et où il purge une sentence de 30 ans d'emprisonnement. Molinard vit dans deux cellules où on a installé un radio et un phonographe, il achète des livres et fait venir des repas d'un restaurant de son choix. Tous ses frais sont payés par l'entremise de son avocat, mais on ignore la source de ses revenus. Jacques Mornard, né en Bulgarie d'un père musulman et d'une mère espagnole, préfère vivre à l'abri des murs de sa prison, car il craint la vengeance des fidèles de Trotsky et redoute également les Rouges qui pourraient bien vouloir se débarrasser de lui.

Tasco est une petite ville mexicaine peu connue. Elle possède encore d'habiles orfèvres, bien que ses mines d'argent, sa plus grande source de richesses, soient à peu près épuisées. C'est un Français, du nom de Laborde qui, après avoir fait fortune dans les mines de Tasco, fit don à la petite ville d'une très belle cathédrale.

Riche de sa seule beauté, ou presque, l'Irlande tire du tourisme 30% du revenu national, 40% de son agriculture, et l'apport en dollars des Irlandais émigrés aux Etats-Unis, mais restés fidèles à la mère patrie (qu'ils ne connaissent souvent pas par eux-mêmes) vient au troisième rang de ses ressources.

Aux Quatre Coins du Québec

PAR CLAUDE DERY

Les Pères Trinitaires construiront un noviciat et une hôtellerie pour les voyageurs aux limites EST de la ville de Granby. Ce sera la quatrième communauté à posséder sa maison de formation dans cette ville. On compte déjà les RR. Pères du Verbe Divin, les RR. Frères du Sacré-Coeur et les RR. Soeurs Auxiliatrices des Ames du Purgatoire.

Le Conseil municipal a décidé de refuser le permis d'utiliser la piste Laurence pour fin de courses d'automobiles dans le but premier d'encourager d'abord les organisations sportives locales, à Coaticook.

La Commission scolaire de St-Jérôme vient de poser un geste admirable en accordant un octroi de \$10 par mois à tout jeune gens pendant les quatre premières années de son cours classique.

L'évaluation des propriétés à Cowansville pour l'année en cours est fixée à \$4,918,400, soit une augmentation de \$182,000 sur l'an dernier.

M. René Lapierre a été élu président de l'Ecole des Parents qui a pris naissance récemment à Drummondville. La section sera affiliée à l'Ecole des Parents du Québec, laquelle a obtenu sa charte le 8 novembre 1940.

Plus de 21,000 personnes ont visité l'Exposition régionale de l'ouest du Québec, à Rouyn. La foire était placée sous les auspices de l'Association forestière de la province.

M. Lucien Rolland, président de la Compagnie de Papier Rolland Limitée, vient de remettre une bourse d'études au montant de \$500 au recteur de l'Université de Montréal. La bourse sera octroyée de préférence aux universitaires du diocèse de St-Jérôme, qui se destinent au Génie, au Commerce et aux Sciences sociales.

Un monument dédié à la Vierge et érigé à l'occasion de l'Année Mariale a été élevé au Mont St-Grégoire, dans le comté d'Iberville. Une cérémonie spéciale s'est déroulée à l'occasion de la bénédiction des lieux.

Originaire de Sainte-Madeleine, près de St-Hyacinthe où d'ailleurs il fit ses études classiques, le Rév. Père Marcel Plamondon, c.s.c., a été nommé directeur-adjoint de la maison d'édition «Fides» de Montréal. Auparavant, il fut durant de longues années rédacteur à la revue «L'Oratoire».

Le Club Richelieu-Victoriaville dont la mission est de soulager l'enfance malheureuse a versé \$500 pour aider les enfants malades et leur fournir les médicaments nécessaires au recouvrement de la santé. Le club fournit aussi des vitamines aux jeunes sous-alimentés.

Magog veut obtenir de nouvelles industries et le voyage qu'effectue en Europe M. Johannes Alasco, commissaire industriel, devrait attirer des industriels d'Angleterre, de France, d'Allemagne et de Suisse.

Selon Ottawa, le nombre des vieux garçons augmente au pays. Il appert que la population canadienne compte plus d'hommes que de femmes soit 198,000 de plus. Mais il y a plus de femmes entre les âges de 25 à 34 ans.

On affirme, d'après une enquête sérieuse, qu'il se dépense environ \$10,000 par semaine à St-Jérôme, dans les machines à boules de toutes espèces. Un groupement est en voie de formation pour inviter le Gouvernement provincial à lancer une enquête sur ce sujet qui n'inspire pas tout à fait l'économie surtout chez les jeunes.

On prédit pour l'an prochain, des pneus sans chambre à air et d'une durabilité étonnante. Ce sera un sujet de soulagement pour les automobilistes et un moyen scientifique d'éviter nombre de tragédies de la route.

Les employés payés à l'heure aux usines d'Alcan à Arvida ont reçu durant juillet une somme de \$2,430,670 en salaires et bénéfices sociaux. Une somme de \$215,250 a été versée pour les vacances annuelles ou congés statutaires.

M. et Mme Jules Labrecque (Armande Labrie) âgés respectivement de 86 et 78 ans, ont célébré récemment leur 62e anniversaire de mariage à Windsor-Mills. Ils comptent 17 enfants dont 13 encore vivants, 87 petits-enfants et 74 arrière-petits-enfants.

Par un accord survenu entre le Syndicat des Employés et l'Association des Détaillants de Chicoutimi, la semaine de travail a été réduite à 47½ heures pour les hommes et à 44½ pour les femmes. La convention vaut pour un an.

Victoriaville est maintenant dotée d'un bureau de la Sûreté Provinciale judiciaire et routière. Le sergent-détective Léopold Dauphin, anciennement chef du bureau de Joliette, en assume la direction.

Le Royal Automobile Club vient de suggérer au Gouvernement provincial de lancer le plus tôt possible une route à six voies vers les Laurentides. Il appert que 160,000 véhicules circulent entre Sainte-Thérèse et St-Jérôme venant de Montréal ou y allant, du vendredi au lundi.

On prévoit une année record dans la construction cette année, à Thetford-Mines. Depuis le premier mars, plus de 100 permis ont été accordés pour 78 nouveaux logis d'une valeur de \$605,000.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

La forge artisanale était autrefois un *gage de sécurité*, mais les armes qu'elle pouvait façonner, entretenir et réparer étaient nécessairement simples et rudimentaires.

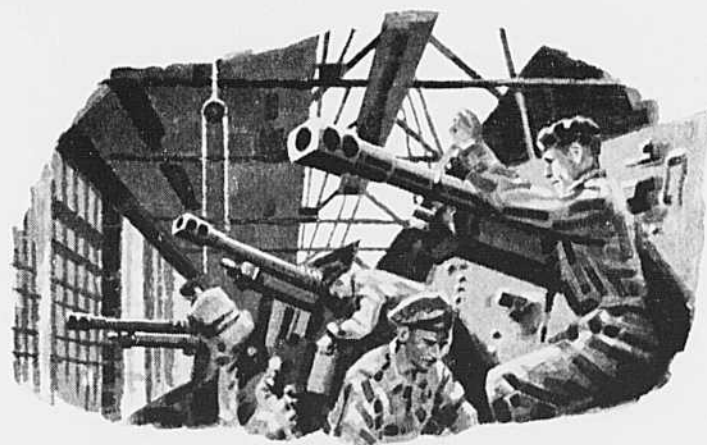


GAGE DE SÉCURITÉ

Pour nous défendre . . . pour écarter le danger d'agression, l'Armée canadienne dispose de l'équipement le plus nouveau et le plus parfait qui soit, *gage de sécurité* pour nous et les nôtres.

L'Armée canadienne offre aux jeunes gens énergiques et intelligents une belle carrière au service du pays. Elle vous apprend, avec le métier des armes, une spécialité technique précieuse . . . elle vous fournit le logement, le vêtement, la nourriture et les soins médicaux et dentaires gratuits . . . Dès le début, votre revenu se compare avantageusement, âge pour âge, à celui de tout autre citoyen qui, avec le même degré d'instruction et les mêmes aptitudes techniques, exerce un métier dans le civil.

Pour mener une vraie vie d'homme dans un milieu agréable et acquérir la double formation de militaire et de technicien — avec tout l'outillage le plus moderne — enrôlez-vous dans *votre armée*.



Les modernes ateliers de campagne de l'Armée canadienne sont d'énormes et rapides camions renfermant des machines perfectionnées et le matériel nécessaire à la réparation des armes infiniment plus efficaces d'aujourd'hui.

**ENRÔLEZ-VOUS DÉS AUJOURD'HUI DANS
VOTRE ARMÉE**

Dépôt des effectifs No 4, 772 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, Tél.: HA. 6302

Dépôt des effectifs No 3, 3 Côte de la Citadelle, Québec, Tél.: 4-5940

Dépôt des effectifs No 13, Wallis House, Angle Charlotte & Rideau, Ottawa, Tél.: 9-4507

International présente 12 tout nouveaux modèles ultra-robustes de camions à cabine au-dessus du moteur



INTERNATIONAL, leader du marché des camions ultra-robustes, offre aux camionneurs de nouvelles caractéristiques avantageuses, dans une série entièrement nouvelle de camions ultra-robustes à cabine au-dessus du moteur. Vendus en trois séries de quatre modèles chacun, et actionnés par de fameux moteurs Red Diamond, ces tout nouveaux camions INTERNATIONAL utilisent au maximum les avantages de construction de la cabine au-dessus du moteur. Grâce à leur accouplement de près, on peut les utiliser avec des semi-remorques de longueur maximum. Dans les modèles de camions ordinaires, leur longueur hors tout plus courte par rapport aux dimensions de la carrosserie, les rend d'autant plus manoeuvrables. Rendez-vous chez votre marchand ou à la plus proche succursale International aujourd'hui même et voyez comment ces nouveaux modèles COE peuvent accroître vos charges profitables.

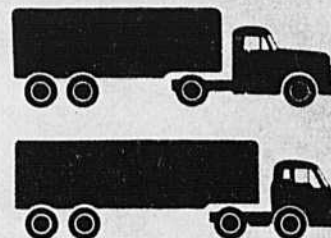
International Harvester Company of Canada, Limited, Hamilton, Ont.

Camions International

Points de mire sur la grande route

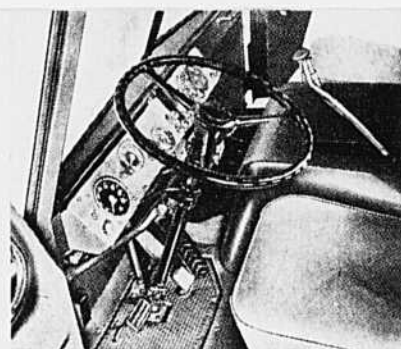
charge profitable accrue

Comme ils mesurent 78 1/2 pouces du pare-choc à l'arrière de la cabine, la charge utile en est accrue d'autant. Comme une plus grande partie du poids porte sur l'essieu avant, la charge est mieux répartie et la capacité est augmentée.



confort accru

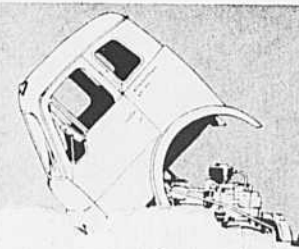
Le conducteur s'assied très à l'avant, il voit directement la route, la visibilité est inégalée de tous les côtés. La fameuse cabine Comfo-Vision est parfaitement isolée du bruit et de la chaleur. Le siège réglable en 3 sens assure le parfait confort du conducteur.



Aidez à réduire le coût du transport et à accroître la sécurité routière. Appuyez votre section locale de l'Association des bonnes routes.

entretien plus facile

Grâce aux lignes nouvelles de la cabine COE, on peut accéder au moteur en 10 secondes. Après déblocage de trois verrous de sécurité, un homme seul peut facilement, d'une seule main, faire pivoter vers l'avant la cabine à contrepoids.



QUEBEC

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C P QUE
10155-2-00470